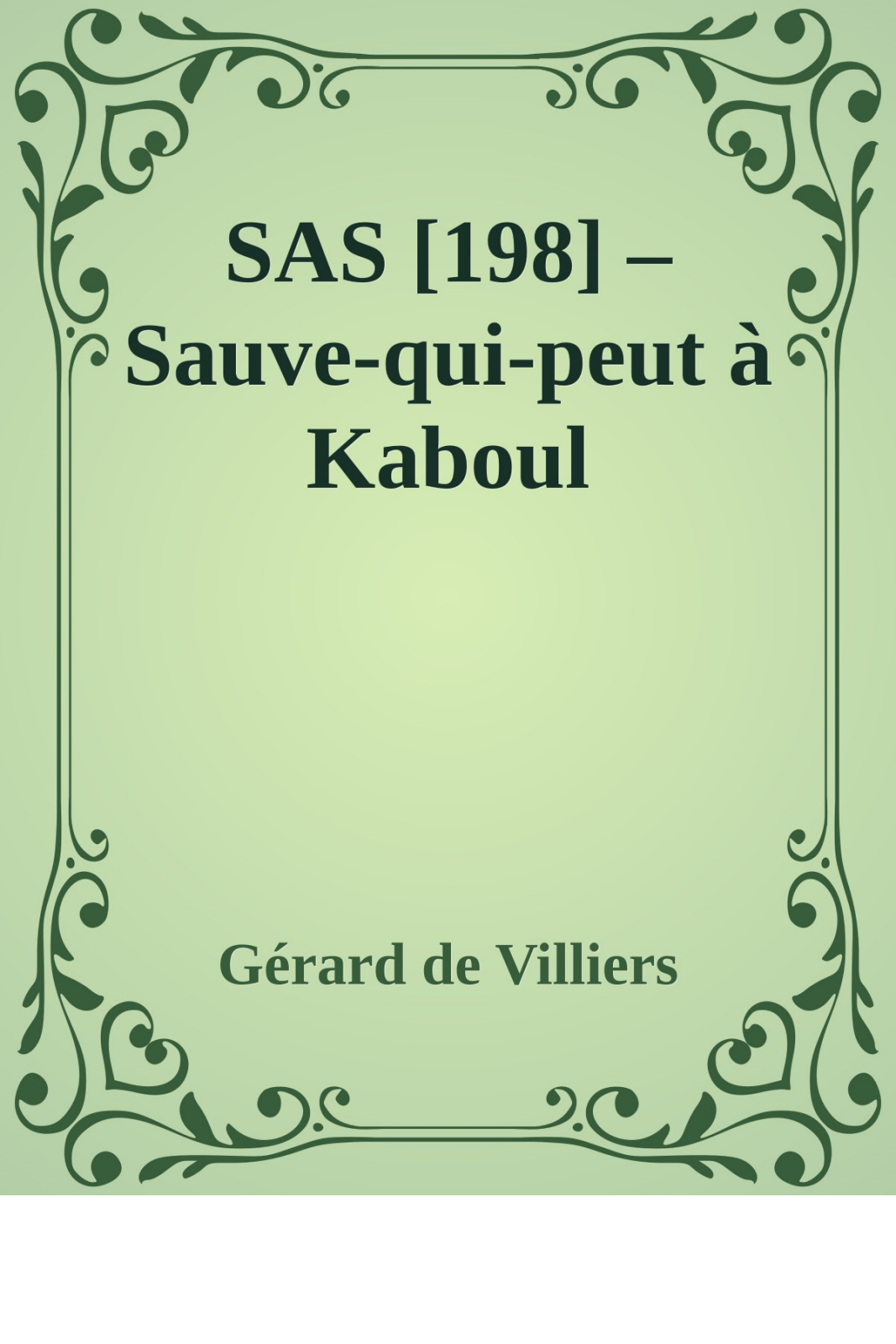


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [198] – Sauve-qui-peut à Kaboul

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



SAUVE-QUI-PEUT À KABOUL [1]

*Mission impossible :
assassiner le président Karzai.
Maliko a eu tort d'accepter.*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



SAUVE-QUI-PEUT
À KABOUL

Éditions Gérard de Villiers

Photo: Christophe Mourthé
Modèle: O. Bruno
Maquillage et coiffure: Steffy
Armes prêtées par Europsurplus, 2 bd Voltaire
75011 Paris
www.europsurplus.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2013
ISBN 978-2-3605-3444-9

CHAPITRE PREMIER

Lorsque le vol des Qatar Airways en provenance d'Islamabad se posa sur l'aéroport de Doha, le soleil se levait à peine sur le Qatar. Cinq heures quarante-trois exactement. Le Boeing 737 avait décollé du Pakistan, un peu plus de deux heures et demie plus tôt.

Quatre fois par semaine, il reliait la capitale du Pakistan à celle du Qatar, dans un Airbus tout neuf, nettement préférable aux vieux coucous de la PIA ¹, aux horaires fantaisistes. Aussi, il était bourré jusqu'à la gueule. Des businessmen pakistanais ou des pauvres bougres venant chercher du travail à Doha. Les Qatari, eux, se rendaient peu au Pakistan. N'étant que 200 000 citoyens nés sur le territoire, ils se consacraient à l'exploitation de leurs gisements de gaz et à la gestion des 1 500 000 « esclaves » qui faisaient tourner le pays, Pakistanais, Indiens, Philippins ou Bengali.

Un des premiers passagers à se présenter aux guichets de l'Immigration fut un homme jeune, à la barbe bien taillée, vêtu d'un costume mal coupé, sans cravate, et d'un manteau vaguement marron. Grand, mince, il avait une chevelure noire abondante, un nez fort, des pommettes saillantes et un regard vif sous des paupières tombantes.

Il tendit un passeport pakistanais à l'officier d'Immigration au nom de Gulgudine Ascari, commerçant demeurant à Quetta, province du Baluchistan.

– À quel hôtel allez-vous? demanda l'officier d'Immigration qatari.

– Four Seasons, répondit le voyageur en excellent arabe.

C'était donc un commerçant riche. Le Four Seasons situé sur la Corniche, au bord de West Bay, était l'établissement de la petite île dont les gisements de gaz naturel permettaient aux Qatari de rouler sur l'or. L'officier d'Immigration tamponna sans hésiter le passeport de Gulgudine Ascari. Au Qatar, on aimait la richesse. D'ailleurs, l'attaché-case tout neuf, en crocodile noir, de ce commerçant pakistanais reflétait un standing certain.

Traînant une petite valise à roulettes, Gulgudine Ascari gagna le stand des taxis et s'engouffra dans un véhicule, bâillant à se décrocher

la mâchoire. Il était en retard de sommeil, étant arrivé de Quetta la veille au soir et n'ayant dormi que trois heures dans un petit hôtel près de l'aéroport d'Islamabad, avant de se lever à une heure et demie du matin... Il aperçut à peine les gratte-ciel flambant neuf du centre-ville baignés par le soleil levant. En arrivant, le faux fort en carton-pâte servant de parking aux taxis devant le Four Seasons, lui rappela vaguement l'hôtel Serena de Quetta, dans lequel il se rendait parfois pour des réunions.

En revanche, l'intérieur du Four seasons était résolument moderne, dégoulinant de glaces, de dorures et de marbre. Gulgudine Ascari fut heureux de gagner sa chambre. La première chose qu'il fit fut de déplier le petit tapis de prière sorti de sa valise et de prier longuement, face à la Mecque.

Ensuite, il se déshabilla, prit une longue douche, accrocha un panneau « *Do not disturb* » à sa porte et s'allongea sur le lit.

Son unique rendez-vous n'était qu'à huit heures du soir, mais il était vital qu'il ait alors le cerveau clair. L'âme en paix après une fervente prière, il s'endormit facilement.



Le Grumman privé triréacteurs immatriculé N.864329, sans aucune marque distinctive sur le fuselage hors une petite inscription en lettres bleues au-dessus de la passerelle escamotable: « Brown & Root Cie », se posa sur l'aéroport de Doha à 17 h 45. Avec vingt minutes d'avance sur le plan de vol communiqué aux autorités qatari. Un vol d'affaires en provenance de Dallas, Texas, avec une escale technique de *refueling* à Madrid.

Il y avait deux hommes à bord, en dehors de l'équipage, qui présentèrent à l'Immigration deux passeports américains aux noms de Carl Gorman et James Angleton.

Des businessmen ordinaires, un peu fatigués par leur long voyage de douze mille kilomètres.

Moins d'une heure plus tard, ils s'installaient dans deux chambres du Four Seasons. James Angleton, le plus jeune, regarda sa montre et suggéra:

– On se retrouve au bar à 7 h 30? Je réserve au Fortuna pour huit heures.

– *Right on* ! approuva Carl Gorman, avant de refermer la porte de sa

chambre.



À sept heures et demie pile, la haute silhouette de Gulgudine Ascari apparut à l'entrée du bar, immédiatement repérée par les deux Américains. James Angleton se leva et vint vers le Pakistanais.

Les deux hommes se serrèrent longuement la main. Ils s'étaient déjà rencontrés à trois reprises et s'appréciaient.

– J'ai réservé un salon au Fortuna, précisa l'Américain. On y va ou vous voulez prendre un verre ici avant?

– Allons plutôt au restaurant, proposa Gulgudin Ascari.

Il ne buvait pas d'alcool et n'aimait pas vraiment les endroits publics où on croisait des étrangères presque dévêtues...

Les trois hommes gagnèrent le restaurant italien, fleuron du Four Seasons.

La table avait été préparée, avec du vin, de l'eau minérale et des jus de fruits. Avant de s'asseoir, le plus jeune des Américains se tourna vers son compagnon et dit:

– John, je vous présente le mollah Abdul Ghani Beradar. Il fait partie de la « *Rahbari Choura* » de Quetta et il a toute la confiance du mollah Omar. Mollah, enchaîna-t-il, je vous présente John. Je ne suis pas autorisé à vous dévoiler son identité, mais je peux vous dire qu'il est venu spécialement de Washington afin de vous rencontrer. Il est très proche du président et c'est à ce titre qu'il est ici.

Les deux hommes se serrèrent la main, et James Angleton, en réalité Clayton Luger, le directeur adjoint de la CIA, spécialement chargé des opérations clandestines de l'Agence, leur désigna la table ronde.

– J'ai commandé des hors d'œuvres de légumes, du carpaccio – il est excellent ici. Ensuite, nous pourrions choisir toutes les pâtes que nous voulons. Ils ont un excellent chef à l'hôtel.

Ils s'assirent et se versèrent à boire. Clayton Luger avait demandé à ne pas être dérangé et disposait d'une sonnette discrète sous la table pour appeler un garçon.

Le directeur adjoint de la CIA servit à boire, prenant lui-même un

peu de Chianti, puis leva son verre.

– À notre rencontre!

Ils choquèrent légèrement leurs verres, sans se départir de leur sérieux. À peine après avoir reposé le sien, Clayton Luger planta son regard dans celui du mollah. Il était plus grand que lui, massif, les yeux bleus, les cheveux blancs et inspirait le respect.

– De votre côté, demanda-t-il d'une voix calme à l'Afghan, qui est au courant de cette réunion?

– Je suis mandaté par le mollah Omar. Personne d'autre n'est au courant dans la « *Rahbari Choura* ».

– Et les Pakistanais?

L'Afghan eut une imperceptible hésitation avant de laisser tomber:

– Évidemment, les Pakistanais savent que je viens ici! reconnut-il.

C'était un secret de Polichinelle que la « *Choura* » des Talibans de Quetta était sous la surveillance étroite de l'ISI ³ pakistanaise. On disait même qu'un officier des services pakistanais assistait à toutes leurs délibérations.

– Savent-ils pourquoi vous venez à Doha? demanda Clayton Luger.

Le Talib esquaissa un sourire.

– Ils ne me l'ont pas encore demandé, mais je suis certain qu'ils me débrieferont à mon retour. Même si nos amis pakistanais nous rendent beaucoup de services, nous sommes étroitement surveillés par eux.

– Qu'allez-vous leur dire? demanda Clayton Luger.

– Que je suis venu ici rencontrer des Américains pour demander d'inclure dans un accord éventuel la cessation des tirs de drones dans les zones tribales. Ils savent que nous discutons.

Clayton Luger hocha la tête, approuvateur. Cela tenait la route: le sous-directeur de la CIA était en charge du programme « clandestin » d'élimination des chefs d'Al Qaida et des Talibans à travers les frappes de drones, très apprécié de la Maison Blanche. Cela coûtait infiniment moins cher que des opérations militaires classiques et produisait des résultats bien meilleurs. D'ailleurs, le président Obama n'hésitait jamais à signer un « *executive order* » pour ces opérations qui, officiellement, n'existaient pas.

La nomination à la tête de la CIA de John Brennan, en

remplacement du général Petraeus qui avait démissionné pour une obscure histoire de femme, allait encore « fluidifier » le processus. En effet, c'est lui qui avait occupé pendant plusieurs années, sous le règne de George W. Bush, le fauteuil de sous-directeur, chargé des opérations spéciales. C'était un des artisans de l'élimination d'Oussama Ben Laden, à la suite d'une traque qui avait duré des années.

Désormais, cette chaîne des opérations spéciales allait fonctionner encore mieux, allant de Clayton Luger jusqu'à John Mulligan, le « *Special Advisor of Security* » de la Maison Blanche, présent à Doha sous le pseudo de Carl Gorman passant par le nouveau directeur de la CIA, John Brennan.

Tout aussi Irlandais que John Brennan qui soumettait au président les « *executive orders* » pour signature.

Les trois hommes firent une pause pour entamer leurs hors-d'œuvre. La question pakistanaise évacuée, les deux Américains étaient satisfaits.

Ils avaient choisi Doha de préférence à Dubaï parce que l'ISI pakistanaise n'y avait pas de réseau, alors qu'à Dubaï, elle était particulièrement bien renseignée. Il était important, pour la suite des opérations, que personne n'apprenne la présence de John Mulligan à cette réunion.

Lorsque le mollah Abdul Ghani Beradar eut terminé sa platée de légumes frits, Clayton Luger lui laissa le temps d'avaler un jus de mangue avant de demander:

– Que pensez-vous de la réunion de Chantilly?

Quelques semaines plus tôt, à l'initiative du gouvernement français, des représentants de différentes factions intéressées au conflit afghan s'étaient réunis dans un hôtel de Chantilly pour des discussions informelles. Il y avait là un représentant des Talibans de Quetta, un des Tadjiks de Massoud, un du gouvernement, un de l'opposition à Karzai mais personne du clan Haqqani, pas de Pakistanais et pas d'Ouzbeks.

Le but étant d'envisager une sortie de conflit sans trop de casse. Bien entendu, les Talibans étaient restés sur leurs positions habituelles: aucun accord avant le départ des troupes étrangères d'Afghanistan.

Ce qui n'avait rien de nouveau.

Abdul Ghani Beradar fit la moue.

– Nous n'avons pas beaucoup avancé, reconnut-il. Il y avait deux points importants: le retrait des troupes de la Coalition...

– Sur ce point, nous avons avancé, corrigea Clayton Luger.

Le Pachtoun sourit.

– Oui. Entre nous. Mais rien n'est officiel.

– Nous nous sommes engagés auprès de vous à *réellement* partir à la fin de 2014, insista Clayton Luger. Nous tiendrons nos promesses.

– Je peux vous l'affirmer au nom de la Maison Blanche, renchérit John Mulligan, rompant son silence.

Le mollah eut un sourire onctueux.

– Je ne mets pas votre parole en doute. Cependant, imaginez que le président Karzai demande *officiellement* le maintien de certaines troupes après la fin 2014. Vous vous retrouveriez dans une situation inconfortable...

Un ange passa.

Le silence qui suivit son passage fut rompu par Clayton Luger.

– Le président Karzai ne peut pas se représenter à l'élection présidentielle qui a lieu en avril 2014. Il sera donc hors-jeu.

Le mollah Abdul Ghani Beradar secoua la tête avec un sourire douxereux.

– Nous n'avons pas confiance dans le président Karzai. C'était d'ailleurs le second point de la réunion de Chantilly. Tant que cet homme sera là, nous ne pouvons envisager aucun accord. Il va tout faire pour pousser à l'élection présidentielle un de ses affidés qui lui mangera dans la main.

– Vous semblez le haïr, remarqua Clayton Luger, c'est pourtant un Pachtoun, comme vous. La tribu des Popolzaï est originaire de la région de Kandahar.

– Hamid Karzai est un homme corrompu et un traître à son pays, laissa tomber sèchement le mollah afghan. Il finira comme le roi Shah Shuja, s'il ne s'enfuit pas à temps.

C'était la pire insulte qu'on pouvait proférer à l'égard d'un Afghan. Le roi Shah Shuja avait été nommé par les occupants britanniques de l'Afghanistan en 1839, et au départ des troupes étrangères, avait terminé lynché par les Afghans. C'était le modèle impérissable du traître.

Le sous-directeur de la CIA esquissa un sourire.

– Vous êtes dur avec lui! Il n'est pas notre allié inconditionnel. En 2010, c'est lui qui a stoppé l'offensive préparée par la Coalition à Kandahar, qui vous aurait causé de grands dommages.

Le mollah Abdul Ghani Beradar eut une grimace méprisante.

– Hamid Karzai est un bon tacticien. Il essaie de nous faire croire que la laisse qui le lie à vous est plus longue qu'elle n'est. Et aussi, il tente de nous amadouer, mais nous ne sommes pas dupes... Il sait qu'on ne peut rien faire en Afghanistan sans nous. C'est un homme corrompu, faible et hypocrite. Vous-même, le reconnaissez. Souvenez-vous de l'incident avec votre vice-président, Joe Biden.

Un an plus tôt, le vice-président américain, Joe Biden, en visite en Afghanistan, alors qu'il dînait avec le président Karzai, s'était plaint de la corruption entretenue par son gouvernement.

Tranquillement, Hamid Karzai lui avait répondu qu'il n'y avait pas de corruption en Afghanistan. Fou de rage, le vice-président américain avait alors quitté la table en jetant sa serviette.

L'incident n'avait pas échappé aux Talibans.

L'ange repassa, essayant de garder son sérieux. Courageux. Clayton Luger revint à la charge.

– Certes, le président Karzai a des défauts, mais je crois qu'il ne veut pas d'un bain de sang en Afghanistan.

– Nous non plus, laissa tomber le mollah Beradar, ne cherchons pas à prendre tout le pouvoir. Simplement que l'on nous accorde notre place légitime.

– Je comprends, approuva jovialement Clayton Luger. Je crois qu'il est temps de passer aux pâtes.

Il venait d'appuyer sur la sonnette dissimulée sous la table. Quelques instants plus tard, deux garçons – des Pakistanais – vinrent desservir et apporter trois plats de pâtes et leur accompagnement. Les trois dîneurs s'étaient lancés dans une discussion inoffensive sur la baisse de l'immobilier à Kaboul, due à la fuite de nombreuses compagnies étrangères qui prévoyaient le départ de la Coalition dans un avenir relativement proche.

Ensuite, ils attaquèrent les pâtes délicieusement préparées. Même le

mollah Beradar semblait les apprécier. John Mulligan consulta sa montre. Déjà une heure et ils n'avaient pas avancé d'un pouce. Le temps passait vite et il lui était compté.



Depuis longtemps, il n'y avait plus de pâtes et les trois hommes n'avaient pas touché à leur dessert: un excellent tiramisu. Le mollah parce qu'il y avait de l'alcool dedans et les deux Américains parce qu'ils étaient trop concentrés sur leur sujet.

Cette réunion avait été difficile à organiser et elle devait produire des résultats.

Or, ils tournaient en rond. Le mollah esquivait, revenant à ses propositions classiques. Devant l'attitude visiblement contrariée de ses deux interlocuteurs, il rappela d'une voix douce:

– Vous savez bien que nous ne sommes pas ennemis! En 2000, c'est nous qui, sur votre demande, avons réalisé l'éradication de la culture du pavot. Cela, afin de vous montrer que nous étions des partenaires sérieux...

– C'est exact, reconnut Clayton Luger, mais après, il y a eu le 11 septembre...

L'Afghan eut un geste évasif.

– C'était la responsabilité d'Al Qaida. Notre mouvement n'a pas participé à cet attentat. Que je sache. Il n'y avait aucun Afghan aux commandes des avions qui se sont jetés sur les tours du World Trade Center et sur le Pentagone. Principalement des Saoudiens, qui sont vos alliés officiels.

L'ange repassa en se voilant la face...

John Mulligan regarda à nouveau sa montre et dit:

– Je suis désolé, mais nous devons décoller dans une heure, au plus tard. J'ai un important meeting avec le président demain matin à Washington. Je suis venu vous rencontrer pour tenter de trouver un terrain d'entente. Comme vous l'avez dit, nous étions amis en 2000. Nous pouvons le redevenir. À certaines conditions. Voici les nôtres:

« La première est très simple: le mouvement dirigé par le mollah Omar renonce officiellement et par écrit au soutien du terrorisme. C'est-à-dire d'Al Qaida.

Le mollah Abdul Ghani Beradar avait sorti un carnet de sa poche et commencé à noter. John Mulligan continua:

– Le second point est aussi vital: l'Afghanistan d'après Karzai doit rester une république islamique, pas un Émirat islamique, même si le mouvement taliban participe à la vie politique.

« Nous souhaitons vivement trouver un candidat réunissant une sorte d'union nationale entre les Pachtouns et les anciens membres de l'Alliance du Nord. Ce qui éviterait des affrontements sanglants entre Tadjiks, Ouzbeks et Pachtouns. Dans ce cas, nous ne demandons pas de participer aux élections mais « d'adouber » des candidats qui représenteront votre courant de pensée.

« En échange, nous sommes prêts à retirer le mollah Omar de notre liste rouge.

« Qu'en pensez-vous?

Le mollah Abdul Ghani Beradar leva la tête après avoir fini de noter.

– Ce n'est pas une offre très généreuse, dit-il d'une voix égale.

– Seriez-vous d'accord sur les points principaux de cette offre? insista John Mulligan.

– Je pense qu'il n'y a rien d'inacceptable dans votre projet, reconnut l'envoyé du mollah Omar, mais vous avez oublié de mentionner un point. Combien d'hommes voulez-vous laisser en Afghanistan après la fin 2014? Vous savez que, pour nous, la présence de troupes étrangères est une ligne rouge.

John Mulligan ne se troubla pas.

– Pour l'instant, le président considère que 6 000 hommes chargés de l'instruction des troupes de l'ANA 4 seraient suffisants.

Le mollah secoua la tête.

– C'est encore trop: il ne doit plus y avoir de troupes étrangères sur le sol national.

– Nous pouvons en discuter, reconnut John Mulligan, il faut que les choses soient claires. Je sais que vous n'avez pas la puissance militaire pour vous emparer de Kaboul ou de grandes villes de province. Même sans la présence de troupes de la Coalition. Cependant, nous ne voulons pas d'une campagne de terreur qui nous ferait perdre la face, tout de suite après notre départ

Le mollah eut un sourire plein de douceur.

– Je comprends, dit-il. Je pense que nous pouvons aussi nous entendre sur ce point. Le monde a changé, nous ne pouvons plus envahir Kaboul comme nous l'avons fait en 1996.

John Mulligan semblait soulagé.

– Il semble donc que notre rencontre ici puisse déboucher sur un résultat positif? avança-t-il.

Nouveau sourire du mollah Abdul Ghani Beradar.

– Au sujet des points que nous venons d'aborder, je pense que oui, assura-t-il. Mais vous n'avez pas évoqué le problème Karzai.

Clayton Luger balaya Karzai d'un geste sec, prenant la parole à son tour.

– Karzai est fini. Les prochaines élections présidentielles ont lieu en avril 2014. Dans un an. Il ne peut pas, constitutionnellement, se présenter. Donc, il sera hors-jeu.

Le mollah Abdul Ghani Beradar demeura impassible, mais objecta d'une voix douce, empreinte de fermeté:

– Nous n'avons pas confiance en Karzai. Il est très malin et il dispose de beaucoup d'argent. Il peut très bien s'arranger pour qu'il n'y ait pas d'élections présidentielles et demeurer en place. Ou alors, en truquant les élections, si elles ont lieu, faire passer un de ses « *cronies* » ⁵, comme Daudzai, son ancien directeur de cabinet, actuellement ambassadeur au Pakistan. Un homme qui n'a rien à lui refuser: c'est lui qui amenait d'Iran les valises de billets destinées à Karzai.

« Les accords que nous venons de passer sont possibles à mettre en œuvre, à une condition: qu'Hamid Karzai ne soit plus dans le paysage afghan. À quelque titre que ce soit...

Clayton Luger s'empourpra.

– Vous commettez assez d'attentats! Pourquoi ne pas éliminer Karzai de cette façon, si vous lui en voulez tellement?

Le mollah Abdul Ghani Beradar arbora de nouveau son sourire doux.

– Nous n'en avons pas les moyens, reconnut-il. Comme vous l'avez souligné, nous en sommes réduits à des attaques suicide dans les villes. Karzai est trop bien protégé, au fond de son palais dont il sort

très peu. Et puis, c'est *vous* qui avez amené Karzai en 2001, lors de la conférence de Bonn. C'est à vous de nous en débarrasser.

– Comment? demanda Clayton Luger. On ne peut pas le mettre dans un avion et le jeter à la mer. C'est *quand même* le président – certes élu de manière frauduleuse, mais élu quand même.

L'Afghan eut un geste évasif.

– C'est un processus dans lequel je ne veux pas m'immiscer. Nous savons que vous détestez Karzai autant que nous, même les gens de son ethnie, les Pachouns, ne l'aiment pas. Tout ce que je peux vous dire c'est que, pour le mollah Omar, c'est un point non négociable: Karzai doit disparaître avant la signature de tout protocole entre nous. Notre position est très simple: nous ne voulons pas de lui en Afghanistan, président ou pas.

« Tant qu'il sera là, c'est inutile d'entamer des discussions. Karzai n'est pas notre problème, c'est le vôtre.

Tourné vers John Mulligan, il ajouta:

– Je suis désolé de ma brutalité, mais j'exprime ici la volonté de notre chef le mollah Omar.

Il y eut un long silence.

Très long.

Clayton Luger comprit qu'il était inutile de continuer à discuter. Il se força à sourire et dit:

– Je vous remercie d'avoir clarifié votre position. La question Karzai va être étudiée de près.

Le mollah Abdul Ghani Beradar se leva le premier, imité par les deux Américains. Après de longues poignées de mains, les trois hommes sortirent du salon particulier.

Le mollah s'éloigna comme une ombre vers les ascenseurs. Lorsqu'ils furent seuls, John Mulligan demanda à Clayton Luger:

– Qu'est-ce que vous en pensez?

Le sous-directeur de la CIA eut un hochement de tête peu enthousiaste.

– Je pense sincèrement que nous avons une solution à portée de la main. À condition de résoudre le problème Karzai. Les Talibans affichent une position plus modérée que par le passé.

John Mulligan en eut presque un hoquet.

– Modérés! Eux qui aspergent de vitriol les petites filles qui veulent aller à l'école!

Clayton Luger corrigea vivement.

– Je voulais dire: modérés « politiquement ». Ils ne réclament pas tout le pouvoir. Ils laisseront une place aux Tadjiks, aux Hazaras et à ceux qui ne sont pas trop compromis avec Karzai. Ce qui signifie une transition presque pacifique et non un bain de sang, avec tous les problèmes que cela risque de nous poser.

Il y eut de nouveau un long silence, rompu par John Mulligan.

– Clayton, vous avez une idée pour résoudre le problème Karzai?

Le sous-directeur de la CIA esquissa un sourire amer.

– J'en ai plusieurs, sir. Toutes mauvaises. Je pense qu'on pourrait donner satisfaction aux Talibans. C'est un problème politique que seul le président peut trancher.

John Mulligan approuva d'un signe de tête.

– Je vais lui en parler dès mon retour. En attendant, ce projet d'accord doit rester secret.

– Cela me paraît évident, confirma Clayton Luger. Je vais réfléchir, de mon côté, à des solutions *pratiques*.

En réalité, il n'en avait qu'une à l'esprit. Qui posait un gros problème d'éthique. Les États-Unis avaient éliminé physiquement depuis septembre 2001 beaucoup de leurs adversaires, y compris Oussama Ben Laden.

Jamais encore un président en exercice.

-
1. Pakistan International Airways.
 2. L'assemblée.
 3. Inter-Service Intelligence/ Services pakistanais.
 4. Armée nationale afghane.
 5. Un de ses hommes de main.

CHAPITRE II

Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge, Chevalier de droit de l'Aigle Noir, Margrave de Basse-Lusace, Chevalier de l'Ordre des Séraphins, Chevalier de l'Ordre de Malte, pour ne citer que certains de ses titres, regardait à travers les fenêtres de la bibliothèque du château de Liezen, la chute silencieuse de la neige qui recouvrait déjà tout le Burgenland depuis la veille.

Perdu dans ses pensées.

La rumeur de la musique venant de la salle de bal, une pièce à peu près chauffée, que son parquet Versailles permettait de baptiser ainsi, lui rappelait la présence de ses invités. Une vingtaine de hobereaux des châteaux voisins venus déguster un chevreuil aux marrons, préparé par Ilse, la vieille et fidèle cuisinière, qui l'avait fait précéder d'un monceau de charcutailles. Le tout arrosé de bière et de Steinhäger ¹.

Après le dîner, les gens s'étaient mis à danser et Malko s'était éclipsé discrètement, laissant ses invités aux mains d'Alexandra, sa fiancée de toujours, éblouissante dans une robe mauve Alaya.

Sans savoir vraiment pourquoi, ce soir, il ne profitait pas autant qu'il aurait dû de cette fête mondaine, symbole de sa vie officielle. Celle d'un aristocrate autrichien un peu désargenté, mais conservant son rang grâce à des moyens que le commun des mortels ignorait.

Très peu de gens connaissaient son appartenance à la CIA, son rôle de « barbouze » hors cadre qui, en échange de risques insensés, lui permettait de payer les factures du château et d'en profiter. En regardant tomber les flocons, Malko Linge se disait que chacune des pierres du vieux château était imprégnée du sang de ceux qu'il avait dû envoyer *ad patres*, pour demeurer lui-même en vie. Le mur blanc mouvant des flocons de neige qui recouvrait peu à peu les pavés de la cour semblait le couper du monde...

Ce soir, il ne se sentait pas bien.

Sa dernière mission lui avait laissé un goût amer ². Il n'aimait pas l'échec, ni les morts, quand ils étaient inutiles. Tout cela lui laissait un

goût de cendres dans la bouche. Il vida d'un coup son verre de *Russki Standart* et allait se retourner pour rejoindre ses invités lorsqu'une masse chaude se colla à son dos.

Il n'eut pas de mal à reconnaître les seins lourds d'Alexandra qui s'écrasaient contre son costume d'alpaga.

La jeune femme passa un bras autour de sa taille, le serrant encore un peu plus contre elle et murmura avec une pointe d'ironie:

– C'est bien la première fois que je te vois venir dans cette bibliothèque, seul...

C'est vrai qu'ils y avaient souvent fait l'amour et que pas mal d'autres conquêtes de Malko y avaient perdu ce qui restait de leur vertu. En dépit de la jalousie féroce d'Alexandra, ce dernier ne pouvait s'empêcher parfois de céder à son instinct de prédateur.

– Il y avait trop de bruit là-bas! dit-il. Mais je suis content que tu sois venue me rejoindre.

Il appuya sa main sur celle de la jeune femme plaquée contre son estomac et elle posa ses lèvres sur son cou.

– J'ai compté les invitées, dit-elle. Elles étaient toutes là, alors, je me suis mise à ta recherche. Qu'est-ce qu'il y a?

– Rien de précis, assura Malko. J'avais besoin de réfléchir. Je repensais à Tunis. Je n'ai pas aimé ce qui s'y est passé. Beaucoup de morts pour rien.

– C'est loin, répliqua Alexandra d'un ton léger. Maintenant, tu es chez toi, tu profites de la vie et elle est belle... Tes invités te trouvent charmant, brillant et m'envient...

– Tu sais qu'un jour, ça s'arrêtera, dit Malko. Tu recevras un « mauvais » coup de fil...

– Ce n'est pas écrit, assura Alexandra. Quand tu veux, tu peux te libérer de tes « *spooks* » ³ et venir vivre chez moi. J'ai une belle et grande demeure, un vignoble qui peut nous faire vivre largement tous les deux, sans que tu aies à jouer ta vie à la roulette russe tous les trois mois.

– Tu voudrais que je quitte Liezen?

– *Warum nicht* ⁴? Même si tu tues dix fois plus de gens que tu ne le

fais, tu n'arriveras jamais à restaurer totalement ce château. C'est un gouffre et tu le sais...

Malko secoua la tête.

– Cela m'arracherait le cœur de quitter Liezen! Je préférerais le brûler.

Alexandra éclata de rire.

– Bonne idée! Cela donnerait un feu de joie formidable! On ferait une dernière soirée et on danserait dans la cour pendant que le château brûle.

Malko se retourna.

– Arrête de dire des bêtises! Viens, on retourne là-bas! Les invités vont penser que nous sommes mal élevés...

Alexandra ne bougea pas, lui barrant le chemin et dit d'une voix contenue:

– Imagine que je sois une de tes invitées et que tu m'aies trouvée ici, seule dans le noir! Qu'est-ce que tu ferais?

Ils n'étaient pas tout à fait dans le noir et il pouvait parfaitement distinguer les formes somptueuses de la jeune femme, dont il ne se lassait jamais en dépit de ses aventures exotiques. Alexandra le fixait, très légèrement déhanchée, sexuelle en diable.

Elle s'approcha et se pressa doucement contre lui, murmurant:

– Que ferais-tu avec cette nouvelle inconnue? Tu commencerais à l'asseoir sur le canapé, tu mettrais un peu de musique et tu lui parlerais de son charme.

Tout en parlant, elle l'avait entraîné jusqu'au canapé de velours rouge qui avait abrité déjà beaucoup de leurs étreintes. Elle s'assit à côté de lui et le fixa.

– Je pense que tu commencerais par l'embrasser pour voir jusqu'où elle a envie d'aller. C'est un bon début, non?

Ses lèvres se posèrent sur celles de Malko et sa langue se faufila dans sa bouche... À la souplesse de son corps, il se rendit compte qu'elle était vraiment excitée.

Leur baiser se prolongea.

Il effleura les seins lourds dont il sentit les pointes durcir sous ses

doigts. Excité à son tour, il laissa sa main glisser jusqu'aux genoux d'Alexandra, remontant légèrement la robe qui glissa avec un crissement très érotique sur le nylon des bas...

La jeune femme détacha alors sa bouche de celle de Malko et murmura:

– Là, je pense que tu devrais lui arracher sa culotte. C'est un bon test. Si elle serre les cuisses, c'est qu'elle a besoin d'encore un peu de champagne.

Les doigts de Malko remontaient déjà le long des cuisses d'Alexandra. Celle-ci ne les serra pas. Bien au contraire. Lorsque Malko atteignit le bord du string, la jeune femme souleva légèrement les hanches pour l'aider à le faire glisser le long de ses fesses. Lorsque ce ne fut plus qu'une petite boule de dentelles noires sur la moquette, elle dit d'une voix approbatrice:

– Tu vois: qui ose, gagne.

Elle se laissa aller un peu sur les coussins pour lui permettre d'envahir son sexe déjà humide.

Malko avait oublié son vague à l'âme, repris par une pulsion érotico-amoureuse... Il sentit la main d'Alexandra glisser sur lui, effleurer son pantalon d'alpaga et faire descendre délicatement le zip. Les doigts de sa fiancée s'infiltrèrent dans l'ouverture avec l'habileté d'un serpent chaud chargé d'érotisme et empoignèrent sa virilité.

Pendant un moment, on n'entendit que des soupirs et des froissements de tissu, puis Alexandra se déplaça légèrement, afin de constater que le mât de chair qui se dressait désormais hors de l'alpaga avait la rigueur requise. Sa bouche s'approcha de l'oreille de Malko et elle murmura d'une voix suave:

– Je suppose que ta conquête a reçu une bonne éducation et qu'elle a appris en « *Finishing School* » à bien se servir de sa bouche.

Tout en parlant, elle avait glissé à genoux sur la moquette en face de Malko. Lorsque celui-ci sentit la bouche chaude d'Alexandra l'envelopper, il crut défaillir de bonheur. Ça, c'était la vie. Les yeux clos, totalement détendu, il se laissa faire, puis finit par attraper la nuque d'Alexandra pour la guider encore mieux. À un moment, il sentit une résistance: elle voulait se redresser. Il la laissa faire et elle revint coller sa bouche à son oreille.

– Je pense que ta conquête a désormais envie de sentir au fond de son ventre ce qu'elle a si bien préparé. Toute peine mérite salaire... C'est toi qui dois aller au-devant de ses désirs. Afin qu'elle en profite

pleinement. Je pense qu'en l'agenouillant sur le canapé, elle sera très satisfaite.

D'elle-même, elle se releva et s'agenouilla, le dos tourné à Malko, le buste collé contre le dossier du canapé rouge. Malko n'eut qu'à se défaire légèrement, se coller derrière elle, relever sa robe mauve sur ses hanches et appuyer son membre entre ses fesses.

Il se ploya un peu et son sexe trouva tout naturellement celui d'Alexandra. Un tout petit effort et il s'y enfonça d'un coup, jusqu'à la garde, tandis que la jeune femme cambrait les reins pour mieux le recevoir... Malko la prit aux hanches et profita de son bonheur, la pilonnant avec douceur. À chaque coup de reins, Alexandra soupirait, de petits gémissements courts et profonds.

Cela dura ainsi jusqu'à ce que Malko comprenne qu'il devait conclure.

En sentant ses mains tenir plus fermement ses reins et le changement de rythme de son sexe dans son ventre, la jeune femme tourna légèrement la tête et dit:

– Au point où tu en es, tu peux te montrer brutal. Elle n'osera pas aller se plaindre.

C'était un appel explicite.

Retenant sa sève, Malko se retira doucement et fit glisser son sexe vers le haut. S'arrêtant à l'excroissance du sphincter. Il était brûlant et ouvert. Ce qui lui vida le cerveau. Tenant solidement son sexe, il le pointa vers l'étroite ouverture et appuya de toutes ses forces.

Alexandra poussa un feulement rauque au moment où la tige roide forçait ses reins. Puis, ses hanches commencèrent à se balancer d'avant en arrière tandis que Malko la défonçait avec toute la sauvagerie dont il était capable...

Lorsqu'il explosa au fond d'elle, son cri fit trembler les flocons de neige. Heureusement que la porte de la bibliothèque était fermée...

Ils restèrent foudroyés un long moment, puis Alexandra se tourna vers Malko.

– Je pense, maintenant, que tu devrais t'excuser de ta brutalité. Peut-être que c'est le premier viol pour ta conquête... Baise-lui la main et emmène-la prendre une coupe de champagne! Elle l'a méritée.

Malko se glissa hors d'elle et ils se rajustèrent rapidement. Quittant

la bibliothèque la main dans la main... Lorsqu'ils regagnèrent la « salle de bal », Elko Krisantem, le vieux majordome, les aperçut et vint vers eux avec un plateau et des coupes de champagne.

Alexandra vida la sienne d'un coup et adressa un sourire complice à Malko.

– Merci de cet agréable intermède. Maintenant, je dois rejoindre mon mari.

Elle s'éloigna vers un groupe d'invités.

Malko reposait son verre lorsque son portable couina. Un SMS. Il l'ouvrit et lut le message qui s'affichait: « *Je vous attends à Washington le plus vite possible. John Mulligan.* »

Malko remit le portable dans sa poche. John Mulligan était le « *Special Advisor for Security* » de la Maison Blanche, celui qui avait remplacé son vieil ami Frank Capistrano. Apparemment, la CIA lui avait pardonné son échec de Tunis [5](#). John Mulligan ne convoquait Malko que pour les missions super-déliçates.

Et super-dangereuses.

-
1. Eau de vie.
 2. Voir SAS n°197, *Les Fantômes de Lockerbie*.
 3. Affreux.
 4. Pourquoi pas?
 5. Voir SAS n°197, *Les Fantômes de Lockerbie*.

CHAPITRE III

À Washington, le temps n'était pas meilleur qu'en Autriche. Un ciel plombé et bas et de la neige qui balayait silencieusement la quinzième avenue jusqu'aux grilles de la Maison Blanche.

Malko rabattit le rideau de sa chambre du Hay-Adams, l'hôtel le plus cher et le plus snob de la capitale fédérale, et regarda sa montre: une heure pile. Il ne fallait pas faire attendre John Mulligan, l'homme tout-puissant de la Maison Blanche. Celui qui murmurait à l'oreille de Barack Obama. L'homme des secrets les plus secrets. Celui qui pilotait la « vraie » politique des États-Unis. Qui faisait prendre au président les décisions qui n'étaient pas toujours avalisées par le sacro-saint Congrès.

Il avait volé de Vienne à New York sur Austrian Airlines, prenant ensuite le train pour arriver à la gare de Union Square où l'attendait une limousine de la CIA. Son chauffeur était sur le quai avec un petit écriteau annonçant « Malko Linge ».

La chambre réservée au Hay-Adams était une suite. Ce qui signifiait qu'on allait lui demander quelque chose de très difficile... Au bord du Potomac, on ne jetait pas l'argent par les fenêtres...

Il prit l'ascenseur. Comme d'habitude, la salle à manger de l'hôtel était plongée dans une obscurité étouffante. Les Américains adoraient s'attabler dans le noir, l'été dans un froid glacial et l'hiver dans une chaleur moite qui donnait envie d'ouvrir les fenêtres absentes. Un maître d'hôtel s'approcha, souriant et servile.

– *Sir?*

– La table de M. Mulligan? demanda Malko.

Le maître d'hôtel consulta sa liste et fronça les sourcils.

– Nous n'avons pas de table réservée à ce nom, *sir*. Y a-t-il un autre nom?

Malko n'en avait pas. Confus et furieux, il allait remonter dans sa chambre pour appeler l'Agence quand le rideau de la porte s'écarta sur un homme de haute taille, au visage carré et aux cheveux blancs, engoncé dans une doudoune noire. Avisant Malko, il fonça sur lui, avec un sourire.

– Malko Linge?

– Oui.

– Je suis désolé. Ted Botteler devait venir, mais il a la grippe. Je suis Clayton Luger, le directeur adjoint de l'Agence. Ted travaille avec moi. Venez!

Ted Botteler était le directeur de la Division des Opérations, chargé des missions clandestines, que Malko connaissait bien.

Clayton Luger le mena jusqu'à un box tout au fond de la salle, dans une pénombre encore plus poussée que le reste du restaurant.

– J'aurais dû être là pour vous accueillir, expliqua l'Américain, mais ça roule très mal. La table était réservée à mon nom. C'est plus discret. Personne ne me connaît, ajouta-t-il avec un petit rire sec. Whisky? John Mulligan ne devrait pas tarder.

– Vodka, préféra Malko.

Ils avaient quand même de la *Stolichnaya*... Ils eurent à peine le temps de trinquer. Un rouquin de haute taille, massif comme un pachyderme, traversa la salle pour rejoindre leur box.

John Mulligan, le « *Special Advisor for Security* » de la Maison Blanche.

Il serra longuement la main de Malko avant de s'asseoir et laissa tomber:

– Content de vous voir à Washington! Bon voyage?

– *As usual*, répondit Malko.

L'homme de la Maison Blanche commanda un *scotch on the rocks* et leva son verre.

– À nos succès!

Il n'y avait aucune ironie dans sa voix. Il y eut quelques minutes de « *small talk* » puis ils commandèrent: *New York steaks* pour les deux Américains, *rack of lamb* pour Malko.

Ce n'est qu'après la *Caesar's Salad* que John Mulligan se pencha vers Malko.

– Personne n'est au courant de ce voyage? demanda-t-il.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

– À part vos officiers d'Immigration, personne. Pourquoi?

– Cette rencontre doit demeurer absolument secrète, expliqua John Mulligan. Je n'ai même pas marqué ce rendez-vous sur mon agenda. Il s'agit d'un sujet extrêmement sensible.

– Comme d'habitude, souligna Malko avec un demi-sourire.

John Mulligan fronça ses gros sourcils roux. Il ressemblait à un éléphant teint.

– Non, affirma-t-il d'une voix grave. Encore plus.

Malko commençait à mourir de faim, avec le décalage horaire et craignait que John Mulligan aborde le fond du problème immédiatement. Heureusement, il n'en fit rien et ils eurent le temps de déguster leur viande. Aussitôt après, le « *Special Advisor for Security* » repoussa son assiette et demanda abruptement:

– Il y a longtemps que vous avez été en Afghanistan?

– Trois ans, dit Malko. Pourquoi?

– C'est vrai, fit John Mulligan, comme s'il avait eu un trou de mémoire. Vous vous êtes fichtrement bien débrouillé pour cette mission 1. *Nice job.*

– J'ai été aidé par la chance, remarqua Malko.

Si Habib Noorzai n'avait pas décidé de se faire sauter avec le mollah Dadullah pour retrouver son honneur, Malko n'aurait peut-être pas récupéré l'otage américain détenu par les Talibans...

– À propos, avez-vous des nouvelles de Frank?

Le visage de John Mulligan s'assombrit.

– Oui, mauvaises. Il a un cancer de la langue. Il se bat comme un chien. Pour l'instant, il est en chimio. Je lui ai dit que vous veniez. Il m'a dit de vous saluer.

– Transmettez-lui tous mes vœux de rétablissement! dit Malko. Je l'aime beaucoup.

– *I will!* promet l'Américain. *Now, back to the Ranch* 2! Vous connaissez la situation en Afghanistan, aujourd'hui.

– Par les journaux, fit Malko. Apparemment, ce n'est pas brillant.

– C'est un *understatement*, confirma John Mulligan. C'est la merde. À partir de maintenant, tout ce que je vous dis est plus que secret.

« Premier point: le président Obama ne veut plus entendre parler de ce pays. Il souhaiterait que l'Afghanistan file sur une autre planète.

– On dit que vous vouliez conserver des troupes là-bas après 2014? remarqua Malko.

– *Bullshit!* laissa tomber John Mulligan. Le président veut sortir d'Afghanistan. Plus personne après 2014. Nous avons déjà évacué 400 postes de combat à travers le pays. On ne peut pas aller plus vite.

– Qu'est-ce qui va se passer après le départ des troupes de la Coalition? demanda Malko.

John Mulligan pinça les lèvres.

– C'est LE problème. Nous avons de très mauvaises remontées du terrain. Dès que nous abandonnons les lieux, les Talibans prennent notre place. Ils sont malins. Ils ne se montrent pas officiellement, mais contrôlent tout en sous-main. Par exemple, dans les villages, les gens qui ont un litige ne s'adressent plus à la justice officielle qui est corrompue jusqu'à l'os, mais à celle des Talibans qui, eux, sont honnêtes...

– Et Karzai? demanda Malko.

L'Américain esquissa un ricanement.

– Karzai est seulement le maire de Kaboul. Il ne sort plus de son palais. Pour faire vingt kilomètres, il prend un hélicoptère et le moins souvent possible. Il est entouré d'une bande de crapules familiales et autres à faire dresser les cheveux sur la tête.

« Tout son entourage est pourri.

– Il va se représenter en 2014? demanda Malko.

– La Constitution le lui interdit. Mais il est en train de magouiller pour faire élire un homme de paille qui continuerait son régime.

– Que peut-il se passer, après votre départ? demanda Malko.

– C'est le grand point d'interrogation, reconnut John Mulligan. Même sans la présence de nos troupes, le régime peut tenir Kaboul et les grandes villes. Les Talibans ne sont pas assez armés pour s'opposer à une armée régulière. Seulement, il y a un élément que personne ne mesure: quelle est la loyauté *réelle* des militaires de l'ANA et des policiers vis-à-vis du gouvernement Karzai. Aujourd'hui, ils défendent férocelement le moindre check-point, mais demain, ils peuvent changer

de camp et disparaître comme une volée de moineaux. Dans ce cas, le régime pourrait s'effondrer en quelques jours. Comme au Vietnam.

Un ange passa en se voilant la face... Le Vietnam, sale souvenir pour les Américains avec une évacuation en catastrophe.

– Je comprends que vous n'êtes pas dans une situation facile, conclut Malko, mais ce n'est pas nouveau. Tout le monde sait que les Talibans sont soutenus, hébergés et armés par les Pakistanais et que ceux-ci veulent contrôler l'Afghanistan. Depuis deux siècles, les envahisseurs étrangers n'ont pas eu de chance: les Britanniques, les Russes et maintenant, vous. Cependant, vous pouvez vous passer de l'Afghanistan. S'il n'y avait pas eu le 11 septembre, vous n'y seriez jamais allés...

– C'est vrai, reconnut John Mulligan, mais on y est. Al Qaida n'y est plus et il faut fermer ce dossier...

Les cafés arrivaient. Malko ne savait toujours pas pourquoi John Mulligan l'avait fait venir à Washington de toute urgence. Il ne pouvait pas grand-chose au règlement du problème afghan...

– Ce que vous dites recoupe ce que je pensais, reconnut Malko, mais il s'agit de géostratégie, le problème de votre administration. Je suppose que vous n'avez pas provoqué cette rencontre pour me faire cet exposé...

– Non, reconnut aussitôt John Mulligan, je voulais seulement vous dresser le tableau de la situation, maintenant, nous entrons dans le dur... (Il baissa la voix.) Il y a eu une réunion secrète entre nous et les Talibans, il y a une semaine, à Doha, au Qatar. J'y assistais, à titre anonyme.

– Vous?

– Oui, le représentant des Talibans voulait avoir la certitude que le gouvernement américain était bien engagé dans cette négociation, qu'il ne s'agissait pas d'un ballon d'essai de la CIA, aussitôt désavoué par la Maison Blanche.

« Aussi mon ami Clayton Luger et moi-même, avons-nous fait le déplacement.

– Qu'en est-il advenu? interrogea Malko.

– Un projet de sortie de crise, fit évasivement le représentant de la Maison Blanche. Il reste encore à le faire entériner par la *Choura* du mollah Omar à Quetta.

– Et les Pakistanais?

John Mulligan eut un sourire ironique.

– Si les Talibans signent, les Pakistanais sont *forcément* d'accord. Ils les tiennent par les couilles.

– Et le gouvernement Karzai?

Au raidissement imperceptible de son interlocuteur, Malko comprit qu'il entrait dans le vif du sujet.

– Le gouvernement Karzai n'est pas au courant de cette démarche, assura aussitôt John Mulligan et il ne faut pas qu'il le soit.

– Pourtant, objecta Malko, eux aussi parlent avec les Talibans.

– Bien sûr, reconnut l'Américain. Karzai fait tout pour les séduire. Il ne faut pas oublier qu'au départ il était très proche d'eux. Ceux-ci voulaient même le nommer ambassadeur aux États-Unis! Karzai fait partie de la tribu des Popolzai qui se trouve dans la région de Kandahar d'où est parti le mouvement taliban...

« Ce n'est qu'après le 11 septembre, lorsque nous avons chassé les Talibans de Kaboul, grâce à l'Alliance du Nord, que leurs liens se sont desserrés.

« Ensuite, Hamid Karzai est devenu la bête noire des Talibans à cause de son soutien à la Coalition d'abord, et ensuite, à cause de la corruption de son gouvernement...

– Vous vous rendez compte, interrompit Clayton Luger, un des frères de Karzai a siphonné 960 millions de dollars de la Banque nationale, en autorisant des prêts à des « amis » qui se sont empressés d'aller acheter des appartements à Dubaï. En restant insolvables en Afghanistan.

– Au moins, les Talibans sont honnêtes, renchérit John Mulligan.

Presque avec chaleur...

– Pourquoi tenir Hamid Karzai en dehors de vos tractations? demanda Malko.

Innocemment.

Long, très long silence, rompu par l'homme de la Maison Blanche.

– Pour les raisons que je vais vous expliquer, dit-il. Comme je vous l'ai dit, nous sommes face à un dilemme. Le président veut se

désengager d'Afghanistan. Le plus vite possible.

– L'Agence a déjà fait rentrer plus de 1 000 agents, souligna le directeur adjoint de la CIA. Nous n'envoyons plus là-bas que des « bleus ».

– Tous les rapports qui arrivent sur mon bureau disent la même chose, enchaîna John Mulligan. Les dernières troupes de la Coalition parties, l'armée nationale afghane risque de se débander. Il y a déjà un taux d'attraction de 27 % par an. Pour la police, c'est pareil. Les Talibans l'ont complètement pénétrée. Nous ne sommes donc pas à l'abri d'une « sortie » ignominieuse, à la vietnamienne. Ce que le président Obama veut éviter à tout prix.

« Si les Talibans prennent Kaboul et pendent Karzai huit jours après notre départ, nous perdons la face. Gravement.

– La route est étroite, remarqua Malko. Vous avez une solution?

– Les Talibans nous en suggèrent une. En dépit de sa faiblesse et de sa corruption, ils ont peur de Karzai. C'est un redoutable manœuvrier et, s'il parvient aux prochaines élections d'avril 2014 à manipuler quelques politiciens de l'ex-Alliance du Nord, il pourrait faire élire un homme de paille qui continuerait son régime. Il peut aussi ne pas tenir d'élections sous divers prétextes techniques.

– Que vous suggèrent les Talibans? demanda Malko.

– Une solution négociée, un protocole incluant plusieurs points afin d'assurer la transition en douceur.

– Ils renonceraient au pouvoir? demanda Malko, sceptique.

– Non, ils veulent y être associés, mais ils accepteraient de ne pas prendre *tout* le pouvoir. Du moins, au départ de la Coalition. Si les Talibans contrôlent Kaboul, un an après notre départ, nous aurons sauvé la face. Bien sûr, ils détiendront le pouvoir *effectif*, mais, officiellement, le nouveau gouvernement afghan tiendra les rênes.

« Même si cela ne trompe personne.

« On n'a pas blâmé les Russes lorsque le président Najibullah a été pendu par les Talibans, trois ans après leur départ.

Il se tut et commanda un autre café. La salle à manger du Hay-Adams se vidait. Certains retournaient au travail, d'autres gagnaient les chambres confortables où les attendaient leurs maîtresses.

– Quel est le prix des Talibans pour leur « mansuétude »? demanda Malko.

– Hamid Karzai, laissa tomber John Mulligan.

Clayton Luger regardait ses pieds et Malko sentit la tension des deux Américains.



– Vous allez donc le laisser tomber? demanda-t-il, avec une innocence feinte. C'est facile, sans vous, il est impuissant.

John Mulligan lui adressa un long regard, lourd de sous-entendus.

– Impossible, politiquement, trancha-t-il. Cela fait dix ans que nous chantons ses louanges au monde entier. Il est tabou. Officiellement, c'est notre allié, à la vie à la mort.

– Et officieusement? demanda Malko.

Les traits de John Mulligan ne bougèrent pas.

– *He has to go.*

Le silence qui suivit dura longtemps, très longtemps, rompu par l'homme de la Maison Blanche.

– C'est la mission que je souhaiterais vous confier. Nous débarrasser de Karzai.

Malko en avait le vertige.

Il savait que les Américains, et en particulier Barack Obama, pratiquaient à grande échelle l'élimination des ennemis de l'Amérique, via les drones ou Guantanamo, mais il n'avait pas pensé que cela irait jusque-là.

– Le président est au courant? demanda-t-il.

John Mulligan ne cilla pas.

– Le président m'a donné carte blanche. Il ne veut pas entrer dans les détails. Il faut simplement que son administration ne puisse jamais être reliée à cette affaire.

1. Voir SAS n°170, Otages des Talibans.
2. Maintenant, revenons à nos moutons.

CHAPITRE IV

Malko demeura muet quelques secondes, n'étant pas sûr d'avoir compris, puis demanda:

– Qu'avez-vous exactement en tête?

Clayton Luger se pencha au-dessus de la table et dit à voix basse:

– Nous avons envisagé différentes solutions mais il semble que la seule efficace soit l'élimination *physique* du président Hamid Karzai. C'est la condition *sine qua non* posée par le mollah Omar pour un deal avec nous. Le président Obama est formel: il n'y aura plus de troupes américaines après la fin 2014.

John Mulligan reprit la parole.

– Je vous l'ai dit au début de cette conversation: le président Obama ne veut plus entendre parler de ce pays. Mon job est d'obtenir une transition honorable. Pour cela, nous avons besoin des Talibans...

C'était tellement énorme que Malko demeura muet quelques secondes. Le représentant du président des États-Unis lui demandait d'assassiner le président de l'Afghanistan pour faire plaisir aux Talibans!

Pourtant, il ne rêvait pas: il était bien à l'Hay-Adams, à deux pas de la Maison Blanche, à Washington DC...

– Si les Talibans veulent tellement se débarrasser de Karzai, pourquoi ne le font-ils pas eux-mêmes? Ils ont infiltré tout Kaboul et disposent de moyens puissants.

Clayton Luger vola au secours de John Mulligan.

– Ils ont essayé, affirma-t-il. Plusieurs fois. En bombardant au mortier une réunion où se trouvait Hamid Karzai. Récemment, ils ont envoyé un jeune Taliban, officiellement messenger du mollah Omar, qui soi-disant, devait remettre oralement un message au président Karzai. Son parcours s'est arrêté au NDS 1. Il avait dissimulé derrière ses parties génitales une charge explosive. Il est mort et a grièvement blessé le patron du NDS Assedoulah Kualia.

« Karzai est parano. Il ne se déplace plus qu'en hélicoptère, le moins possible, sans prévenir à l'avance et vit reclus dans son palais en ville.

« Il a viré la « garde prétorienne » de mercenaires *Blackwaters* pour une garde rapprochée d'hommes de sa tribu. Il porte en permanence un gilet pare-balles sous son ample tunique... Au palais, tout est filtré: pas de stylos...

– Pourquoi, pas de stylos? interrogea Malko, surpris.

Clayton Luger eut un faible sourire.

– Les Pakistanais fabriquent de très bons stylos-pistolets. Les portables aussi sont interdits. D'ailleurs, en dehors des intimes, il reçoit peu de visiteurs...

Porter un gilet pare-balles à Kaboul c'était comme s'enrouler dans une écharpe en hiver. Un geste banal... Malko se permit un trait d'humour noir.

– Puisqu' il vient ici prochainement, ce serait peut-être plus simple de procéder à cette opération sur le sol américain, suggéra-t-il. Vous maîtrisez mieux l'environnement qu'à Kaboul...

John Mulligan en demeura figé quelques secondes avant de réaliser que Malko plaisantait...

– Ce n'est pas la meilleure solution! dit-il d'un ton légèrement pincé. Rien ne doit nous relier à cet « accident ». C'est une condition *sine qua non*.

« Je répète ma question: acceptez-vous de vous charger de cette mission?

Malko avait envie de se frotter les yeux.

– John, dit-il, il s'agit d'une mission impossible. L'Agence a des moyens illimités en Afghanistan, vous gérez un parc de drones « tueurs » qui peuvent pulvériser n'importe quoi. Que voulez-vous que fasse un homme seul contre la machine Karzai? En plus, vous savez que je ne suis pas un tueur. Même si Hamid Karzai est corrompu et pourri jusqu'à la moelle.

– Vous refusez? questionna sèchement l'Américain.

– Non, dit Malko, j'annonce tout haut les questions que je *me* pose... Je connais l'Afghanistan mais cela ne suffit pas pour une telle mission.

– Vous ne serez pas seul, fit aussitôt Clayton Luger. Nous disposons sur place d'une petite structure qui n'a jamais été reliée à l'Agence

mais qui nous a rendu de nombreux services. Elle sera à votre disposition.

« Bien entendu, vous n'avez pas une obligation de résultat, mais, si vous réussissez, vous rendriez un immense service à notre pays. Certes, je comprends vos scrupules, mais la disparition de Karzai peut éviter beaucoup de morts...

– De quelle structure parlez-vous? demanda Malko.

Clayton Luger répondit aussitôt.

– Il s'agit d'un « *contractor* », Nelson Berry, un Sud-Africain qui avait monté une agence de protection pour les étrangers et qui était utilisée aussi par les Afghans pour certains jobs délicats, comme la livraison d'espèces dans des zones non sûres. Nous lui avons demandé dans le passé de régler plusieurs éliminations « ponctuelles » *grises* et il s'est toujours bien acquitté de son travail. Aujourd'hui, il est aux abois parce que ses clients quittent Kaboul et qu'il a des frais élevés. Il m'a contacté pour me demander si je n'avais rien pour lui...

– Vous avez confiance en lui, pour lui faire une telle proposition, s'étonna Malko.

Clayton Luger n'hésita pas.

– Oui, il a prouvé sa loyauté dans le passé. Maintenant, ce serait à vous de le convaincre. Avec une offre alléchante. Ce type a tué toute sa vie. Au départ, il faisait partie des commandos du BOSS [2](#) chargés d'éliminer les membres de l'ANC[3](#).

– Vous pensez que ce Nelson Berry a les moyens d'assassiner Karzai? questionna Malko.

John Mulligan esquissa une grimace.

– Je n'aime pas le mot « assassiner ». Il s'agit d'une mise à l'écart pour raison d'État.

Une mise à l'écart définitive.

Malko regarda alternativement ses deux interlocuteurs. Ils étaient parfaitement sérieux, concentrés sur leur demande. On lui demandait *vraiment* de liquider le président de l'Afghanistan. Comme s'il avait deviné ses pensées, John Mulligan laissa tomber:

– Vous êtes la seule personne à qui nous pouvons faire cette offre. À la fois à cause de vos capacités de chef de mission et de la confiance que nous avons en vous...

Un petit coup de brosse à reluire ne fait de mal à personne. Malko se sentit coincé. Ce n'était pas une proposition en l'air.

– Ce Nelson Berry ne va pas louvoyer, essayer de prendre de l'argent et ne rien faire? demanda-t-il.

– Je l'ai « traité » moi-même, assura Clayton Luger. Il dit « oui » ou « non » et il fixe le prix.

– Même pour une mission pareille?

– Pour lui, assura le directeur-adjoint de la CIA, c'est une mission comme les autres. Seulement un peu plus difficile...

Malko se sentait glisser vers le précipice. Il essaya de se raccrocher à un écueil.

– Quel serait le rôle de la Station de Kaboul?

– Bien entendu, elle ignorerait le véritable but de votre mission.

« Nous les préviendrons que vous venez à Kaboul continuer les négociations commencées à Doha avec les Talibans, pour une sortie de crise.

– À Kaboul?

– Oui. Nos amis talibans nous ont donné le nom d'une personne que vous rencontrerez. Le maulana Mousa Kotak. Du temps des Talibans, il était ministre pour la Protection de la Vertu et le combat contre le Vice. Aujourd'hui, Karzai l'a nommé au Conseil de la Paix, un vague truc qui recycle les Talibans qui peuvent encore servir. Il a le contact avec la *Choura* de Quetta. Il sera prévenu de votre venue.

– Et cet ancien ministre taliban est à Kaboul? demanda Malko, suffoqué.

John Mulligan esquissa un sourire.

– Vous savez bien qu'en Afghanistan rien n'est simple! Certes, le maulana Mousa Kotak est un Taleb bon teint, mais les gens de Karzai ne lui ont jamais posé de problèmes. Il a le bras très très long. Le cas échéant, il pourrait même vous venir en aide.

– Comment?

L'Américain eut un geste évasif.

– Je l'ignore. En cas de problème avec les gens de Karzai, il pourrait

sûrement vous exfiltrer de Kaboul, à travers une filière talibane...

Encourageant.

Devant le silence de Malko, Clayton Luger ajouta:

– Une autre personne peut aussi vous aider. Luftullah Kibzai. C'est une de nos taupes du NDS. Il peut vous fournir des informations sans savoir comment elles vont être utilisées. Il faudra faire très attention en le contactant. Jamais par téléphone. C'est aussi un homme qui a besoin d'argent...

Il n'y avait plus qu'eux dans la salle à manger du Hay-Adams... John Mulligan consulta ostensiblement sa montre et dit:

– Je ne vais pas pouvoir rester longtemps avec vous. Le président m'attend pour un briefing dans une demi-heure. Justement pour le débriefing de Chuck Hagan qui rentre de Kaboul.

Malko lui jeta un regard étonné.

– Vous allez lui parler de cette conversation?

– Absolument pas, assura le « *Special Advisor for Security* » de la Maison Blanche. Cependant, il est très préoccupé par la situation en Afghanistan.

Malko était dans la seringue... Bien sûr, il n'ignorait pas qu'en dépit de son Prix Nobel de la Paix, Barack Obama couvrait de son autorité de nombreux assassinats ciblés, à commencer par celui de Oussama Ben Laden. Lorsqu'il s'agissait de la lutte anti-terroriste, il n'y avait plus de barrière morale. Le cas d'Hamid Karzai représentait simplement un degré de plus.

Le silence se prolongea, tendu, troublé seulement par les bruits venant du bar. Quelques cliquetis de verres. Malko sentait peser sur lui les regards des deux Américains. Tout cela était fou dans cette ambiance feutrée et élégante, mais la réalité était têtue. Un peu comme les *Katzim* israéliens, on lui proposait de devenir le tueur à gages d'un État, le plus puissant du monde. Les hommes qui lui demandaient de faire assassiner le président Karzai étaient honorables, honnêtes, et, sûrement, très patriotes. C'était un remake des *Mains sales*. Il fallait que quelqu'un fasse le sale boulot.

Pour la bonne cause.

Il releva la tête et fixa longuement John Mulligan. Il lui restait une question à poser.

– Frank Capistrano est au courant? demanda-t-il.

John Mulligan demeura impassible.

– Je lui en ai parlé.

– Et alors?

– Il pense que vous êtes le seul à pouvoir vous charger d'une telle mission.

Les deux hommes continuèrent à se fixer gravement. Malko sentit que quelque chose était en train de se passer. Comme aurait dit le général de Gaulle, il ne s'agissait pas d'une affaire « subalterne ». Les deux hommes en face de lui remplissaient leur mission. Protéger la nation à laquelle ils appartenaient. Sans état d'âme. Lorsqu'il avait décidé de larguer l'Algérie française, il savait qu'il allait créer des milliers de drames, générer des morts en pagaille. Pourtant, lucidement, il avait pris sa décision.

Pour l'avenir de son pays.

Malko comprenait ses interlocuteurs: il ne fallait pas que les États-Unis perdent la face. Même si c'était un pari risqué, il fallait le tenter.

– Très bien, John, dit-il. J'accepte cette mission. À une condition.

– Laquelle? demandèrent aussitôt les deux hommes en chœur.

– Ce sera de ma part un acte gratuit, précisa Malko. Je ne recevrai de l'Agence aucune rétribution mais, s'il m'arrivait quelque chose, je veux votre parole qu'honneur me sera rendu. Qu'on ne me considérera pas comme un sicaire...

Quelque chose comme une larme apparut au coin de l'œil de John Mulligan.

– Malko, je vous jure que si quelque chose vous arrivait – ce qu'à Dieu ne plaise – vous serez enterré au cimetière d'Arlington, en compagnie de ceux qui ont sacrifié leur vie pour notre pays.



Un soldat afghan casqué était installé sur le toit plat de la petite aérogare de Kaboul, devant une mitrailleuse protégée par un mur de sacs de sable.

Seul signe tangible de la guerre larvée qui sévissait toujours en Afghanistan, avec les innombrables hélicoptères de combat parqués en désordre le long de l'unique piste de décollage. La petite aérogare blanche aux bandes bleues ressemblait à un aéroport de province, avec juste deux avions commerciaux garés devant.

Les drapeaux des différentes nations de l'ISAF ⁴ qui, jadis, s'ils étaient à mi-mât, annonçaient les pertes du jour par pays, avaient disparu, à l'exception d'un drapeau afghan effiloché.

Lorsque Malko descendit de la passerelle du Boeing 737 de Flydubai, il aperçut une Land-Cruiser blanche à quelques mètres. Il en sortit un géant blond engoncé dans un gilet pare-balles, pistolet à la ceinture, qui s'approcha de lui.

– Sir, vous êtes Malko Linge?

– Absolument, confirma Malko.

– Je suis Jim Doolittle, un des *deputees* de Warren Muffet. Il m'a demandé de vous accueillir. Venez!

Malko monta dans la Land Cruiser. À l'arrière, se trouvaient deux « marines » casqués en tenue de combat, M16, grenades, pistolet, impassibles. Jim Doolittle s'excusa de leur présence.

– En ville, nous devons toujours avoir une escorte, expliqua-t-il. Nous sortons le moins possible.

Ils roulèrent jusqu'à l'aéroport et l'agent de la CIA déposa Malko en face, et lui désigna un jardin désert.

– Donnez-moi vos tickets de bagages et votre passeport, sir, demanda-t-il, et attendez-moi là!

Sa Land-Cruiser blanche arborait les badges nécessaires pour s'approcher de l'aéroport: le vulgum pecus étant refoulé très loin, à plus de cinq cents mètres derrière le premier check-point. Des rouleaux de barbelés interdisaient l'accès à l'aérogare, gardée par des soldats, le doigt sur la détente de leurs kalachnikovs.

La crainte des voitures piégées.

Malko s'installa sur un banc. Encore abruti de son long voyage. Il avait somnolé depuis Dubaï jusqu'à l'arrivée sur Kaboul.

Un paysage de montagnes enneigées, qui rappelait les Alpes.

Féerie.

La barrière montagneuse franchie, le Boeing 737 avait plongé vers la plaine ou s'étalait la ville, quand même à 1 800 mètres d'altitude. Là, c'était moins féérique: des rochers marrons, puis une plaine de même couleur, cernant la ville proprement dite qui s'étendait comme une tumeur sur les collines pelées entourant le centre, dans d'immenses bidonvilles sans eau ni électricité, accrochés aux pentes nues.

Aujourd'hui, on pensait que Kaboul comptait trois millions d'habitants sans en être vraiment sûr: cela pouvait être plus... Il n'y avait pas eu de recensement depuis quarante ans.

Ces bidonvilles ressemblaient aux « *morros* » de Rio de Janeiro, avec la mer et le soleil en moins.

Ce qui frappa Malko, c'était le silence. La dernière fois qu'il était venu à Kaboul, les avions de la Coalition se posaient et décollaient sans cesse, il y avait une animation incroyable. Désormais, il n'y avait plus d'Américains: ceux-ci étaient repliés sur la base de Bagram, à soixante kilomètres de Kaboul et, seuls, les Hercules C130 aux couleurs afghanes, s'alignaient sur le tarmac.

Ce qui restait du contingent français s'était installé sur l'aéroport pour veiller au rapatriement des derniers éléments mais on ne les voyait guère.

Il y eut un grondement de réacteurs: un antique Boeing 727 de la compagnie nationale Ariana décollait poussivement. Tous les appareils d'Ariana étaient depuis longtemps interdits de vol en Europe et ils se contentaient d'assurer quelques liaisons locales réservées aux plus pauvres. Lorsque tous les avions d'Ariana seraient tombés, la compagnie mourrait de sa belle mort.

Malko se leva: Jim, le colosse aux yeux bleus de la CIA qui était venu l'accueillir à l'avion, ressortait de l'aéroport en trainant sa valise.

Ils regagnèrent la Land Cruiser blanche et Malko s'installa à l'avant.

Jim Doolittle remonta au volant et ôta sa doudoune, révélant un armement qui aurait fait envie à un petit porte-avion: deux holsters, un PM accroché à la ceinture, trois grenades et un long gilet pare-balles G.K.

Pour sortir, les contrôles étaient plus légers. Ils durent quand même stopper au premier check-point, puis au second, un rond-point au milieu duquel trônait un vieux MIG 21 qui semblait prêt à s'envoler. Avant de s'engager sur Airport Road, avenue rectiligne filant jusqu'au

centre de la ville, Malko se pencha vers Jim.

– Comment est l’ambiance?

L’Américain hocha la tête.

– *Cool*. L’ANA tient la ville avec la police locale. Il n’y a pas d’accrochages, pas de kidnappings, seulement, de temps en temps, une voiture piégée...

La circulation était relativement fluide. Un pick-up vert de la police afghane les doubla à toute vitesse, une douzaine d’hommes entassés à l’arrière. L’avenue était toujours bordée de marchands de fruits et légumes, installés dans la poussière.

On ne se sentait pas en danger.

Dix minutes plus tard, ils arrivaient au rond-point Massoud dominé par une colonne surmontée d’une grosse boule, avec deux immenses portraits du commandant Shah Massoud, héros du Panchir et de l’Alliance du Nord, assassiné dans sa tanière par deux agents d’Al Qaida, le 10 septembre 2001.

Jim tourna à droite et ralentit: en ville, la circulation était infernale. Défilant entre des rangées de murs de béton de six mètres de haut, surmontés de rouleaux de barbelés, coupée par des check-points pointilleux qui ralentissaient le flot des voitures.

Rien que des Toyota...

De tous les modèles, de tous les âges, conduite à droite ou à gauche.

– Il y a beaucoup de Toyota, remarqua Malko.

– Environ 750 000, *sir*, confirma Jim. Elles viennent des quatre coins du monde.

Toyota aurait dû ouvrir une ambassade à Kaboul...

Tous les dix mètres, il y avait un homme armé d’une kalachnikov, gardant on ne sait quoi, en civil ou dans un vague uniforme. Ce qui donnait à la ville un petit air d’état de siège.

– Vous êtes toujours à l’hôtel Ariana? demanda Malko à Jim.

– Affirmatif, *sir*, confirma le jeune Américain.

Un ancien hôtel tout près de l’ambassade américaine, au bout de l’avenue coupée de road-blocks où se trouvait l’ambassade de France qui avait déjà servi de QG aux talibans.

La ligne Maginot de la CIA. Comme les effectifs de l'agence de renseignement fondaient à vue d'œil et que les « *case-officers* » avaient pour ordre de faire profil bas, cela tournait au ralenti.

Ils roulaient au pas, contournant l'énorme parc occupant le centre-ville au milieu d'un fouillis de véhicules d'où émergeaient quelques taxis jaunes. Pas de feux rouges. Quelques policiers afghans en uniformes gris, qui n'étaient armés que de dérisoires petits disques rouges pour régler la circulation. Faméliques, loqueteux et hagards, ils s'arrêtaient souvent pour fumer un joint, créant de monstrueux embouteillages.

Une foule épaisse, pratiquement rien que des hommes, s'écoulait sur les trottoirs et quelques charrettes à bras ajoutaient encore à la pagaille.

En dépit de ce calme apparent, Jim regardait la foule comme si elle était composée de bêtes féroces... Une petite fille en haillons, avec des yeux immenses, s'approcha et colla son visage grimaçant à la vitre blindée, tendant une petite main sale.

Pitoyable.

Jim lui jeta un regard hostile.

– Faut se méfier, sir, dit-il. Il est déjà arrivé qu'un gosse vous demande de baisser votre glace pour lui donner de l'argent et qu'il vous balance une grenade.

Avec la Land-Cruiser, il n'y avait aucun risque: les glaces ne se baissaient pas. Trop lourdes avec leurs sept centimètres d'épaisseur.

La fillette disparut et Malko aperçut enfin le coin de l'hôtel Serena, un immense mur marron. L'avenue qui passait devant était en sens unique.

Il découvrit une nouveauté: un haut mur avait été érigé, séparant le trottoir de l'hôtel de la chaussée.

La Land-Cruiser s'engagea sur le trottoir, passant un premier barrage de tubes métalliques peints en noir et blanc et continua le long de l'hôtel. Ensuite, il y avait encore trois check-points: le premier pour vérifier si le véhicule était bien autorisé à entrer au Serena, le second pour passer un miroir sous la carrosserie...

Enfin, ils se trouvèrent devant l'immense porte coulissante blindée qui s'écarta devant eux. Derrière, il y en avait encore une et un nouveau contrôle, cette fois, des passagers...

Il faut dire que deux ans plus tôt, les Talibans avaient attaqué l'hôtel

et tué une dizaine de personnes. Ils étaient à bord de véhicules militaires et arboraient des uniformes de policiers. Plus tard, l'enquête avait prouvé que le chef du commando, tué dans la bagarre, venait régulièrement profiter du sauna de l'hôtel et repérer les lieux...

Le dernier battant coulisssa à son tour et la Land Cruiser put venir se garer devant l'entrée de l'hôtel. Un employé en turban les accueillit avec un grand sourire.

En arrivant sous l'auvent du Serena, Jim lança à Malko:

– Je vous attends, sir, le COS souhaite vous saluer.

Malko connaissait déjà le chef de Station, rencontré trois ans plus tôt. Warren Muffet, un grand Américain dégingandé qui devait être en fin de séjour.

– OK, dit-il, je m'installe et je redescends.

Le hall, avec ses banquettes rouges bien alignées, n'avait pas changé depuis son dernier séjour. Quelques clients attendaient à côté du jet d'eau central. Le Serena n'était pas la gaieté même. Une fois enregistré, Malko gagna la chambre 382, déposa ses affaires et redescendit.

Pour sortir du Serena, c'était plus simple: un seul check-point à franchir. Ils se retrouvèrent bloqués dans une circulation démente, aggravée par l'absence de feux. À cause des pannes d'électricité continues, on les avait carrément neutralisés.

En arrivant devant l'avenue où se trouvaient l'ambassade de France et celle des Émirats Arabes Unis, bordée de deux murs de béton de six mètres de haut, Jim désigna, tout au fond, un bâtiment surmonté d'une sorte de poste d'observation au toit de tôle ondulée.

– On est presque chez nous! lança l'Américain.

Encore trois check-points et ils arrivèrent devant l'hôtel Ariana, berceau de la CIA à Kaboul.

Juste avant, des chicanes de blocs de béton réduisaient la circulation à un filet. Ensuite, des entassements de sacs de sable, gardés par des vigiles népalais en tenue noire, doigt sur la détente, protégés eux-mêmes par un mirador équipé de deux mitrailleuses lourdes.

Les murs d'enceinte étaient recouverts d'inscriptions en anglais et en dari, avertissant qu'il ne fallait pas photographier, pas ralentir, pas

descendre de voiture sans instructions des vigiles et, qu'en cas de désobéissance, on tirait à vue.

C'est tout juste si on avait le droit de respirer...

À droite, c'était l'avenue conduisant à l'ISAF et à l'ambassade américaine avec un check-point tous les dix mètres...

Jim Doolittle zigzagua dans les chicanes et la herse protégeant l'entrée de l'hôtel s'abaissa pour laisser la Land Cruiser pénétrer dans la cour.

À l'entrée, ils durent encore montrer patte blanche et Jim, du poste de garde, appela le chef de Station, se tournant ensuite vers Malko.

– Sir, Warren Muffet vous attend, je vous accompagne parce que vous n'avez pas de badge.

L'intérieur de l'hôtel n'avait pas changé depuis le dernier passage de Malko. Des locaux mal entretenus, aux murs blanchâtres, des fils électriques qui traînaient partout, des portes condamnées par des codes électroniques. Tous les gens qu'ils rencontrèrent portaient bien en vue un badge avec leur photo. Ils croisèrent également deux Afghans tout aussi badgés, qui semblaient embarrassés d'être là. Il est vrai qu'en cas d'identification par les Talibans, c'était un aller direct pour l'érogement...

À chaque étage se trouvait un palier magnétique qui se déclenchait pour un simple trombone.

Warren Muffet attendait devant la porte de son bureau du troisième étage, en manches de chemise. Il tendit la main à Malko.

– *Welcome back in Kabul!* À trois mois près, vous me ratiez... Je rentre en juin, pour de bon.

Les fenêtres du petit bureau étaient grillagées, à cause des jets de grenades possibles, les murs couverts de cartes.

– Langlely m'a annoncé votre venue, annonça le chef de Station et aussi que vos activités ici n'auraient rien à voir avec la Station. Néanmoins, on m'a demandé de me tenir à votre disposition. Avez-vous besoin de quelque chose?

– Pour l'instant, non, dit Malko. Je suis venu prendre des contacts avec certains Talibans « recommandables », afin d'éviter à la Station des problèmes avec le gouvernement afghan.

Warren Muffet soupira.

– C'est pas idiot! Karzai est déchaîné, il nous accuse d'avoir partie

liée avec les Talibans pour prolonger notre séjour en Afghanistan, alors que Washington ne veut plus un seul Américain sur le sol afghan après le 31 décembre 2014. Donc, ne me parlez pas de votre mission...

Cela tombait bien.

– Je vous tiendrai informé, promet néanmoins Malko, sans en penser un mot.

– Parfait, conclut le chef de Station. Je vais vous donner les numéros de mes deux portables, plus celui de Jim que j’ai chargé de vous véhiculer pendant votre séjour.

« J’ai aussi préparé un portable local pour vous avec une puce intraçable.

Il tendit à Malko un vieux Nokia basique sur lequel était inscrit un numéro: 0799 301201 et conclut:

– Je vais être obligé de vous quitter, j’ai un meeting à l’ISAF. On se voit pour déjeuner ensemble.

Il le raccompagna jusqu’au palier où Jim attendait sur une chaise.

Une demi-heure plus tard, Malko était de retour au Serena. Un quart d’heure plus tard, il se retrouvait dans sa chambre donnant sur le jardin encore un peu enneigé, avec un minibar ne contenant que des boissons non alcoolisées. La chaîne Serena avait été rachetée par l’Aga Khan et on n’y servait pas d’alcool.

Il ne perdit pas de temps et, de son portable autrichien, composa le numéro que lui avait donné à Washington Clayton Luger. Celui de Nelson Berry, l’homme qui était supposé accepter le « contrat » sur le président Karzai.

Une voix grave répondit aussitôt.

– *Baleh. Salamalekoum* 5.

– Je cherche Nelson Berry, dit Malko.

– *Speaking. Who are you?*

– L’ami de Forrest – le pseudo de Clayton Luger.

– Vous êtes à Kaboul? demanda le Sud-Africain.

– Je viens d’arriver. On peut se voir?

– *Sure.* Vous êtes où?

– Au Serena.

– OK. Dans une demi-heure, sortez à pied et prenez à droite! Au croisement de l'avenue suivante, il y a un check-point avec des voitures de police. Dépassez-le et attendez vingt mètres plus loin! Une Corolla grise viendra vous chercher. Le chauffeur s'appelle Darius.

1. National Department of Security: Services afghans.
2. Service de renseignement sud-africain, du temps de l'Apartheid.
3. African National Congress. Opposition aux Blancs.
4. Force internationale d'assistance à la sécurité.
5. Oui. Bonjour.

CHAPITRE V

Malko sortit du Serena et tourna à droite, suivant la sortie des voitures. Trente mètres plus loin, il tomba sur le check-point de la police installé au carrefour des deux avenues. Une voiture et un gros pick-up Ford avec une énorme antenne fixée à son parechoc avant qui le faisait ressembler à un rhinocéros.

La nuit tombait et la température était douce. C'était déjà le printemps.

Il n'eut qu'à faire trente mètres pour trouver une Toyota Corolla grise garée sur le côté. Un vieux modèle à la peinture écaillée.

Au volant, un Afghan barbu qui entrouvrit sa portière lorsque Malko s'approcha. Celui-ci demanda:

– Darius?

– *Baleh* 1.

Malko fit le tour et ouvrit la portière. Première surprise: elle pesait un âne mort!

Blindée!

Inattendu sur une vieille voiture.

Lorsqu'elle se referma avec un bruit de coffre-fort, le bruit de la circulation s'estompa... La Corolla démarra poussivement, tirée par un moteur dépassé par ce poids inattendu. Ils se glissèrent dans le trafic intense des innombrables Toyota.

Darius était muet comme une tombe, pas rasé et avait accroché à son rétroviseur une énorme grappe de raisins artificiels qui se balançaient doucement. Ils débouchèrent dans une grande avenue bordée à gauche par un interminable mur de béton de six mètres de haut, coupé de quelques entrées défendues par des miradors, des blocs de béton et des barbelés. Le chauffeur tendit la main avec un sourire et bredouilla:

– NDS.

Le service de renseignement afghan, bête noire des Talibans. Bizarrement, il ne se trouvait pas dans la zone la plus protégée. De temps en temps, les Talibans l'attaquaient à la voiture piégée et se faisaient ensuite massacrer par les gardes.

Piûre de rappel.

Ils passèrent ensuite devant l'énorme ambassade d'Iran. La rue faisait un coude et continuait, bordée d'énormes maisons modernes de deux ou trois étages, peintes de couleurs criardes, entourées de barbelés, gardées par des vigiles armés. Ce que les Afghans appelaient les « *poppy palaces* » ² parce que possédés souvent par de grands trafiquants de drogue bâtissant ces énormes pâtisseries d'un mauvais goût absolu.

La Corolla tourna dans une rue transversale et commença à rebondir sur un sol défoncé et boueux. Les maisons se succédaient, toutes plus laides et imposantes les unes que les autres. Ils passèrent devant un terrain vague, lui aussi clos de barbelés, pour une raison mystérieuse.

Pour s'arrêter devant une porte métallique verte défendue par une énorme poutrelle d'acier et deux gardes à l'allure patibulaire, le torse sanglé dans un gilet noir contenant quatre chargeurs de kalachnikov. Le portail fut ouvert de l'intérieur et la Corolla s'arrêta en face de la maison.

Darius guida Malko sur un perron extérieur et ils pénétrèrent à l'intérieur. Des meubles neufs, certains encore sous plastique, des tapis, une vague odeur de pétrole. Le chauffeur guida Malko jusqu'à l'entrée d'un bureau aux murs décorés de différentes cartes d'Afghanistan.

Plusieurs ordinateurs sur une table encombrée de dossiers et un vieux canapé de cuir fauve en face d'une table basse où était posée une kalachnikov à crosse pliante, chargeur engagé.

L'homme qui était assis derrière le bureau se leva: un géant massif de près de 1,90 m qui tendit à Malko un véritable battoir.

Il avait les cheveux d'une couleur bizarre tirant sur l'orange, comme s'il se teignait, des épaules de docker, serrées dans un t-shirt noir, d'où émergeaient des avant-bras monstrueux.

Une bête.

Il avait de petits yeux pétillants, un nez légèrement retroussé et un menton nettement prognathe...

- Nelson Berry! lança-t-il.
- Malko Linge, dit Malko. C'est Forrest qui m'envoie à vous.
- Les amis de Forrest sont mes amis, assura le Sud-Africain. Vous prenez un verre? Scotch? Vodka?
- Vodka, décida Malko.

Nelson Berry gagna un bar au fond de la pièce et en sortit une bouteille de vodka *Tzarskaya*, puis remplit deux verres. Levant aussitôt le sien.

– À l'Afghanistan! fit-il. C'est un beau pays. Dommage qu'il faille le quitter bientôt!

Il se laissa tomber sur le canapé, son pantalon remonta et Malko aperçut un *ankle-holster* GK avec un automatique dedans... De plus, il avait un holster de ceinture avec un Beretta 92 et trois cartouchières dans le dos, également G.K.

La vodka glacée fit du bien à Malko. Le Sud-Africain vida la sienne d'un trait et lui jeta un regard en coin. Avec sa mâchoire prognathe et sa carrure, il ressemblait vaguement à Quentin Tarantino.

– Vous étiez à Kaboul quand, la dernière fois? demanda-t-il.

– Trois ans.

Nelson Berry hocha la tête.

– Ça a beaucoup changé. Les troupes de la Coalition ont quitté la ville et sont regroupées à Bagram. Ce sont les Afghans qui assurent la sécurité en ville.

– Ça marche?

Le Sud-Africain fit la moue.

– C'est OK. Les Talibans ne veulent pas foutre *trop* de bordel. Ils maintiennent la pression sur le gouvernement Karzai, mais laissent les étrangers en paix. On peut se promener dans les rues de Kaboul sans crainte de se faire rafaler. Ou kidnapper. Sauf si c'est par des voyous...

– Le Serena est encore plus défendu qu'avant, remarqua Malko.

– Oui, c'est un de leurs objectifs, reconnut Nelson Berry. Là où vont tous les étrangers: la branche dure des Talibans voudrait les chasser, mais ils sont minoritaires.

« Par contre, côté business, c'est le sauve-qui-peut: dans le quartier,

la moitié des maisons sont à louer. Les boîtes de sécurité ont plié bagages, il n'y a plus de boulot. Moi, je suis un des derniers et je ne sais pas combien de temps je vais tenir. Comme les businessmen plient bagages, ils n'ont plus besoin de nous. Quant aux Afghans, ils nous donnent un peu de travail mais paient au lance-pierre.

« Je louais ma maison 15 000 dollars par mois, je l'ai fait baisser à 8 000, mais, même à ce prix, j'ai trop de frais. Alors j'espère que vous m'apportez de bonnes nouvelles. C'est-à-dire un boulot bien payé. Forrest a toujours été OK.

– C'est un peu le cas, reconnut Malko. Il s'agirait d'une « neutralisation ».

Nelson Berry hocha la tête.

– J'en ai fait pas mal, mais l'Agence a bien changé. Maintenant, hors de Kaboul, ils se transforment en *Special Forces*, ils louent des milices et font le boulot eux-mêmes...

Il en semblait amertumé.

– Il s'agirait d'une action à Kaboul, avança Malko.

– À Kaboul? Il n'y a pas de groupe taliban « ciblable » à Kaboul. Ou alors, les anciens recyclés par Karzai.

– Il ne s'agit pas de cela, corrigea Malko, qui avançait sur des œufs, mais d'un job extrêmement pointu. Dangereux, très dangereux même.

Le Sud-Africain soupira.

– OK! On n'est pas là pour faire des boules de neige. Dites-moi tout!

– Karzai! laissa tomber Malko.

Nelson Berry lui jeta un regard surpris.

– Qu'est-ce que vous lui voulez à Karzai?

Comme Malko ne répondait pas, il poussa une sorte de juron.

– *Gosh!* Vous ne voulez pas dire que...

– Si, répliqua Malko.

Il y eut un long silence, rompu par Nelson Berry.

– Les affaires auraient été meilleures, je vous aurais offert une autre vodka et on se serait quittés bons amis. Seulement, je suis dans la merde, je ne sais même pas comment je vais payer mon prochain

loyer.

« Vous vous rendez compte de ce que vous demandez? Un boulot quasi impossible; Karzai vit dans un « dôme de fer », retranché au fond de son palais. Même les Talibans n'ont pas réussi à l'y attaquer et pourtant, ils ont des complices partout. Il a viré les *Blackwaters* et sa protection est 100 % afghane. Des gens de sa tribu.

« Il sort à peine, en hélico ou en motorcade.

« Un truc comme ça, c'est mission impossible...

Malko était presque soulagé.

– Je comprends, dit-il, oubliez ma proposition!

Nelson Berry s'ébroua.

– Attendez! Je n'ai pas dit que je disais « non ». Mais je ne sais même pas si c'est faisable. En plus, impossible de sous-traiter. Je dois faire ça moi-même. Je suppose que Forrest tient à la discrétion.

– Discrétion est un mot faible, corrigea Malko. Il faut plutôt parler de secret absolu. Au cas où vous accepteriez.

– Ce n'est pas un problème, affirma le Sud-Africain. Mais il faut que je réfléchisse. Quarante-huit heures. Je vous préviens, si ma réponse est positive, ce sera cher, très cher.

– Je ne pense pas que cela soit un problème, dit Malko.

– Même s'il n'est que le « maire de Kaboul », Karzai a le bras long. Il contrôle la NDS et a pas mal de réseaux. Et surtout, il est extrêmement méfiant.

« À propos, vous avez vu les gens de la Station?

– Ils m'ont envoyé une voiture à l'aéroport.

– Ils savent pour Karzai?

– Non. Officiellement, je viens négocier avec les Talibans...

Nelson Berry eut un sourire ironique.

– Tout le monde négocie avec les Talibans, Karzai aussi. C'est plus prudent de ne rien leur dire.

– Pourquoi?

– Vous connaissez un certain Mark Spider?

– Non, avoua Malko.

Le Sud-Africain se resservit dans la bouteille de vodka.

– *Well*, c'est un gars de l'Agence. C'est lui qui a mis Karzai dans le circuit, en 2002. Ensuite, il a été deux fois COS 3 ici. Karzai lui mange dans la main et Mark Spider a tout fait pour le protéger. Il est retourné à Washington, maintenant, mais il y a encore des hommes à lui dans l'Agence. S'ils sentaient un danger, ils l'avertiraient, alors soyez extrêmement prudent!

Malko enregistra. Clayton Luger avait omis de mentionner ce petit « détail »... Karzai avait des taupes au sein de la CIA!

Il voulut en avoir le cœur net.

– Vous considérez que c'est un projet faisable ou non?

Nelson Berry sourit. Froidement.

– *Tout* est faisable. Question de moyens, de temps et d'argent. Et de chance aussi. OK, je...

La sonnerie de son portable l'interrompt; il eut une courte conversation en dari, raccrocha et se tourna vers Malko.

– On est déjà venu fouiller votre chambre au Serena...

Malko sentit une coulée désagréable le long de sa colonne vertébrale.

– Qui?

– Le NDS. C'est normal, ils font ça pour tous les arrivants. Vous n'aviez rien de compromettant?

– Non, je ne pense pas, dit Malko.

Quand même troublé.

– Ce n'est pas grave, assura le Sud-Africain. Je vais quand même vous donner un portable local sécurisé. Ils écoutent beaucoup.

« Vous avez des contacts avec les Talibans?

– Je pense en avoir un, dit prudemment Malko.

– Gardez-le! Cela peut servir. Bon, je crois qu'on s'est tout dit. Je vais quand même vous faire un cadeau de bienvenue.

Il se leva, alla jusqu'à son bureau et revint avec un pistolet automatique dans un holster de cheville G.K. et un papier plié.

– Voilà! dit-il. C'est un GSH-8, utilisé par les Forces Spéciales russes. Intraçable. Accrochez ça à votre cheville! Ça, c'est le permis d'arme qui va avec.

« Cela évite les tracasseries.

– Comment vous l'avez eu? demanda Malko, estomaqué.

– J'ai un type au ministère de l'Intérieur qui me les vend pour 10 000 afghanis, expliqua d'un ton léger Nelson Berry. Vous n'avez plus qu'à mettre votre nom dessus. En cas de contrôle, grâce au numéro, ils savent d'où ça vient et ne posent pas de questions.

« Vous voulez une voiture?

– Pas pour le moment, dit Malko.

Nelson Berry hocha la tête, approbateur.

– Vous avez raison. Il faut garder profil bas. De toute façon, tout le monde va savoir très vite qui vous êtes. Si on veut vous tuer, c'est facile.

Il s'était levé.

– À propos, dit Malko, L'Atmosphère est toujours ouvert?

Le seul endroit gai de Kaboul, un restaurant-boîte, café avec piscine et musique, fréquenté par tous les expats de la ville.

– Toujours, assura le Sud-Africain, mais ça a baissé. La bouffe est infâme et il n'y a plus grand-monde.

Malko songea soudain à la jeune Sud-Africaine avec qui il avait eu une aventure brûlante ⁴. Elle était peut-être toujours à Kaboul. Sud-africain lui aussi, Nelson Berry la connaissait peut-être.

– Savez-vous si Maureen Kieffer est toujours à Kaboul? demanda-t-il.

Nelson Berry poussa un vrai rugissement.

– Vous la connaissez? Oui, elle est là et elle rame comme moi. Personne ne fait plus blinder ses voitures. On reçoit du Japon des Land Cruiser toutes prêtes. Sacré jolie fille, hein?

Il broya les phalanges de Malko et l'accompagna jusqu'à la Corolla grise.

Le retour se passa sans histoire. Darius déposa Malko en face du mur d'accès séparant le Serena de la chaussée et fila... Malko entra, passant par le côté droit réservé aux piétons.

Évidemment, le portail magnétique se mit à couiner et il se hâta de sortir son permis d'arme et sa clef magnétique montrant qu'il était résident de l'hôtel.

L'Afghan lui adressa un large sourire et Malko lui glissa un billet de 500 afghanis 5, ce qui en fit son ami pour dix minutes.

Arrivé dans sa chambre, il composa le numéro de portable de la jeune femme, qu'il avait conservé.

Miracle, à la troisième sonnerie, une voix de femme fit « allo ».

– Maureen?

– *Who's calling?*

– Malko.

Il y eut un long silence, puis une exclamation joyeuse.

– Malko! Tu es à Kaboul?

– Oui. Et toi?

– Moi aussi! J'ai un peu moins de travail. Tout le monde s'en va. Bientôt, je retournerai dans mon pays.

– On peut se voir?

– Bien sûr. Tu es au Serena?

– Oui. Et toi?

– Toujours dans la même guest-house. Loïc est parti en Inde, remplacé par un Anglais pédé comme un phoque mais sympa.

– On pourrait dîner à L'Atmosphère...

C'est là qu'ils s'étaient rencontrés.

– Il y a mieux, assura la Sud-Africaine. On va aller au Boccaccio. Je passe te prendre vers huit heures. Je t'appelle de la voiture et tu sors, sinon, c'est trop compliqué...



Maureen Kieffer semblait plus mûre qu'à leur dernière rencontre. Deux grandes rides encadraient sa bouche. Son cachemire noir était toujours aussi bien rempli et Malko cogna du pied une kalach à la crosse pliée posée sur le plancher.

La jeune femme portait un pantalon noir à la coupe militaire avec des poches partout et des bottes. Ils s'étreignirent longuement et, en effleurant sa lourde poitrine, Malko sentit renaître son désir. Elle était toujours aussi sexy.

– Je démarre, dit-elle, sinon, ils vont nous tirer dessus! Ils sont tellement nerveux.

– Ta voiture est blindée, remarqua Malko.

– Oui, mais après, il faut faire des raccords de peinture! fit Maureen Kieffer en passant la première, ébranlant les trois tonnes du 4 × 4 blindé.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient à l'entrée de l'impasse au sol défoncé qui abritait le Boccaccio. La nuit, la circulation était inexistante à Kaboul, à part les pick-up verts de la police et quelques taxis... Pas de piétons, parfois un marchand de fruits et légumes à l'étal brillamment éclairé pour des clients improbables.

Contrairement aux autres restaurants de Kaboul, demeurés dans l'anonymat, le Boccaccio arborait sur un bloc de béton protégeant des voitures piégées une plaque de marbre avec son nom...

Plusieurs salles en enfilade, des étrangers et des Afghans, quelques Américains, le lieu étant autorisé par l'ambassade. Les murs de pierre noire donnaient une allure étrange à l'ensemble, ainsi que les serveuses russes serrées dans des tenues qui auraient donné un infarctus à un Taleb.

On installa Maureen Kieffer et Malko dans la salle du fond et une jeune serveuse russe vint prendre leur commande.

– Champagne! ordonna Malko.

Ici, on buvait de l'alcool.

La bouteille de Cristal Roederer arriva en quelques secondes. Maureen Kieffer sourit:

– Le restaurant se ravitaille auprès des cuisiniers des ambassades qui volent joyeusement les diplomates de tous les pays. Je vois que tu n'as pas oublié mes goûts...

Ils trinquèrent.

– Je ne pensais jamais te revoir, dit la Sud-Africaine. D'ailleurs, je vais repartir en Afrique du Sud, il n'y a plus rien à faire ici.

Ils commandèrent. La nourriture était correcte, très italienne, carpaccio et pâtes.

Les gens parlaient fort, il y avait beaucoup d'animation. Maureen baissa la voix pour dire:

– Le patron est un voyou, il a été en prison à Dubaï et a escroqué pas mal de monde, mais au moins, ici, il y a de l'ambiance.

Évidemment, la tenue des serveuses tranchait sur le reste de la ville. On sentait qu'elles n'étaient pas là que pour passer les plats.

Quand ils eurent terminé, la salle commençait à se vider. À Kaboul, on se couchait de bonne heure, les Afghans commençant très tôt le matin. Et puis, ces rues sombres sans le moindre éclairage public n'étaient pas vraiment engageantes, même si, presque à chaque carrefour, des voitures de police étaient embusquées à des check-points.



– On rentre? proposa Maureen.

Il ne restait plus qu'une demi-douzaine de véhicules dans la ruelle. Les avenues étaient désertes, on se serait cru dans une ville abandonnée. À chaque check-point, il fallait ralentir et allumer le plafonnier.

Routine des pays de guerre.

Dès qu'on sortait des grands itinéraires, la chaussée devenait effroyable. Enfin, Maureen Kieffer donna un coup de klaxon devant l'entrée de sa guest-house.

Deux Afghans emmitouflés dans des « *patous* 6 » – la nuit, il faisait froid – kalach à l'épaule, ouvrirent les deux battants et ils se retrouvèrent dans l'appartement que Malko connaissait déjà.

Un salon avec un grand écran plat, des tapis partout, un grand canapé en L, un feu de bois. Il faisait chaud et on se serait cru en Europe.

Sans un mot, Maureen Kieffer fit passer son cachemire par-dessus sa

tête, révélant un soutien-gorge de dentelles noires beaucoup plus féminin.

Malko s'approcha et posa les mains sur ses seins. Aussitôt, la jeune femme se pressa contre lui. Si fort que la boucle de son ceinturon s'enfonça dans le ventre de Malko à lui faire mal.

Elle rit.

– Pardonne-moi!

Elle défit le ceinturon puis s'assit pour ôter ses bottes, puis son pantalon de combat noir. Le string était en parfaite harmonie avec le soutien-gorge.

Maureen Kieffer s'étira voluptueusement avant de disparaître dans la cuisine, revenant quelques instants plus tard avec une bouteille de champagne. Les yeux brillants d'excitation.

– Déshabille-toi! lança-t-elle à Malko, je vais te passer au karcher...

Il connaissait ses goûts et ne discuta pas. Aidé par la jeune femme qui semblait avoir hâte de voir son corps nu. Lorsque cela fut fait, elle l'installa en face du feu de bois, sur un lit de grands coussins, se pencha et commença à le masturber. Lorsqu'elle jugea son œuvre accomplie, elle se releva d'un bond et lança:

– Surtout, ne bouge pas!

Elle empoigna la bouteille de champagne, la secoua, puis fit sauter le bouchon, comme on fait à l'arrivée des courses de Formule 1. Ensuite, elle dirigea la bouteille vers le ventre de Malko. Soudain, ils entendirent un grattement à la porte, suivi de quelques mots en dari. Maureen Kieffer s'arrêta net et répondit en dari. Aussitôt, la porte s'ouvrit sur une jeune fille de petite taille, un voile sur la tête, qui ne sembla pas remarquer que sa maîtresse était nue, comme Malko.

– Qu'est-ce qu'il y a, Narifar? demanda la Sud-Africaine.

La petite bonne dit quelques mots à voix basse et se retira en marchant à reculons.

– Qu'est-ce qui se passe? demanda Malko.

– Il y a un type qui planque dans la ruelle, fit Maureen Kieffer. En moto.

1. Oui.
2. Palais de l'Opium.
3. Chef de Station.
4. Voir SAS n°170, *Otage des Talibans*.
5. Environ 10 dollars.
6. Grands manteaux.

CHAPITRE VI

Maureen Kieffer avait déjà passé un peignoir, remettant la bouteille de champagne sur la table basse. Elle empoigna sa kalach et sortit de la pièce. Malko, ne sachant que faire, remit son pantalon.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur la Sud-Africaine. Derrière elle, les deux vigiles afghans encadraient un jeune homme à l'air famélique, visiblement terrifié, vêtu de haillons. Un des Afghans s'adressa à la jeune femme d'un ton respectueux, et elle traduisit pour Malko.

– Ce type était dans la ruelle. Visiblement, il nous a suivis depuis le Boccaccio.

– Qu'est-ce qu'il veut?

– On va lui demander.

Elle lança quelques mots en dari et un des vigiles sortit de sa ceinture un poignard recourbé qu'il posa sur la gorge du pauvre hère qui se recroquevilla un peu plus. Maureen Kieffer lui lança alors une longue phrase en dari avant de se tourner vers Malko.

– Je lui ai dit de dire la vérité sinon on l'égorgeait...

Comme le prisonnier demeurait silencieux, un des vigiles empoigna ses cheveux, lui tirant la tête en arrière. Aussitôt, il poussa un hurlement puis se mit à parler sans interruption. Maureen Kieffer traduisit au fur et à mesure.

– Il dit qu'on lui a donné l'ordre de vous suivre. Il vous attendait devant le Serena, je n'ai pas fait attention. Il avait un relais à l'intérieur de l'hôtel. C'est comme ça qu'il a su quand vous sortiez.

– Qui « on »? demanda Malko.

– Un type du NDS qui s'appelle Mahmoud, sûrement un faux nom. Il l'emploie pour des filatures. Il le retrouve au restaurant Kolban Arman. Il y a beaucoup de flics là-bas...

Elle lâcha une phrase sèche et les trois hommes refluèrent hors de la pièce.

– Apparemment, le NDS se méfie de toi, remarqua la jeune femme. Ils sont très nerveux en ce moment. Tu le savais?

– Oui, je savais qu'ils s'intéressaient à moi, reconnut Malko, pensant à la fouille de sa chambre.

Sa mission commençait bien...

Maureen Kieffer fit glisser son peignoir et se rapprocha de Malko, se frottant doucement à lui. Le contact de sa peau tiède eut un effet immédiat, déclenchant une érection dont la jeune femme s'empara aussitôt. Lorsqu'elle le jugea assez dur, elle le poussa vers le canapé et alla chercher la bouteille de champagne.

La secouant de nouveau vigoureusement, elle la dirigea vers le ventre de Malko, écartant son pouce du goulot. Un flot de champagne jaillit, inondant le ventre et le sexe dressé.

Satisfaite, la Sud-Africaine posa la bouteille, s'agenouilla sur le tapis et commença par lécher le champagne répandu sur le ventre de Malko. Ensuite, elle s'attaqua au sexe dressé, le nettoyant à petits coups de langue, comme un chat, pour finir par l'engouler brusquement.

Ensuite, elle se leva et continua à le lécher, soupirant:

– J'adore deux choses, dit-elle, le très bon champagne et sucer un homme qui bande. Maintenant, c'est à toi.

Elle s'allongea sur le canapé, les jambes ouvertes sur une touffe de poils roux. Malko n'eut qu'à plonger sur elle pour s'enfoncer dans son ventre jusqu'à la garde.

Maureen Kieffer bondissait sous lui, serrant les cuisses autour de ses hanches, poussant un cri bref à chacun de ses coups de rein. C'était trop bon.

Malko se répandit en elle avec un cri sauvage.

La jeune femme se redressa avec un grand éclat de rire.

– Heureusement que j'avais du champagne à la maison! Dieu que c'est bon de baiser!

– Ta bonne a l'habitude de te voir avec des hommes? demanda Malko.

Maureen Kieffer rit de bon cœur.

– C’est vrai. J’ai deux petites Ouzbeks, je les considère un peu comme des animaux... Elles sont muettes comme des tombes et vivent ici dix fois mieux que dans leur village. En plus, elles sont analphabètes, donc discrètes.

Elle était déjà en train de se rhabiller, d’abord la culotte, puis le pantalon noir. Elle passa son cachemire directement sur sa peau, sans remettre de soutien-gorge.

– Qu’est-ce que tu fais? demanda Malko.

– Je te raccompagne. Apparemment, tu n’as pas que des amis à Kaboul. Je ne sais pas ce que tu es venu faire, mais sois prudent si tu veux repartir en un seul morceau!



La température était tombée de plusieurs degrés, mais le ciel était d’un bleu cobalt étonnant. Malko quitta la salle à manger du Serena, toujours aussi sinistre.

Il était trois heures, le moment d’aller à la rencontre du « contact » taliban à Kaboul, le maulana Musa Kotak, anciennement ministre de la Protection de la Vertu et de la Répression du Vice durant l’époque taliban. Grâce à de mystérieux contacts, il était toujours à Kaboul, comme membre du Haut Conseil de la Paix, organisme créé par le président Karzai pour garder des passerelles avec les Talibans.

Clayton Luger avait recommandé à Malko de le contacter dès son arrivée à Kaboul, en se recommandant du mollah Abdul Ghani Beradar qui avait participé à la réunion de Doha. D’après le n° 2 de la CIA, Musa Kotak devait réserver le meilleur accueil à Malko.

Celui-ci ignorait si le maulana Musa Kotak était au courant du projet américain, mais ce serait toujours un contact utile. Théoriquement, il était toutes les après-midi à la mosquée Wazir Akbar Khan, dans la voie du même nom, dans un bâtiment attenant à la mosquée proprement dite.

Il sortit sous le porche du Serena.

La Land Cruiser blanche de la CIA était là, comme prévu. Il l’avait commandée en appelant Jim, le « *case-officer* » venu le chercher à l’aéroport. Inutile de se cacher. Les deux incidents survenus depuis son arrivée avaient montré que les Afghans se méfiaient de lui. Évidemment, à l’Immigration, il avait été repéré. Aussitôt, le NDS

avait dû se dire qu'il venait parler à des Talibans, ce qui était la hantise de Karzai.

Malko ne risquait rien à entraîner les gens des Services afghans sur cette piste. Au contraire.

Après être monté dans la Land Cruiser, il demanda à Jim:

– Savez-vous où se trouve la mosquée Wazir Akbar Khan, dans la rue du même nom?

L'Américain consulta le plan de Kaboul étalé sur ses genoux et répondit:

– Je pense que oui, *sir*.

Quelques instants plus tard, il démarra et plongea dans la circulation chaotique. Pratiquement à chaque carrefour, il y avait un immense portrait du commandant Massoud. À croire que les Tadjiks contrôlaient Kaboul. On croisait aussi beaucoup plus de *pacols* ¹ qu'à son précédent séjour. Les Pachouns, encore majoritaires à Kaboul, devaient grincer des dents...

La Land Cruiser s'arrêta le long d'une grille derrière laquelle Malko aperçut un jardin pelé et une mosquée assez laide, moderne mais déjà décatie.

– La mosquée Wazir Akbar Khan, *sir*, annonça Jim. Je vous attends.

Malko descendit et suivit le sentier qui passait devant la mosquée. Celle-ci se prolongeait à l'extérieur par un grand espace recouvert de tapis élimés. Un homme sur le dos, enveloppé dans un *patou*, était en train de téléphoner de son portable, allongé sur le dos.

D'autres priaient, agenouillés.

Malko continua, contournant le bâtiment et arriva derrière la mosquée. Un jeune Afghan, en *camiz charouar* ² surgit devant lui et lui demanda en anglais ce qu'il cherchait;

– Le maulana Musa Kotak, répondit Malko.

– Suivez-moi! fit le jeune homme.

Ils arrivèrent devant un bâtiment modeste gardé par un jeune homme barbu, avec un grand nez crochu et des yeux très foncés, assis sur un tabouret. Les deux Afghans échangèrent quelques mots et le jeune barbu pénétra à l'intérieur. Il ressortit quelques instants plus

tard et conversa avec le jeune homme aux lunettes rondes.

Celui-ci demanda à Malko:

– Le maulana Musa Kotak vous connaît?

– Je viens de la part d'un de ses amis, répondit Malko. Le mollah Abdul Ghani Beradar.

Nouveau va-et-vient.

Puis l'Afghan au nez crochu s'effaça pour laisser entrer Malko.

La pièce était spacieuse, avec un sol de terre battue, des murs et un plafond en torchis, sales et fissurés. Quelques meubles bancals et vieillots. Un panneau était entièrement occupé par une grande bibliothèque.

Sur le bureau, plusieurs ordinateurs.

Au fond de la pièce, un gros homme assis par terre, appuyé sur des coussins, était en train de manger. Il salua Malko d'un joyeux signe de la main.

– *Salam Aleykoun!* J'attendais votre visite! La personne dont vous avez donné le nom à mon garde m'avait annoncé votre arrivée à Kaboul. Avez-vous fait bon voyage?

– Excellent, dit Malko en s'avançant vers le maulana.

Ce dernier lui fit signe de s'asseoir en face de lui et proposa:

– Un croyant vient de m'apporter ce ragoût de mouton aux fruits confits. C'est absolument exquis. Voulez-vous en goûter un peu?

Malko déclina poliment et le religieux se remit à manger. Gloutonnement. Il s'interrompit pour dire:

– Chaque fois qu'Allah m'envoie des bonnes choses, j'en profite à fond, la vie est si difficile.

Il était si gros qu'il était obligé de se pencher en avant pour atteindre son plat. Un petit bouddha inoffensif. Pourtant, de 1996 à 2001, il avait veillé à l'application stricte de la charia, en tant que ministre de la Protection de la Vertu et de la Répression du Vice...

Il termina, but un peu de jus de fruit et se renversa en arrière avec un sourire béat.

– Cette mosquée n'est pas la mienne, expliqua-t-il, mais je viens ici chaque après-midi pour rencontrer et recevoir des visiteurs.

« Mon appartement est trop exigü et trop éloigné du centre. Que pensez-vous de Kaboul aujourd'hui? demanda-t-il.

Son anglais était parfait.

– Cela paraît calme, reconnut Malko...

Le maulana eut un petit rire terminé par un rot léger.

– Les gens de Karzai prétendent que nos amis les Talibans ne sont pas en ville, qu'ils restent en province. Que ceux qui viennent commettre des attentats arrivent de Lagar ou du Wardak. C'est presque vrai.

– Pourquoi « presque »? demanda Malko.

Nouveau rire.

– Parce que les talibans sont partout en ville! Ils ont infiltré toutes les administrations, l'armée, la police, le bazar! Ils savent tout ce qu'il se passe. Il baissa la voix: il y en a même dans l'entourage du président, mais il ne veut pas les voir...

Il émit un gros soupir et enchaîna.

– Si seulement Allah voulait nous débarrasser de cet homme corrompu, lâche, traître à son pays...

Un appel du pied auquel Malko ne répondit pas.

Le maulana continua:

– Il n'est plus que « le maire de Kaboul », mais il ne le sait pas. Il a tellement peur de son peuple qu'il ne sort pratiquement pas de son palais; lorsqu'il va à l'aéroport, toute une circulation est bloquée pendant des heures. Il utilise trois voitures blindées semblables et personne ne sait dans laquelle il se trouve. Il n'y a qu'un endroit où il se sente en sécurité.

– Où donc?

– Aux États-Unis, fit le religieux avec un grand rire.

– S'il est si inquiet, pourquoi n'utilise-t-il pas un hélicoptère? demanda Malko.

– Ça lui arrive, reconnut le maulana Musa Kotak. Mais il a peur d'un sabotage.

Il repoussa son assiette et plissa les yeux de bonheur, fixant Malko d'un air malicieux.

– J'ignore ce que vous êtes venu faire à Kaboul, dit-il, mais si je peux vous être utile en quoi que ce soit, ce sera un honneur et un plaisir... Vous avez l'intention d'aller à Quetta?

Quetta, capitale du Baluchistan pakistanais et siège de la *Choura* du mollah Omar. Ce dernier, dix ans après la défaite talibane de 2002, continuait à être reconnu comme le chef du mouvement taliban.

– Je ne sais pas encore, fit Malko, prudemment.

Le maulana eut un geste onctueux, presque une bénédiction.

– Sachez qu'en dépit de mes modestes fonctions, j'ai encore beaucoup d'amis dans ce pays! Si vous souhaitez vous y rendre dans de bonnes conditions de sécurité, je pourrai vous y aider.

Leurs regards se croisèrent. Celui du religieux était impénétrable. Malko conclut de cette brève conversation qu'il était « adoubé » par les talibans, comme le lui avait laissé entendre Clayton Luger. Et qu'il aurait même un moyen d'exfiltration en cas de problème.

– Je vous remercie de votre accueil, dit-il.

Le maulana s'arracha à son tapis élimé pour venir prendre sa main droite dans les siennes.

– Revenez quand vous voulez! recommanda-t-il.

Quand Malko repassa devant l'Afghan au nez crochu, celui-ci fit comme s'il n'existait pas.

Jim sembla soulagé de le revoir vivant... Il avait ostensiblement posé un MP5 sur le siège passager, en dépit des glaces blindées.

– On retourne au Serena, fit Malko.

Revenu dans sa chambre, il fit le point. Il lui restait un contact à prendre: Luftullah Kibzai, la « taupe » de la CIA au NDS. Pas question de s'y présenter, il lui restait le téléphone.

Le numéro sonna longtemps jusqu'à ce qu'une voix d'homme presque inaudible dise quelques mots en dari. Malko répéta le nom et son accent devait être révélateur car son interlocuteur demanda en anglais:

– *Who are you?*

– Un ami de Forrest. Je viens d'arriver à Kaboul. Il m'a conseillé de

vous contacter. Où pouvons-nous nous rencontrer?

Il y eut un long silence au bout du fil comme si Luftullah Kibzai hésitait. Finalement, l'Afghan demanda:

– On pourrait dîner au Soufi. Dans la rue 17 du quartier de Taymani. Vers huit heures.

– Parfait, accepta Malko.

La nuit commençait à tomber. Malko n'avait plus rien à faire. Le Serena était aux trois quarts vide et on ne servait pas d'alcool au bar... Il se rabattit sur CNN.

Il était en train d'écouter les news quand le portable donné par Nelson Berry sonna.

– *How are you, my friend ?* demanda le Sud-Africain.

– Ça va, dit Malko.

– On pourrait se voir demain matin, proposa Nelson Berry. Je vous fais prendre au même endroit, à neuf heures.

– Ça marche, confirma Malko.

Apparemment, l'idée d'assassiner le président Karzai ne déplaisait pas à Nelson Berry.

1. Coiffure plate tadjik.

2. Chemise longue, pantalon flottant.

CHAPITRE VII

Le Soufi était plongé dans une pénombre presque totale, égayée, si on peut dire, par des bougies plantées sur chaque table. Perdu au fond d'une ruelle au sol défoncé, sans le moindre signe extérieur. En le déposant, Jim Doolittle semblait mal à l'aise et inquiet.

– Je ne vais pas attendre devant, dit-il, dans ce quartier, on ne sait jamais. Rappelez-moi quand vous aurez fini!

Malko avait pénétré dans l'établissement, accueilli par des garçons en gilet brodé. Des boxes, des tables vides, un gros poêle... Il parcourut le restaurant, pénétrant dans la seconde salle, et, en le voyant, un homme lui fit signe.

Malko le rejoignit.

L'inconnu lui tendit une main molle.

– Je suis celui avec qui vous avez rendez-vous.

On aurait dit qu'il avait peur de prononcer son propre nom...

– Vous êtes Luftullah Kibzai? demanda Malko.

– Oui, fit l'autre dans un souffle.

Effrayé comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

Un garçon apporta des cartes en afghan. Malko proposa:

– Choisissez pour moi!

Il n'y avait que de la cuisine locale... Lorsque ce fut fait, l'Afghan regarda autour de lui et continua à voix basse.

– Je dois faire attention, le président Karzai, depuis quelque temps, est déchaîné contre les Américains. Il les accuse de faire cause commune avec les Talibans pour prolonger leur séjour au-delà de 2014.

– C'est idiot, remarqua Malko.

L'Afghan esquissa un faible sourire.

– Bien sûr, mais, du coup, tous ceux qui ont des contacts avec les Américains sont suspects. Il ne faut pas oublier que le NDS dépend directement du président. Moi, je suis privilégié car chargé officiellement des relations avec nos homologues de la CIA et des pourparlers pour le retour de la prison de Bagram aux autorités afghanes. Mais, je dois quand même être prudent. Surtout en ce moment: les Américains traînent les pieds pour nous rendre le contrôle de Bagram. Ils ont peur que nous relâchions une partie des détenus qui n'ont pas été encore jugés, contrairement à ceux de Pul-e-Charkhi.

« Malheureusement, nous ne pouvons rien contre les Américains. Ce sont encore eux qui commandent.

– Comment est la situation à Kaboul? demanda Malko.

L'Afghan hocha la tête.

– Plutôt calme. Il n'y a plus beaucoup de gros attentats, le dernier remonte à un an. Les Talibans se sont battus pendant dix-sept heures, retranchés dans un immeuble en construction.

« Il y a quelques semaines, ils ont fait sauter avec une femme kamikaze un minibus qui contenait sept Sud-Africains qui travaillaient comme pilotes pour l'OTAN. Sinon, les rues sont calmes. L'armée afghane contrôle la ville.

– Donc, tout va bien, fit Malko.

– Non, au NDS, nous sommes inquiets. Les Talibans ont des agents dormants partout. Ils savent tout. Ils connaissaient les plans de sécurité de la dernière *Loya Jirga*... 1

« S'ils veulent, ils peuvent s'infiltrer et frapper comme ils veulent. Nous avons découvert un énorme trafic d'uniformes. Pour 300 afghanis 2 vous avez une paire de bottes militaires. Un uniforme coûte 500, un manteau 2 000... Avec ça, ils peuvent équiper des gens facilement. Le commando qui avait attaqué le Serena portait des uniformes de la police. Des vrais! Il ne faut pas oublier qu'en Afghanistan, depuis longtemps, chaque famille possède des membres dans les deux camps. Ce qui rend le dispositif poreux...

« Il y a trois mois, un militaire a pénétré dans le ministère de la Défense au volant d'une voiture appartenant à un général. Sur le pare-brise, il y avait un « Pass A » excluant la fouille du véhicule. Dès qu'il a été à l'intérieur, cet homme, un sergent, qui était depuis quatre ans dans l'armée, s'est fait sauter avec sa charge de dix kilos d'explosifs... Plus tard, on a découvert que son cousin était un important chef taleb.

Un ange passa et s'enfuit, effrayé.

Sous sa surface calme, Kaboul bouillonnait de violence.

Les gens commençaient à arriver au restaurant, des Afghans pour la plupart.

On leur apporta leur commande. En voyant ce qu'il y avait dans son assiette, Malko perdit instantanément l'appétit: un magma de riz et de morceaux de viande informes. Il en goûta un. C'était du mouton, un animal qui avait dû parcourir des centaines de kilomètres, vu la dureté de sa viande. Malko repoussa son assiette et demanda:

– Le président Karzai est au courant de cette situation?

Luftullah Kibzai n'hésita pas.

– Bien entendu! On lui remet tous les jours des rapports alarmants.

« Il sait par exemple que dans le sud de Kaboul, les membres du groupe Haqqani font signer secrètement à des membres de la police ou de l'armée des engagements déclarant leur loyauté aux Talibans. Avec ce genre de document, ils les tiennent... Or, ils sont féroces et les gens ont peur d'eux. Il n'y a pas longtemps, un chauffeur qui livrait des marchandises à l'ISAF à Bagram a été contacté par les Talibans. Ils lui ont demandé de faire entrer dans la base une importante charge explosive télécommandée.

« Il a refusé.

« Alors, le lendemain, on a étranglé son fils...

« Il y a trois jours, une femme s'est introduite chez nous. Elle avait tous les « passes » nécessaires. Elle a été jusqu'à un certain bureau où officiait un officier tadjik qui avait causé beaucoup de tort aux Talibans, en arrêtant des chefs.

« Elle est entrée dans le bureau, a sorti de son sac un pistolet avec silencieux et a abattu cet officier de deux balles dans la tête... Ensuite, elle est ressortie sans aucun problème. Nous n'avons aucune idée de son identité.

– Vous n'avez pas peur? demanda Malko.

L'Afghan hocha la tête.

– Si, bien sûr, parce qu'on dit que je suis proche des Américains. Si les Talibans prennent le pouvoir, je ne pourrai pas rester à Kaboul. Déjà, je n'ose plus rendre visite à ma famille dans mon village où les Talibans règnent en maîtres.

– En somme, conclut Malko, la situation est pourrie, les Talibans sont partout...

Luftullah Kibzai approuva de la tête avec tristesse.

– Oui. Kaboul semble paisible, mais les provinces tombent les unes après les autres. Les Américains ont évacué le Kunar, dans le nord-est. Les gouvernementaux n'y vont plus. Tout près de Kaboul, les Talibans ont envahi la province du Logar. Sauf le jour, dans les grosses bourgades, ils contrôlent tout. Le gouverneur n'ose pas sortir de sa résidence.

« Je ne parle pas du sud: la province de Kandahar est entièrement contrôlée par eux. Le Helmand aussi. On ne peut plus utiliser la route Herat-Kandahar-Kaboul.

« On m'a dit qu'ils s'étaient infiltrés du côté de Bamian, coupant la route de l'ouest... La seule route sûre est celle de Mazar-i-Sharif, par le tunnel de Salang, parce que c'est en territoire tadjik.

– En somme, conclut Malko, l'Afghanistan est prêt à tomber comme un fruit mûr...

– Oui, admit son interlocuteur.

– Qu'est-ce qui empêche les Talibans de se découvrir et de prendre le pouvoir, dans ce cas?

– Ils ne sont pas assez forts pour affronter l'armée et la police dans un combat frontal. Ils n'ont pas de matériel: quelques mortiers, des mitrailleuses, des grenades, des explosifs. Seulement, ils sont prêts à mourir.

« Et puis, le président Karzai est très malin, très prudent. Protégé par les Américains qui ne l'aiment pas, mais ont besoin de lui.

« S'il disparaissait – un attentat ou un départ – tout s'effondrerait probablement en quelques jours.

« Les membres de son clan s'éparpilleraient, quitteraient le pays, avant d'être tués par les Talibans. Les Américains n'ont personne pour le remplacer. C'est le gros problème. De toute façon, il ne peut pas se représenter en 2014. Nous savons tous qu'il va tenter de pousser en avant un homme de paille, pour conserver son pouvoir et l'argent qui en découle. Seulement les Tadjiks et les Ouzbeks vont tenter de reprendre le pouvoir aux Pachtouns. On se retrouvera comme en

1992. Le pays à feu et à sang. Les Talibans, qui ont déjà une organisation souterraine qui fonctionne, en profiteront.

« Au NDS, nous sommes très inquiets.

Malko était de plus en plus perplexe. L'homme qui parlait lui paraissait sincère. Or, ce qu'il disait impliquait que le calcul américain de se débarrasser de Karzai pour obtenir un accord avec les Talibans était un leurre.

Une fois de plus, les Américains semblaient se faire bernier. Seulement, il ne s'agissait plus d'un chef de Station de la CIA, mais du président des États-Unis...

– Donc, répliqua Malko, la disparition de Karzai aujourd'hui serait une victoire pour les Talibans?

Luftullah Kibzai esquissa un sourire plein d'amertume.

– De toute façon, ils vont gagner. Ce sont des Pachtoums et les Pachtoums ont toujours dirigé l'Afghanistan. En plus, ils ont derrière eux le Pakistan.

« Celui qui veut contrôler l'Afghanistan ne peut le faire qu'à travers les Talibans qui sont installés à Quetta. Je pense que les Talibans ont une technique plus sophistiquée que lors de leur première prise de pouvoir, en 1996. Ils ne seront pas aussi brutaux et progresseront doucement. Pour ne pas effrayer l'opposition publique internationale.

« Sur le plan intérieur, les Pachtoums, qui ne pensent pas comme eux, se rallieront pour ne pas faire le jeu des gens du Nord. L'armée « nationale » se délitera, chacun retournant dans son foyer. Et, lorsque le dernier Américain sera parti, les Talibans achèveront leur prise de pouvoir.

Un ange passa, les ailes en berne.

Malko se demandait soudain s'il faisait bien de mener cette mission. Problème: il devrait retourner à Washington pour faire changer d'avis John Mulligan. Impossible de communiquer à travers la Station de la CIA de Kaboul.

Luftullah Kibzai l'observait.

– Qu'êtes-vous venu faire à Kaboul? demanda-t-il. Il y a déjà tellement d'agents américains.

– Je suis venu prendre des contacts avec certains Talibans qui ne veulent pas être officiellement liés à l'Agence, expliqua Malko. J'ai déjà rencontré le maulana Musa Kotak. Vous le connaissez?

– Qui ne le connaît pas! sourit l’Afghan. C’est un homme très puissant. Il faisait partie du cercle dirigeant durant les années noires.

– Il n’a pas été inquiété?

– Non, il fait partie de ceux que Karzai protège. Pour garder un canal direct avec Quetta... Bien sûr, tout le monde connaît son rôle: il a un pouvoir extraordinaire: il connaît tous ceux qui ont collaboré avec les hommes en noir et les manipule. C’est un « modéré » de la tendance du mollah Mansour, mais il est très surveillé par ses amis.

– C’est-à-dire?

– La branche dure des Talibans n’a pas confiance en lui. Je suis sûr qu’ils ont des gens à eux dans son entourage.

– Et Karzai?

– Il a des contacts réguliers avec lui. Pour faire passer des messages... N’oubliez pas que Karzai devait être nommé ambassadeur par les Talibans, avant leur brouille! Il peut aussi, aujourd’hui, s’il se sent perdu, se retourner contre les Américains et livrer le pays aux Talibans pour tenter de sauver sa tête... Il y a déjà eu des retournements semblables dans ce pays. Cela ne choque personne.

« On pendra les seconds couteaux...

Tandis qu’il parlait, les pensées s’entrechoquaient dans la tête de Malko. Le maulana Mousa Kotak qui avait la confiance de Karzai jouait un double jeu. Il y avait beaucoup de chances pour qu’il soit au courant des projets de Malko... Est-ce que les Américains ne voulaient pas se débarrasser de Karzai justement pour éviter une trahison de sa part?

– Soyez prudent! avertit Luftullah Kibzai. Les Talibans ne sont pas un bloc homogène; seuls les Pakistanais savent ce qu’il en est. Mousa Kotak est puissant, mais ne contrôle pas tout.

– Je serai prudent, assura Malko. Une question. Pouvez-vous savoir si le NDS s’intéresse à moi?

Luftullah Kibzai sourit.

– Ils s’intéressent *sûrement* à vous. Chez nous, il y a une section spéciale qui s’occupe des étrangers suspectés de mener un jeu « officieux ». Je tâcherai de me renseigner. Si vous voulez, je vous donne rendez-vous ici, dans deux jours. Il vaut mieux éviter le téléphone. Les Russes nous ont très bien formés.

– À propos, demanda Malko, vous connaissez un certain Mark Spider. Un ancien COS de la CIA?

– Bien sûr, mais il est parti! C'était l'ambassadeur de Karzai à la CIA. Il a laissé deux trois de ses hommes qui continuent à rapporter à Karzai tout ce qui se passe à l'Agence. Karzai n'aime pas les Américains et se méfie d'eux...

Nouvelle chausse-trappe... Finalement, à Kaboul, tout le monde trahissait tout le monde... L'agent du NDS regarda sa montre. Lui avait vidé son assiette.

– Il faut que je rentre, dit-il. J'habite loin. Je serai ici dans deux jours.

Malko le regarda partir. Se demandant où il mettait les pieds. Non seulement la mission confiée par la Maison Blanche était quasiment impossible, mais il devait se méfier de tout le monde.

Il en saurait peut-être plus demain, après le rendez-vous avec Nelson Berry. De son portable, il appela Jim.

– Je suis là dans dix minutes, dit l'Américain.

Malko réalisa qu'il souhaitait secrètement que le Sud-Africain décline son offre. Cela résoudrait bien des problèmes.



La vieille Corolla était là, derrière les voitures de police et Malko se glissa à côté du chauffeur, le même que la fois précédente. La kalach était toujours sur le plancher.

Vingt minutes plus tard, ils étaient devant le « *poppy palace* » du Sud-Africain. Celui-ci accueillit Malko dans son bureau. Il était en tenue de combat, pistolet au côté et expliqua:

– Je me suis levé très tôt. Il fallait que j'aille livrer des fonds dans le Logar, pour des gens qui travaillent pour la Coalition.

– Ils ne peuvent pas y aller eux-mêmes?

– Non. Ils ont peur. C'est toujours dangereux de se promener avec dix millions d'afghanis en liquide. Les coupeurs de route ne manquent pas, en dehors des Talibans. Nous, ils n'osent pas nous attaquer.

« Café? C'est de l'américain.

– Non, déclina Malko.

Nelson Berry vint se laisser tomber à côté de lui, visiblement satisfait de sa livraison, et se tourna vers Malko.

– J'ai réfléchi, dit-il. Je prends le deal!

Malko ne réagit pas. Surpris, Nelson Berry se tourna vers lui.

– Vous n'êtes pas content?

– Si, si, assura Malko. Quelles sont vos conditions?

Le Sud-Africain sourit. Froidement.

– Quand vous les aurez entendues, peut-être que vous allez dire « non ».

1. Assemblée traditionnelle destinée à prendre les décisions importantes.

2. Environ 6 dollars.

CHAPITRE VIII

Malko demeura impassible.

Nelson Berry était peut-être un tueur endurci, mais c'était *aussi* un bon négociateur.

– Je vous écoute, dit-il.

Le Sud-Africain lâcha d'un trait.

– Pour ce job, je veux un million de dollars en *front money* ¹ et trois une fois l'opération réussie.

– C'est une somme énorme! remarqua Malko.

– Pour un boulot que vous ne pouvez proposer à personne, répliqua sèchement Nelson Berry. Vous le savez aussi bien que moi. En ce qui concerne la *front money*, il me faut 500 000 dollars ici, en cash, et 500 000 à virer sur un compte à Dubaï que je vous communiquerai. Tout cet argent ne me restera pas acquis. Je vais être obligé de bakchicher à mort pour obtenir des informations.

« En risquant ma peau, chaque fois que j'approcherai quelqu'un.

« Si Karzai apprend l'existence d'un tel projet, je suis mort. Êtes-vous d'accord sur le prix?

– Je dois transmettre votre proposition, répondit Malko prudemment. Je vous donnerai ma réponse sous vingt-quatre heures.

– OK, conclut Nelson Berry. Je ne commencerai à travailler qu'une fois l'argent versé. Si je n'étais pas au bout du rouleau, je n'aurais jamais accepté. Trop risqué. Karzai, même affaibli et détesté, est encore très puissant. En plus, ici, on ne sait jamais qui est vraiment de votre côté. Les Pachtouns ont la trahison dans le sang.

Désireux d'aller plus loin, Malko demanda:

– Vous avez une idée de la façon de procéder?

Le Sud-Africain le fixa froidement.

– Je sais au moins ce qu'on ne peut *pas* faire: attaquer Karzai dans

son palais. La sécurité est féroce. Ils confisquent même les stylos! C'est tout juste si on ne se présente pas à poil devant lui.

– Et sa garde personnelle? demanda Malko. C'étaient des « *Blackwaters* ».

– C'étaient, souligna Nelson Berry. Tous les « *Blackwaters* » ont été virés d'Afghanistan, à sa demande. Ils avaient la détente trop facile.

« Maintenant, il est protégé par des types de son village natal, des vrais bouledogues. Des Pachouns analphabètes, inapprochables. Il y en a toujours deux dans son bureau quand il reçoit un visiteur, le doigt sur la détente.

« Les Talibans ont essayé d'introduire un kamikaze dans le palais, ils n'ont jamais dépassé l'entrée. L'un d'eux, il y a six ou sept mois, s'est fait sauter alors qu'on allait le fouiller. Il ne reste qu'une solution: l'attaquer quand il est à l'extérieur. Or, il sort très peu.

– Il se déplace en hélicoptère?

– Cela arrive. Rarement. Lorsqu'il sort du pays ou qu'il va en province, ce qui arrive de moins en moins, il va généralement en voiture blindée jusqu'à l'aéroport. C'est pendant ces trajets qu'il faut tenter de le frapper. Malheureusement, il arrête totalement la circulation.

« Rien n'est impossible, mais il faut beaucoup, beaucoup d'informations pour préparer quelque chose. Ce qui coûte cher.

– Vous n'avez pas de sources dans son entourage? interrogea Malko.

Nelson Berry secoua la tête.

– Très peu, et encore, aucune n'est sûre. Il y a 99 chances sur 100 qu'un type contacté aille cafter pour se faire bien voir. Après, bonjour les dégâts...

« De toute façon, il nous faut du temps pour trouver une ouverture.

– Si vous arrivez à vous placer sur son itinéraire, suggéra Malko, il y a une chance?

– Il a des Mercedes blindées qui résistent à tout sauf au RP6 2. En plus, on ne sait jamais dans laquelle il se trouve. Il en utilise trois en même temps. En plus, les agents du NDS balisent tout le parcours.

– Il n'y a pas d'autre moyen? demanda Malko.

Nelson Berry eut un gros rire.

– Lui envoyer une nana avec la chatte piégée... Non, je déconne! Il a une femme médecin, qui vit aussi au palais et il n'est pas porté sur les petites... Voilà: la balle est dans votre camp.

« Apportez-moi l'argent, l'accord pour la suite et je commence *vraiment* à réfléchir.

« Je vais vous faire ramener au Serena.

« Soyez prudent!

Des téléphones commençaient à sonner dans tous les coins. Malko se retrouva dans la vieille Corolla. Il était obligé de passer par la Station de la CIA à Kaboul, pour communiquer avec Washington et cela ne l'enchantait pas, étant donné les contacts que Karzai avait encore à la CIA. Malheureusement, il n'avait pas le choix.



Malko était sorti du Serena et attendait devant le mur métallique séparant le trottoir devant l'hôtel de la chaussée, supposé éviter les voitures piégées. Une heure plus tôt, il avait appelé Warren Muffet, le chef de Station, pour lui demander d'utiliser les communications protégées de la CIA.

– *No problem*, avait répondu le chef de Station. Je vous envoie un véhicule dans une demi-heure.

Soudain, il vit, voyante comme une mouche dans un bol de lait, l'énorme Toyota blanche qui se dirigeait vers lui, perdue au milieu des taxis jaunes et des innombrables Toyota.

Ils continuèrent Jan Khan et firent le tour de Zarnegar Park, au milieu d'embouteillages monstrueux pour regagner le périmètre protégé de l'Ariana.

Warren Muffet l'accueillit chaleureusement et demanda:

– Vous voulez appeler la Centrale?

– Oui. Clayton Luger.

– *No problem*. Venez!

Il l'emmena dans une pièce au bout du couloir, une sorte de bunker insonorisé gardé par un agent, avec un code d'accès digital. À l'intérieur, il lui désigna un téléphone vert.

– C’est une ligne sécurisée avec Langley. Vous avez la ligne directe de Clayton Luger?

– Absolument.

– Alors, je vous laisse.

Il sortit en refermant la porte. Malko ne put s’empêcher de se dire que, si la ligne était sécurisée vis-à-vis de l’extérieur, la Station devait tout enregistrer. Il valait mieux être prudent.

C’est Clayton Luger qui répondit lui-même. Dès que Malko se fit connaître, il l’arrêta.

– Rappelez-moi sur le 8453, demanda-t-il. Ici, je ne suis pas tranquille.

Ce que fit Malko.

– Vous avez avancé? demanda le sous-directeur de la CIA.

– Un peu, répondit prudemment Malko. Cela semble délicat et je me demande si vous ne faites pas fausse route...

Il y eut un long silence à l’autre bout du fil avant que Clayton Luger ne dise d’un ton sec:

– Je crois que le fond du problème a été réglé lors de notre dernière rencontre. De quoi avez-vous besoin?

– D’un million de dollars, dit Malko. Dont la moitié en cash. Pour le reste, je vous envoie par SMS le compte à créditer. C’est à Dubaï.

– OK, OK, n’en dites pas trop! recommanda l’Américain. Votre demande ne pose pas de problème. Vous aurez le cash dans les vingt-quatre heures. Je donne des instructions à la Station. Rien d’autre?

– Il fait beau à Kaboul, dit Malko, pince-sans-rire.

– Tenez-moi au courant! dit Clayton Luger avant de raccrocher.

Malko réalisa une fois encore qu’il n’aimait pas cette mission. Certes, ce n’était pas la première fois que la CIA voulait liquider un adversaire politique, mais dans le cas Karzai, il n’était pas sûr que ce soit la bonne solution. Les Américains n’avaient pas encore compris tout le côté tortueux du cerveau reptilien afghan.

Warren Muffet l’attendait dans son bureau. Il accueillit Malko avec un large sourire.

– Tout va bien à la Maison?

– Apparemment, fit Malko.

Sentant que Warren Muffet mourait d'envie d'en savoir plus sur sa conversation, il se contenta de dire:

– Vous allez recevoir des instructions pour me verser 500 000 dollars. Comment faisons-nous?

– Ici, nous ne travaillons avec aucune banque. Quand nous avons besoin de cash, on envoie des messages à Dubaï et il revient par Bagram. Vous devriez avoir cela au pire dans quarante-huit heures. En tout cas, les Talibans sont gourmands.

– Pourquoi dites-vous cela? demanda Malko, surpris.

– J'ai reçu à votre sujet un mémo de Clayton Luger, un document top secret informant que vous veniez mener des négociations avec certains Talibans. Nous, nous n'en avons pas le droit.

Après tout, ce n'était pas plus mal. Malko sourit.

– En effet, ils semblent aimer l'argent. OK. Quand vous avez la somme, vous me prévenez...

– Je vous appelle dès que c'est en ordre, promet Warren Muffet. Faites attention au NDS! Ils n'aiment pas que vous parliez aux Talibans. Ils pourraient vous monter un turbin...

– Quoi?

L'Américain eut un geste évasif.

– Je ne sais pas. Mettre de la drogue dans votre chambre, vous faire avoir un accident. Que vous soyez attaqué par un fou et poignardé. Rien de direct, mais ça peut faire mal.

Un nouveau front.

– Je ferai attention, promet Malko.

Warren Muffet se mit au téléphone et annonça quelques instants plus tard:

– Vous pouvez descendre, Jim va vous ramener au Serena. Je vous préviens pour l'argent dès que je l'ai.



Durant le trajet il découvrit un SMS arrivé quand il était à l'Ariana:
« *Il faut que je te parle. Maureen.* »

Il l'appela. L'entendant à peine tant il y avait de bruit autour d'elle. La Sud-Africaine hurla dans le portable:

- Je suis à l'atelier. J'ai un truc urgent.
- Je peux passer te voir?
- Pas de problème. Tu as une voiture?
- Oui, mais le chauffeur est américain.
- Je ne vais jamais pouvoir lui expliquer, cria Maureen Kieffer. Attends devant le Serena! Je t'envoie la mienne avec mon chauffeur. Dans une demi-heure.

Malko se retourna vers Jim.

- Cette fois, vous n'entrez pas. Vous me déposez devant.

Vingt minutes plus tard, il débarquait en face de l'hôtel. Il poireauta encore un quart d'heure avant de voir la voiture de Maureen Kieffer, conduite par un Afghan. Celui-ci l'emmena à la guest-house de la Sud-Africaine, puis dans son atelier.

Des Afghans soudaient dans tous les coins. Il repéra la jeune femme accroupie près d'une Toyota désossée, en train de faire de la soudure. En pantalon militaire et « Marcel » moulant rose. Elle se releva et repoussa ses lunettes de soudeur sur le front.

- Excuse-moi, dit-elle, j'ai une réparation urgente et mes types ne s'en tirent pas tout seuls. Je vais faire un break pour un « *tchai* » avec toi.

Elle posa ses lunettes et sa lampe à souder et le précéda jusqu'à son appart. Aussitôt, la petite *Ghala* ³ surgit, pieds nus et Maureen Kieffer lui lança:

- *Tchai!*

Restée seule avec Malko, Maureen demanda:

- Tes affaires avancent?
- Doucement, dit Malko. À propos, je voulais te poser une question: est-ce que tu soignes les véhicules blindés de Karzai?

La jeune femme s'esclaffa.

– Je voudrais bien, mais c’est une boîte américaine qui a eu le contrat! Ils se sucent. Et puis, il utilise des Mercedes importées.

« Avant, quand les « *Blackwaters* » s’occupaient de sa sécurité, ils m’amenaient leurs Toyota pour les petites réparations. Maintenant, c’est fini.

– Tu as des copains dans l’entourage de Karzai?

Elle lui jeta un regard aigu.

– Qu’est-ce que tu appelles des copains?

– Des gens qui te parlent.

Maureen Kieffer secoua la tête.

– Quelques-uns, mais ils se méfient de moi. D’ailleurs, Karzai sort très peu: juste pour aller à l’aéroport. Il ne risque pas d’user ses Mercedes.

– Elles sont très blindées.

– C’est le modèle « *Monster* », dit la Sud-Africaine. J’en ai inspecté une pour m’amuser, une fois: ça résiste à tout.

– Même au RPG 7?

– Je ne pense pas, maintenant, certains Talibans ont des RPG 37 beaucoup plus puissants. Et puis, si tu mets trois cents kilos d’explosifs dans une voiture qui se trouve à côté...

Rafic Hariri en savait quelque chose. Lui aussi se trouvait dans un « *Monster* » à l’épreuve de tout.

– Pourquoi tu me demandes cela? interrogea Maureen, tu veux faire sauter Karzai? Tu te ferais beaucoup d’amis...

Elle plaisantait. Malko ne chercha pas à la détromper.

Soudain, la jeune femme demanda d’un ton grave:

– Pourquoi me poses-tu toutes ces questions? En quoi la sécurité de Karzai t’intéresse-t-elle?

– C’était juste par curiosité, assura Malko. À propos, tu m’as laissé un SMS disant que tu voulais me parler. De quoi s’agit-il?

– J’ai reçu ce matin un message étrange te concernant, dit la jeune femme. Je voulais te prévenir. Cela m’inquiète.

-
1. D'avance.
 2. Lance-roquettes.
 3. Bonne.

CHAPITRE IX

Malko eut un petit frisson le long de la colonne vertébrale. Maureen était quelqu'un de sérieux: si elle s'inquiétait, ce n'était pas sans raison.

– De quoi s'agit-il? demanda-t-il.

– Ce matin, un ami afghan m'a appelée. Il m'a parlé de toi, de notre dîner au Boccaccio, pour me dire finalement qu'il serait mieux pour moi de ne pas m'afficher avec toi.

– Qui est-ce?

– Un type avec qui j'ai quelques contacts. Je crois qu'il est amoureux de moi, un agent du NDS.

– Qu'est-ce que cela veut dire, à ton avis?

– Que le NDS s'intéresse à toi. J'ignore pourquoi mais, toi, tu dois le savoir.

Le sous-entendu était lourd de sens. Malko décida de ne pas complètement mentir.

– La CIA de Washington m'a demandé de venir ici prendre des contacts avec certains Talibans, avoua-t-il.

– Voilà l'explication, conclut la jeune femme. Ces discussions entre Talibans et Américains, c'est le cauchemar de Karzai. Je ne sais pas comment, mais le NDS s'en doute. Fais attention, ils peuvent essayer de te mettre des bâtons dans les roues, d'une façon particulièrement vicieuse.

En gros, ce que lui avait dit Warren Muffet.

– Je vais être prudent, promet Malko et ne pas trop te voir. Ils ont des moyens de rétorsion contre toi?

Maureen Kieffer eut un sourire amer.

– Ici, quand tu as le président contre toi, tout est possible. On peut t'expulser du jour au lendemain, même si tous tes papiers sont en règle.

« Ça m'embêterait. Voilà. Je voulais te prévenir. Je vais retourner

travailler.

– Pourquoi est-ce le NDS qui s'occupe de ce genre de problème?

– Parce que c'est le seul service qui n'ait pas été noyauté par les Talibans. La plupart sont d'anciens agents du KHAD, le service créé par le président Najibullah, le KGB afghan. Ils détestent les Talibans et sont proches des Russes. Il y a un an, les Talibans ont essayé d'assassiner leur chef, un Pachtoun qui avait remplacé un Tadjik. Ils ont envoyé un jeune homme prétendant apporter un message extrêmement important du mollah Omar.

« Il voulait le transmettre au patron du NDS.

« Bien entendu, on a pris les précautions habituelles. Ils l'ont installé dans une guest-house. Là, on lui a demandé de changer de vêtements pour être sûr qu'il n'avait pas de charge explosive sur lui. Il s'est changé dans une pièce où il y avait des caméras, se débarrassant de ses vêtements pour enfiler ceux fournis par le NDS. Les caméras ont vu qu'il n'avait pas de charge explosive attachée au corps. Donc, on l'a amené au patron du NDS.

« Les deux hommes se sont étreints, à la façon afghane. Et il y a eu une explosion...

« Le Taleb avait dissimulé une charge explosive dans son caleçon! Seulement, par pudeur, les caméras de surveillance ne filmaient que jusqu'à la taille... Il est mort, le bas du corps déchiqueté et le chef du NDS a été grièvement blessé. Il a été soigné aux États-Unis et vient de revenir, mais ne reprendra jamais son job... C'est son adjoint qui a pris la tête du service...

« N'oublie pas que le NDS dépend directement de Karzai... C'est son bras armé et ses agents font du bon boulot. Lorsqu'ils capturent un Taleb et qu'ils l'emmènent dans leur sous-sol, il n'en reste pas grand-chose. Si jamais les Talibans prennent le pouvoir, ils ont intérêt à prendre l'avion. Sinon, ils seront tous pendus après avoir été torturés...

Cela ne disait pas qui avait prévenu le NDS. Sauf si, préventivement, ils avaient suivi Malko et découvert son rendez-vous avec le maulana Mousa Kotak.

La jeune femme lui jeta un regard inquiet.

– Je vais te laisser, il faut que je finisse ce véhicule, je vais travailler une partie de la nuit. Fais attention! Ici, il ne faut se fier à personne. OK. Darius va te raccompagner.

Elle l'embrassa, pressant tout son corps contre le sien et dit en souriant:

– Je voudrais encore un peu profiter de toi, pendant que tu es à Kaboul.



Depuis la veille, Malko tournait en rond. Aucune nouvelle de Warren Muffet. Sans argent, il ne pouvait contacter Nelson Berry. Comme il n'avait pas la moindre envie de partir se promener à pied dans Kaboul, il se partageait entre sa chambre et la salle à manger du Serena, le bar étant vraiment trop sinistre. Enfin, son portable couina: un SMS.

« Jean sera chez vous dans une heure. W.M. »

Ce ne pouvait être que l'argent destiné à Nelson Berry. Il appela aussitôt celui-ci et tomba sur une voix afghane qui parlait anglais avec un très fort accent.

– Le commandant n'est pas là, fit la voix. Il est dans le Wardak jusqu'à demain.

Un peu plus tard, la réception l'appela.

– Un monsieur désire vous voir. Il est en bas.

Malko descendit aussitôt et découvrit un jeune homme sagement assis sur une des banquettes entourant le jet d'eau. Il se leva vivement en voyant Malko.

Celui-ci lui demanda aussitôt:

– Pourquoi n'êtes-vous pas monté directement?

Le jeune « *case-officer* » se troubla.

– J'ai mal noté le numéro de votre chambre. Je suis désolé.

– Venez! dit Malko, furieux.

Le jeune Américain prit sa mallette et le suivit. Une fois dans la chambre, il ouvrit la combinaison et souleva le couvercle, révélant les liasses de billets de cent dollars attachées par des rubans plastiques de l'Arab Bank de Dubaï.

– Il y a 500 000 dollars, sir, annonça-t-il. J'ai un reçu à vous faire signer.

Malko parapha le document où était inscrit son nom. La CIA était avant tout une grande administration.

– Vous avez été chercher cet argent à Dubaï? demanda-t-il.

– Affirmatif, sir. C'est plus simple, ensuite on arrive à Bagram. Ce sont des vols spéciaux qui ne passent pas à travers les contrôles afghans. Je fais souvent le voyage.

Ils se quittèrent sur une poignée de mains.

Resté seul, Malko referma la mallette et se demanda ce qu'il allait faire de l'argent jusqu'au lendemain. Le minuscule coffre de la penderie était beaucoup trop petit: il dut se résoudre à mettre la mallette dans sa valise qu'il ferma à clef.

C'était mieux que rien, mais pas rassurant. D'ici le lendemain, il ne lui restait qu'un rendez-vous important: le dîner avec Luftullah Kibzai, l'agent du NDS.



Le Soufi était toujours aussi sombre et sinistre. Malko se réinstalla à la table qu'il avait déjà occupée.

Luftullah Kibzai surgit dix minutes plus tard. Il y avait encore moins de monde dans le restaurant que la fois précédente. À peine assis, l'agent afghan du NDS annonça d'une voix altérée:

– Je prends un gros risque en ayant un contact avec vous....

– Pourquoi? demanda Malko.

– J'ai pu avoir partiellement accès à votre dossier. Vous aviez raison. Vous êtes ciblé par le NDS. Ils ne vous ont pas lâché depuis votre arrivée. Une équipe vous attendait à l'aéroport.

Malko ressentit un petit picotement désagréable sur le dessus des mains.

La peur.

Ce qui signifiait que ce n'était pas sa visite au maulana Musa Kotak qui avait déclenché la surveillance du NDS. Et ce qui posait beaucoup de questions...

– Pourquoi? demanda-t-il.

Luftullah Kibzai baissa encore la voix...

– Je l'ignore. Ils ne font pas ça d'habitude pour les autres membres

de la CIA. D'ailleurs, ils n'auraient pas assez de monde. Vous étiez spécialement ciblé. L'ordre est venu de la tête du NDS. J'ai l'impression qu'ils avaient déjà des informations à votre sujet...

Malko se sentit glacé intérieurement. Les Afghans n'avaient pas de boule de cristal. Donc l'information ne pouvait venir que de Washington. Ou des Talibans. Si c'était le cas, ce n'était pas trop grave puisque ses soi-disant contacts avec les Talibans n'étaient qu'une couverture.

– Vous ne savez rien de plus? demanda-t-il.

– Non. Mais, sauf urgence, je vous demande de ne pas me recontacter. Ce pourrait être très grave pour moi. Peut-être est-ce déjà trop tard.

Il semblait complètement paniqué... Malko comprenait mieux l'avertissement adressé à Maureen Kieffer. Les Afghans allaient tout faire pour l'isoler. Pour commencer. Tout cela n'était pas rassurant. Il se dit que, dès que possible, il allait avertir Washington.

Car le NDS devait avoir aussi repéré sa visite à Nelson Berry. Qu'allait-il en conclure? Ce n'était plus une mission impossible, mais une mission suicide.

Luftullah Kibzai reposa la carte et dit:

– Je n'ai pas faim... Cela vous ennuie si je repars maintenant? Je suis venu parce que je vous l'avais promis.

– Cela ne fait rien, assura Malko.

Lui non plus n'avait plus faim... Il échangea une molle poignée de mains avec l'Afghan et le regarda se glisser dehors comme une ombre. Il n'avait plus qu'à appeler Jim pour se faire ramener au Serena.



Il était huit heures du matin quand son portable sonna: Nelson Berry, qui s'excusa aussitôt.

– Je suis rentré à deux heures du matin. Vous avez appelé hier?

– Oui, confirma Malko. Vous pouvez m'envoyer Darius?

– Sans problème. Dans une heure.

Malko se dit qu'il allait être obligé de faire part au Sud-Africain de

la surveillance du NDS. Cela risquait de le perturber ou même de le faire renoncer à son projet, mais il ne pouvait pas faire autrement.

Il sortit de sa valise la mallette aux 500 000 dollars et, une demi-heure plus tard, descendit, traversant le hall et gagnant la sortie à pied. Ensuite, il tourna à droite, passa devant le check-point de la police et aperçut la Corolla de Nelson Berry.

Se glissant aussitôt à l'intérieur et posant la précieuse mallette sur le plancher.

Darius était muet à son habitude. Ils descendirent Sharpoor, longeant le NDS, puis continuèrent dans la partie bordée par les « *poppy palaces* ». Jusqu'à ce que la vieille Corolla tourne dans la rue au sol défoncé où se trouvait la maison de Nelson Berry. Malko sentit une secousse et releva la tête: Darius venait de freiner brutalement: une voiture arrêtée en travers bloquait le passage. Malko entendit le chauffeur pousser une brève exclamation.

Quelques instants plus tard, les deux portières avant de la Corolla furent ouvertes en même temps de l'extérieur. Malko aperçut des hommes au visage dissimulé par un passe-montagne. Pistolet au poing.

L'un d'eux attrapa Darius par l'épaule et le jeta sur le sol. Comme il essayait de se relever, il reçut un violent coup de crosse qui le fit retomber à terre.

Aussitôt, son agresseur se glissa au volant, tandis qu'un second homme masqué s'installait sur la banquette arrière, appuyant le canon de son pistolet sur la nuque de Malko. Celui-ci n'avait même pas pris l'arme remise par Nelson Berry. De toute façon, il n'aurait rien pu faire.

Déjà, l'homme au volant passait la marche arrière. La Corolla recula en tressautant jusqu'à Sharpoor Street. Pas un mot n'avait été échangé.

La voiture repartit, roulant dans la même direction. Malko aperçut au passage l'énorme maison mauve de Dostom.

Il réalisa qu'il venait de se faire kidnapper!

CHAPITRE X

Il n'osait pas bouger. Qu'il n'ait pas été abattu immédiatement était plutôt bon signe. Les innombrables gardes armés devant lesquels ils passèrent ne prêtaient aucune attention à la Corolla.

Vingt minutes plus tard, après un parcours compliqué dans de petites rues, ils pénétrèrent dans une cour étroite, puis dans une sorte d'atelier. La voiture fut aussitôt entourée de plusieurs hommes.

On fit sortir Malko et on le fouilla, lui prenant d'abord son portable.

Ensuite, un autre homme ramassa la mallette de dollars et l'emmena à l'intérieur. Lorsqu'ils furent certains que Malko n'avait pas d'arme, ils le firent s'asseoir sur le sol, dans un coin de l'atelier, échangeant entre eux quelques mots en dari ou en pachtoun et faisant comme s'il n'existait pas.

Un d'entre eux s'approcha de lui, un sac en toile à la main qu'il passa sur la tête de Malko, l'aveuglant complètement. Ensuite, ils le ligotèrent, les mains dans le dos.

Deux hommes le relevèrent brutalement, lui firent parcourir quelques mètres et il sentit qu'on le poussait en avant. Sa tête heurta un plancher métallique, on souleva ses jambes et il comprit qu'on l'enfermait dans le coffre d'une voiture qui se referma sur lui. Il avait du mal à respirer et il régnait un froid horrible dans le coffre. Il sentit que le véhicule s'ébranlait et gagnait l'extérieur.

Il était kidnappé.

Par qui?

La voiture cahotait d'abord, puis passa sur une route goudronnée. Ensuite, il fut de nouveau secoué comme une salade. À son avis, le trajet dura une demi-heure. Lorsque le véhicule s'arrêta, il fut à la fois soulagé et angoissé. Qu'allait-il lui arriver?

Le couvercle du coffre s'ouvrit et deux hommes l'en firent sortir. Ensuite, l'un d'eux lui ôta sa cagoule improvisée et il réalisa qu'il était hors de Kaboul, dans une sorte de ferme, au flanc d'une colline aride. L'air était plus frais qu'en ville.

Ses ravisseurs, toujours masqués, l'entraînèrent sans ménagement derrière ce qui ressemblait à une ferme, s'arrêtant devant un puits. Aussitôt, on passa autour de son torse une épaisse corde, comme un harnais. Puis trois hommes le soulevèrent jusqu'à la margelle du puits. Malko sentit qu'on le poussait et il se retrouva suspendu dans le vide, le long des parois de pierres humides.

La descente ne dura pas longtemps. Cinq ou six mètres, puis ses pieds touchèrent le sol du puits. Dieu merci, il était à sec!

On défit le nœud coulant qui maintenait la corde et celle-ci remonta d'elle-même.

C'est alors qu'il aperçut une forme humaine assise sur le sol. Un homme à la barbe fournie et abondante, aux yeux enfoncés dans leurs orbites, plutôt jeune. Il jeta un regard étonné à Malko, qui visiblement, n'était pas afghan, et lui adressa quelques mots en dari. Malko répondit en anglais et l'homme secoua la tête: il ne comprenait pas. Ils se regardèrent en chien de faïence, puis tout devint noir: leurs ravisseurs avaient refermé le couvercle du puits. Ils étaient plongés dans une obscurité totale.

Malko frissonna: la température était glaciale. Il aurait voulu parler à son compagnon de misère, mais ce dernier semblait somnoler, accroupi, le dos contre la paroi du puits.

Combien de temps allait-il rester là?

Pourquoi ce kidnapping? Et surtout, qui allait venir le chercher?



La tête bandée, encore choqué, Darius racontait à Nelson Berry ce qui venait de se passer.

– Ils nous attendaient, dit-il. Ils savaient qu'on avait de l'argent. Ce sont des bandits.

– Et la voiture?

– Ils sont partis avec.

Le Sud-Africain ne comprenait pas. Certes, il y avait des bandits à Kaboul, mais comment avaient-ils su que Malko transportait une somme importante?

Bizarre...

Pour le moment, il perdait 500 000 dollars en cash, plus la Corolla blindée qui en valait bien 100 000. Pourquoi avoir enlevé Malko? Il n'y avait qu'une réponse possible: ils voulaient une rançon. Ils allaient donc la réclamer. Mais à qui? Malko n'habitait pas Kaboul. Connaissaient-ils ses liens avec la CIA? Avec le numéro de la Corolla, ils ne pourraient pas remonter jusqu'à Nelson Berry: elle était au nom d'un Afghan vivant dans les Émirats.

– Darius, dit-il, il faut activer tous les gens qu'on connaît. Moi, je vais aller voir mes copains chez les flics. Ils auront peut-être une idée.



Warren Muffet composa pour la dixième fois de la journée le numéro du portable de Malko. Il sonnait, puis passait sur messagerie.

Il avait essayé aussi le numéro du Serena. Malko ne s'y trouvait pas. Personne ne l'avait vu depuis la veille. Incontestablement, il lui était arrivé quelque chose. Aucun attentat n'avait eu lieu à Kaboul, les hôpitaux auraient signalé la présence d'un étranger. À tout hasard, il demanda à sa secrétaire d'appeler le Shafakana Emergency Hospital: le téléphone était en dérangement.

Il appela son « *deputy* ».

– On va voir à l'hôpital.

Dix minutes plus tard, deux Land Cruiser blanches quittaient l'Ariana. À bord, six « *baby-sitters* » et les deux agents de la CIA. Devant le Shafakana, c'était la cohue habituelle des familles amenant des blessés ou des malades à un personnel débordé. Ils durent franchir tous les barrages de blocs de ciment anti-attentats suicide pour parvenir aux admissions. Le « *deputy* », qui parlait dari, s'adressa à une des filles, une grosse Afghane débordée. Quand elle eut terminé son admission, elle consentit quand même à lui répondre, puis à vérifier son registre.

– Non, dit-elle, il n'y a pas d'*haridji* ¹. Allez voir à la morgue! conclut-elle, fataliste.

Les deux Américains regagnèrent la Land Cruiser.

– On va au NDS, ordonna Warren Muffet.

C'étaient les seuls qui possédaient les moyens techniques pour rechercher Malko à travers la seule piste possible: la localisation de

son portable. Les Russes les avaient bien formés.



Nelson Berry broyait du noir. Aucune information ne lui était remontée, en dépit de ses nombreux réseaux. Aucune trace de Malko depuis la veille. Son portable sonna: peut-être une information.

C'était une voix d'homme, rugueuse qui parlait pachtoun. D'entrée, l'homme demanda.

– Malko Linge, c'est votre copain?

Il estropiait tellement le nom que le Sud-Africain dut s'y reprendre à deux fois avant de répondre « oui ».

– Il est avec nous! fit la voix pachtoune. Si tu ne veux pas qu'on l'égorge, il faut nous remettre cinquante millions d' afghani... Tu as jusqu'à demain. Après...

Il interrompit la communication.

Nelson Berry regarda le portable: ils avaient trouvé son numéro dans celui de Malko. Seulement, ils ignoraient que celui-ci n'était pas *vraiment* le copain du Sud-Africain. Ce dernier comprit très vite la situation. Il n'avait pas la moindre intention de remettre une rançon, d'ailleurs, cela ne servirait probablement à rien. Généralement, les kidnappeurs de cette espèce égorgeaient leurs otages par simplicité. Bien sûr, il y aurait des négociations, mais, même au dixième de la somme, Nelson Berry n'était pas prêt à investir à fonds perdus.

Il chercha qui pourrait l'aider. Impossible de contacter la CIA: on lui poserait trop de questions... Au fond, il ne pouvait rien faire pour Malko. Sinon discuter du prix de la rançon pour gagner du temps et prier.

Hélas, il s'était éloigné de la religion depuis fort longtemps et, à Kaboul, il n'y avait pas de temple protestant. Il essaya de rappeler le numéro de Malko, sans succès, cela passait immédiatement sur répondeur. Lorsqu'on l'avait appelé, aucun numéro ne s'était affiché.

Il alla au bar et se versa une grande rasade de vodka. Dommage, Malko lui était sympathique. Et il pouvait lui faire gagner beaucoup d'argent. Il décida quand même de faire un geste. Utilisant un portable « spécial », il appela un numéro aux États-Unis. Une voix anonyme lui demanda de composer un code, ce qu'il fit. Débouchant sur un second répondeur. Le premier n'étant qu'un verrou.

– Notre ami a été kidnappé, je ne peux rien faire, annonça-t-il.

« Prévenez qui de droit!

Clayton Luger avait les moyens d'intervenir.



Le couvercle du puits s'écarta, laissant passer un peu de lumière grise. Malko regarda sa montre, qu'on ne lui avait pas enlevée: un oubli.

Sept heures du matin.

À côté de lui, son compagnon d'infortune semblait dormir, recroquevillé sur lui-même. Malko avait l'impression d'avoir passé la nuit dans un réfrigérateur. Il tremblait de froid. Quand il leva la tête, il aperçut quelque chose qui descendait de l'ouverture du puits.

Un carton, attaché au bout d'une ficelle. Lorsqu'il atteignit le sol, le second prisonnier s'ébroua et tendit la main. Il avait encore plus mauvaise mine que la veille.

Le carton contenait deux bols de riz mélangé à des morceaux de mouton, du *palau*, le plat national afghan, avec deux bouteilles d'eau. Malko avait si faim qu'il se jeta sur la nourriture.

Hélas, le riz était froid et cela ne le réchauffa pas. Lorsqu'il eut terminé de manger, il demanda en anglais:

– Depuis combien de temps êtes-vous là?

L'autre secoua la tête, alors Malko utilisa un des rares mots dari qu'il connaissait et demanda:

– *Inja?* ²

Montrant ses doigts pour compter les jours.

Cette fois, l'Afghan avait compris. Il déploya la main gauche, puis la droite, en ôtant le pouce. Cela faisait neuf jours qu'il était là... Cela prouvait qu'on pouvait survivre neuf jours dans ces conditions...

Malko se demanda qui s'occupait de lui. Nelson Berry peut-être et la CIA devait aussi se remuer.



Maureen Kieffer ne comprenait pas. Bien qu'on lui ait déconseillé de voir Malko, elle l'avait quand même appelé.

Sans succès.

Le portable passait sur messagerie instantanément avec une annonce en dari...

Ce matin, elle s'était réveillée, tenaillée par l'angoisse. Malko était un homme bien élevé; c'était très inquiétant qu'il ne donne pas signe de vie. Elle réessaya son portable.

Sans plus de succès.

Alors, elle prit son chauffeur et fonça vers le Serena, laissa sa voiture et son artillerie à l'extérieur. L'employé de la réception la connaissait: elle venait souvent rencontrer des clients.

– À quelle chambre est Malko Linge? demanda-t-elle.

– 382, fit l'employé, mais il n'est pas là. Le *house-keeping* m'a dit qu'il n'avait pas dormi là...

De plus en plus bizarre.

Maureen Kieffer prit un billet de 500 afghanis et le glissa sur le comptoir.

– Je voudrais lui laisser un mot dans sa chambre...

Avec un sourire complice, le réceptionniste lui glissa dans la main une carte magnétique.

– Au fond du couloir, à droite, deuxième étage.

Maureen Kieffer avait le cœur battant en entrant dans la chambre. Celle-ci était impeccablement rangée, le lit fait, la valise de Malko posée à côté de la penderie.

Elle griffonna un mot qu'elle posa en évidence sur le lit.

– Appelle-moi dès que tu rentres! Je suis inquiète. Maureen.

C'est tout ce qu'elle pouvait faire.



Walid Varang, le n° 3 du NDS, accueillit Warren Muffet à l'entrée de son bureau, avec un large sourire.

Il lui tendit la main, exhibant la Rolex d'un million d'afghanis accrochée à son poignet. Effort d'économie admirable pour un homme

qui ne gagnait que 50 000 afghanis par mois... Dieu merci, quand le NDS saisissait une cargaison d'héroïne, il s'en perdait toujours un peu et la plus grande partie était pour les chefs...

– Nous avons localisé le portable de Malko Linge, annonça l'Afghan.

Warren Muffet sentit une immense vague de soulagement l'envahir.

– Où? demanda-t-il.

– Dans le quartier de Chilstone.

Un quartier très pauvre, des bidonvilles sans eau ni électricité.

– Il faut y aller, lança l'Américain.

Walid Varang sourit.

– *Nous* allons y aller. Dans ce coin, il ne faut pas utiliser vos 4 × 4. Les gens n'aiment pas beaucoup les étrangers. Je vous attendais, vous viendrez dans ma voiture...

– On y va! dit Warren Muffet sans se formaliser.

L'Afghan avait raison.

Trois Ford attendaient dans la cour, bourrées d'hommes en armes. Dans la première, se trouvaient les techniciens chargés de localiser le portable. Ils suivirent la Kaboul River pendant trois kilomètres, avant d'escalader une colline lépreuse par une voie glissante et boueuse, bordée de masures d'où sortaient des fumées de charbon de bois.

Quelques femmes en burka bleuâtre, de rares hommes, des charrettes à bras. À mi-colline, la voiture s'arrêta. Walid Varang reçut un message sur sa radio et lança à Malko:

– C'est tout près.

Tout le monde sortit des voitures, les hommes du NDS se déployant autour de leur chef. Les techniciens étaient déjà au milieu d'un petit carrefour. Pas une boutique, juste des masures. Grâce au GPS intégré, on pouvait localiser le téléphone à deux mètres près. Soudain, deux techniciens se dirigèrent vers une poubelle à qui on avait arraché les roues, faisant fuir trois chats errants...

L'un des agents du NDS, d'un coup de pied, renversa la poubelle qui cracha son contenu.

Warren Muffet vit un des Afghans se baisser et ramasser quelque

chose, avant de revenir vers eux.

Il identifia tout de suite le Blackberry qu'il avait donné à Malko.

– Le signal n'a pas bougé depuis hier, dit l'homme du NDS. À mon avis, des hommes ont kidnappé Malko et se sont débarrassés de son portable ici, pour couper sa piste. Notre enquête s'arrête là.

Les deux hommes échangèrent un long regard et Warren Muffet comprit que l'Afghan pensait qu'on ne reverrait jamais Malko vivant.

1. Étranger.

2. Ici?

CHAPITRE XI

Warren Muffet regarda pensivement le Blackberry de Malko. La batterie était épuisée et il lui était impossible de le faire « parler ». En le remettant en charge, il saurait quels numéros avaient été appelés et cela lui donnerait peut-être une piste.

Les agents du NDS étaient remontés dans leurs voitures et il ne restait plus que lui sur le carrefour. Il regagna à son tour son véhicule et se tourna vers Walid Varang.

– Qu'est-ce qu'on peut faire? demanda-t-il.

L'Afghan hocha la tête.

– Pas grand-chose. Nous ne nous occupons pas de droit commun. Ce qui semble être le cas. Pourtant, les voyous ne s'attaquent pas aux étrangers, c'est trop compliqué pour eux. Donc, cette affaire est bizarre.

– Qu'elle est votre hypothèse?

L'Afghan baissa la tête.

– Je ne sais pas. Il a été enlevé, sinon, on aurait déjà retrouvé son cadavre. Ou alors...

Il laissa sa phrase en suspens, puis reprit aussitôt.

– Demandez au ministère de l'Intérieur! C'est eux qui traitent les affaires crapuleuses. À moins que vous n'ayez une idée plus précise.

C'est-à-dire qu'il se disait que Malko Linge avait peut-être été enlevé dans le cadre de ses activités avec la CIA. La question que se posait aussi Warren Muffet. Est-ce qu'on n'avait pas kidnappé Malko pour lui faire avouer ce qu'il était venu faire en Afghanistan? Dans ce cas, on ne le retrouverait jamais. Cela ne pouvait venir que de l'entourage de Karzai. Si c'étaient les Talibans, ils auraient déjà revendiqué le kidnapping...

Warren Muffet retrouva sa Land Cruiser au NDS et prit congé de Walid Varang. Les deux hommes se serrèrent froidement la main.

– Je suis désolé, assura l’Afghan, j’aurais beaucoup voulu vous aider. Je vais quand même diffuser une note dans tous nos services au cas où on aurait des informations...

Lorsque Warren Muffet regagna son bureau, il convoqua le « *case-officer* » qui avait été remettre les 500 000 dollars à Malko. Ce dernier lui confirma qu’il les avait remis en main propre.

À qui étaient destinés ces 500 000 dollars? D’après Malko, aux Talibans. Impossible de vérifier les destinataires. De toute façon, les agents de la Station n’avaient pas le droit d’entrer en contact avec eux...

Warren Muffet se mit à son ordinateur pour rédiger un rapport pour Langley. Il ignorait la nature exacte de la mission de Malko Linge à Kaboul, mais elle paraissait mal partie.



Nelson Berry vit un numéro inconnu s’afficher sur son portable. Il répondit. C’était la même voix à l’accent pachtoun que la veille.

– Vous avez l’argent?

Un des ravisseurs de Malko.

– Vous savez bien que c’est impossible rapidement de réunir une somme pareille! protesta le Sud-Africain. Nous pourrions nous rencontrer pour nous mettre d’accord sur un prix raisonnable.

– Le prix raisonnable, c’est le nôtre, lâcha son interlocuteur.

Nelson Berry changea de tactique et durcit le ton.

– De toute façon, je veux être sûr qu’il est vivant. J’ai besoin d’une preuve de vie. Une photo avec le journal du jour.

– On ne fait pas de photo, fit sèchement l’Afghan. Je vais vous envoyer autre chose: une oreille.

– Vous ne savez pas qui je suis, fit Nelson Berry.

– C’est vrai, mais on va l’envoyer au Serena. Ils vous la transmettront. Je vous donne jusqu’à demain.

Il avait raccroché. Nelson Berry aurait bien voulu ne pas avoir répondu. Désormais, il était face à un nouveau dilemme. S’il ne faisait rien, les choses se termineraient mal. Les kidnappeurs finiraient par

tuer leur otage, ce qu'ils faisaient toujours. Une seule solution: prévenir la CIA, qui, elle, avait peut-être les moyens de traiter. Seulement, c'était révéler son contact avec Malko et cela pouvait soulever beaucoup de questions. Il décida d'attendre le prochain coup de fil. Ils ne tuaient jamais rapidement les otages. Ou alors, Malko était déjà mort et cela ne changeait rien.



Une nouvelle fois, une lueur blafarde éclaira le puits. Malko leva la tête et aperçut une tête penchée sur la margelle. L'homme lança une longue phrase en dari, le compagnon de Malko sursauta et répondit quelques mots. Malko le vit se mettre debout péniblement.

Déjà, une corde descendait le long du puits, terminée par un nœud coulant. Le compagnon de Malko s'en empara et se la passa autour du torse. Celui-ci n'eut même pas le temps de lui parler, la corde s'était tendue et commençait à remonter le prisonnier jusqu'à la surface du sol. Ses pieds accrochaient les parois comme s'il essayait de monter plus vite.

Malko éprouva une sorte de jalousie: la captivité de son compagnon de misère était terminée, on avait dû payer la rançon. Il se dit que c'était positif pour lui. Il serait sûrement interrogé par la police et leur apprendrait la présence de Malko, ce qui pourrait déclencher des recherches.

Celui-ci leva la tête.

L'Afghan prisonnier était désormais appuyé à la margelle. Les kidnappeurs qui l'avaient hissé le firent basculer à l'extérieur et il le perdit de vue.

Soudain, il se sentit encore plus seul. Même la présence de cet homme avec qui il ne pouvait communiquer, lui apportait une sorte de réconfort...

Soudain, il entendit les échos d'une discussion violente en dari. Des voix qui s'élevaient de plus en plus, un peu de silence, puis un cri, suivi de supplications.

Le fracas des deux coups de feu le fit sursauter.

Plus aucun bruit ne venait du haut. Soudain, le couvercle du puits fut rabattu et il se retrouva dans l'obscurité. Il n'enviait plus son compagnon. Celui-ci venait vraisemblablement d'être abattu par ses kidnappeurs. Soit sa rançon n'avait pas été payée, soit il y avait une

autre raison. Ce n'était pas rassurant pour l'avenir.

Il essaya de ne pas penser et se recroquevilla contre le mur pour avoir moins froid. Si seulement il avait pu communiquer avec ses geôliers! Leur dire qui contacter pour discuter de sa rançon.

Si rien ne se passait, il risquait de subir le même sort que l'Afghan. Bien sûr, il y avait la solution de ne pas prendre la corde, mais, dans ce cas, ils n'hésiteraient pas à le rafaler au fond du puits.

Pour tromper son angoisse, il se mit à penser aux rôts de chevreuil que lui préparait la vieille Ilse, à Liezen. Et aussi à Alexandra. Ce n'était pas possible que la CIA de Kaboul ne fasse rien pour le retrouver.



Reza Assefi, le conseiller special du ministre de l'Intérieur s'inclina profondément devant Warren Muffet. À Kaboul, les Américains étaient encore officiellement les rois. Le mois précédent, la CIA avait fait livrer pour 375 millions d'armes achetées à Rosoboronexport, l'agence de vente de matériel militaire russe, pour équiper la police afghane: des kalachnikovs, des appareils de vision nocturne, du matériel de transmission, des jeeps.

Le genre de cadeau qui entretient l'amitié... Sans les dollars américains, la police afghane n'aurait eu que des bicyclettes. Évidemment, une partie de ce matériel était revendu ensuite aux Talibans, par des policiers corrompus, ou alors, certains changeaient carrément de camp avec leur beau matériel tout neuf...

Ainsi, l'aide américaine profitait un peu à tout le monde.

Selon le cérémonial afghan, les deux hommes échangèrent d'interminables souhaits pour leur famille respective, on apporta le « *tchai* », on parla du temps, de la politique et, enfin, Warren Muffet exposa le motif de sa visite. Un homme lié à l'Agence venu faire un audit de la situation à Kaboul avait disparu de son hôtel depuis deux jours.

On avait retrouvé son portable dans une poubelle et aucune demande de rançon n'était parvenue à l'ambassade américaine. Pour Warren Muffet, il ne faisait aucun doute que Malko ait parlé à ses ravisseurs, donné un contact. C'était évidemment son intérêt...

Reza Assefi l'écouta, avec un sourire plaqué sous sa belle moustache bien taillée.

- C'est très ennuyeux, dit-il, vous auriez dû venir plus tôt.
- Vous auriez pu faire quelque chose? demanda aussitôt l'Américain.

Reza Assefi battit immédiatement en retraite.

- Je l'ignore, dit-il, mais nous aurions pu lancer une enquête. J'ai justement un cas similaire sur les bras. Il y a peut-être un lien... Attendez!

Il se leva et gagna son bureau d'où il passa un coup de fil. Cinq minutes plus tard, une secrétaire, la tête couverte d'un foulard, lui apporta un gros dossier qu'il ouvrit aussitôt.

- Voilà, dit-il, il y a onze jours, un jeune banquier du nom de Gulgudine Mohammadi a été enlevé à la sortie de sa banque. Le lendemain, sa femme a été contactée par un inconnu qui réclamait dix millions d'afghanis de rançon, sous peine de tuer l'otage. Comme cette femme n'avait pas cette somme, elle nous a contactés et nous avons mis sa ligne sur écoute.

« Malheureusement, cela n'a mené à rien. Les ravisseurs appelaient de numéros masqués et, lorsqu'on arrivait à localiser l'appel, c'était trop tard. Nous avons écouté les appels, il semblait que c'étaient des Pachtouns. Nous avons fouillé nos archives sans rien trouver. Souvent, ces gangs se forment et se défont rapidement. Des gens qui sont venus à Kaboul chercher du travail et tentent de survivre.

- Bref, vous ne les avez pas identifiés, dit Warren Muffet.
- Non, hélas.

Au ton grave de son interlocuteur, l'Américain comprit qu'il ne lui disait pas tout.

- Sa femme a payé sa rançon? demanda-t-il.

Le policier secoua la tête.

- Non, elle avait mis en vente leur propriété, mais n'avait pas trouvé d'acheteur. Or, ce matin, on a retrouvé le corps de son mari dans un terrain vague du quartier de Pashmina Bafi. Deux balles dans la tête. L'examen de son cadavre n'a pas permis de faire avancer l'enquête...

Un ange passa, voilé de noir.

Warren Muffet était sonné.

- Que s'est-il passé? demanda-t-il.

– Ces gangs ne sont pas très organisés, expliqua Reza Assefi. Lorsqu'ils voient qu'ils n'arrivent pas à se faire payer une rançon, ils tuent immédiatement leur otage et bluffent ensuite...

Encourageant.

– Il faut absolument sauver Malko! martela Warren Muffet.

– Vous n'avez pas reçu de demande de rançon? demanda le policier afghan.

– Non, rien.

– C'est étonnant. Ils font toujours ça pour de l'argent. Ou alors, il s'agit d'autre chose... De toute façon, je vais lancer une enquête, à partir de la dernière fois où on l'a vu.

– Il a quitté l'hôtel Serena, il y a deux jours, expliqua l'Américain. Dans la matinée.

Il s'abstint de mentionner le sac des 500 000 dollars. Cela aurait entraîné trop d'explications...

– Ah, vous me donnez une piste! assura Reza Assefi. Je vais faire interroger les employés de l'hôtel. Je vous tiens au courant.

C'est-à-dire qu'ils allaient arracher des ongles et taper comme des sourds sur quelques malheureux. La police afghane en était restée à l'artisanat. Les interrogatoires à l'électricité étaient rares: il y avait trop de coupures... Reza Assefi se leva, beaucoup plus chaleureux.

– Je vais vous tenir au courant, heure par heure! promit-il.

Il avait envie de mériter ses 375 millions de dollars... Warren Muffet ressortit du ministère de l'Intérieur, déprimé. Connaissant les capacités limitées de la police afghane, il y avait peu de chances de retrouver Malko...

Revenu à l'hôtel Ariana, il avertit les standardistes de lui basculer tous les appels concernant une éventuelle demande de rançon.

Il n'y avait plus qu'à prier.



Au septième étage du nouveau bâtiment de Langley, Clayton Luger broyait du noir. Depuis le coup de fil de Malko donné de la Station de Kaboul, il n'avait aucune nouvelle de leur opération.

Il regarda par la fenêtre la cafétéria sinistre et les parkings, bleu, vert, jaune et violet. Triste panorama. Ceux qui avaient leur bureau côté Potomac, avaient, eux, une vue magnifique sur le parc en friches de la CIA et le fleuve...

Une secrétaire frappa à la porte et déposa sur son bureau un message juste décrypté.

– Cela vient de Doha, annonça-t-elle.

Clayton Luger lut le message et sentit le sang se retirer de son visage. Il arrivait de Kaboul à travers un filtrage compliqué:

« Malko Linge a été enlevé par des inconnus. Nelson. »

– *My God!* explosa Clayton Luger.

L'estomac en vrille, il décrocha son téléphone et appela sa secrétaire.

– Appelez-moi la Station de Kaboul! demanda-t-il, Warren Muffet. S'il n'est pas là, tracez-le...

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonnait.

– Warren Muffet, annonça la voix du chef de Station. On m'a annoncé un appel « flash ». Que se passe-t-il?

– Qu'est-il arrivé à Malko Linge? demanda brutalement le sous-directeur de la CIA.

Warren Muffet en resta muet quelques secondes, avant de bredouiller:

– Vous êtes au courant?

– C'était à vous de me mettre au courant, fit sèchement le sous-directeur de la CIA.

– Je viens de vous envoyer un message, protesta le chef de Station de Kaboul. Vous allez l'avoir d'une minute à l'autre.

– Je ne l'ai pas encore, assura Clayton Luger. Que se passe-t-il?

– Malko Linge a été enlevé par des inconnus depuis deux jours. Nous savions seulement qu'il avait disparu de son hôtel, mais nous ignorions si c'était lié à la mission que vous lui avez confiée.

– Non, fit sèchement Clayton Luger. Je ne pense pas. Vous n'avez pas reçu de demande de rançon?

– *No, sir.*

– Il faut le retrouver. Mettez tout en œuvre! Tenez-moi au courant!



Nelson Berry était en train d'organiser un envoi de fonds dans le Logar, lorsque Darius, le chauffeur, entra dans le bureau.

– Commandant, dit-il, j'ai peut-être une information.

Nelson Berry leva la tête: il n'avait pas encore reçu le coup de fil des ravisseurs et se sentait mal.

– Sur le kidnapping? demanda-t-il.

– Non, sur la Corolla. J'en avais parlé à plusieurs marchands de voitures d'occasion. Je pensais que ceux qui l'avaient volée allaient chercher à la revendre. Elle vaut cher à cause du blindage... Je viens de recevoir un coup de fil: un des marchands de Qala i Dawiat a une Corolla blindée à vendre, dont il veut 300 000 afghanis.

Cet immense marché de voitures d'occasion se trouvait au nord de l'aéroport, au flanc d'une colline aride. Des dizaines de marchands qui offraient tous les modèles de Toyota.

– Tu as trouvé ce marchand? demanda Nelson Berry.

– Oui, je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il n'avait pas la voiture mais que, si je voulais la voir, il la ferait venir. Il a un stand d'exposition. C'est le quatrième sur la gauche quand on a pénétré dans le « *New Trading Area Qusaba* ».

– Bravo! approuva le Sud-Africain. On y va quand?

– J'ai dit au marchand que je viendrai vers cinq heures.

CHAPITRE XII

– Très bien, approuva Nelson Berry. On va y aller à deux voitures. Avec Willie et Rufus. Préviens-les! Tu iras voir le type et tu nous le ramèneras. Ensuite, on viendra ici.

– Bien commandant, approuva Darius, Si les types qui ont volé la voiture sont là, ils seront sûrement armés.

Willie et Rufus, deux Sud-Africains, faisaient partie de la main d'œuvre de Nelson Berry. Deux ex-mercenaires, dévoués corps et âme.

Le Sud-Africain lui jeta un regard froid.

– Nous aussi, nous serons armés.

Au moment où Darius quittait la pièce, son portable sonna.

– C'est moi, fit la voix habituelle du porte-parole des kidnappeurs. Tu veux vraiment revoir ton copain? On en a marre.

– On est en train de réunir l'argent, assura Nelson Berry. On pourra seulement avoir trente millions d'afghanis.

– Alors, on va tuer ton copain, lâcha l'Afghan.

Il avait dit cela sans conviction. Le Sud-Africain sentit qu'il était accroché: trente millions d'afghanis était une somme énorme... Il enchaîna.

– Ne soyez pas stupide! Si vous le tuez, vous n'aurez rien.

– OK, on te donne jusqu'à demain! fit le kidnappeur avant de raccrocher.

Nelson Berry se dit que si l'expédition tournait mal, il repassait le bébé à la CIA. Eux avaient trente millions d'afghanis.



Le maulana Musa Kotak était au téléphone depuis une demi-heure, après avoir reçu un message de Quetta, du mollah Abdul Ghani Beradar. Celui-ci avait été alerté par Clayton Luger de la disparition de

Malko Linge. Il fallait coûte que coûte le retrouver. Bien sûr, il avait commencé à appeler son portable, sans succès.

Maintenant, il activait tous ses contacts. Les Talibans avaient tissé un réseau d'informateurs dans la ville et rien ne leur échappait. Dans la police, l'armée, les milieux gouvernementaux, les voyous, ils savaient tout, ils étaient partout. Si Malko Linge avait été enlevé par des bandits de droit commun, ils arriveraient à quelque chose: même eux avaient peur des Talibans.



Pendant plusieurs kilomètres, on longeait une sorte de zone industrielle pouilleuse, bien au nord de l'aéroport. La route n'avait pas dû être refaite depuis l'âge des cavernes! C'était un véritable supplice. Les quatre occupants de la Land Cruiser sautaient comme dans un panier à salade.

Nelson Berry était au volant, Darius à côté de lui. Derrière, Rufus et Willie. Ils arrivèrent devant une arche à l'entrée d'une route montant le long de la colline, perpendiculairement à celle où ils se trouvaient.

Une inscription annonçait: « *New Trading Area Qusaba.* »

La route montait vers la montagne, bordée de chaque côté de marchands de voitures exposant leur flotte. C'était un vrai *no man's land*. Ils laissèrent sur leur gauche un troupeau de moutons, puis un camp de personnes déplacées, avant d'arriver à la zone commerciale proprement dite...

Sur des parkings plus ou moins grands s'alignaient des centaines de voitures à vendre.

Toutes des Toyota.

Soudain, Darius poussa une exclamation. Sur un des parkings à gauche, il venait de repérer sa voiture, isolée devant un bâtiment fermé. La grosse gerbe de raisins accrochée au rétroviseur était toujours là.

Deux hommes se trouvaient à côté, des Afghans pas rasés, enroulés dans des *patous* marrons.

Darius se tourna vers Nelson Berry.

– Commandant, si c’est les gars qui ont volé la voiture, ils vont me reconnaître.

– Dans ce cas, on tirera les premiers, annonça froidement le Sud-Africain.

À l’arrière, Rufus et Willie avaient chacun une kalach à crosse pliante. Ils arrêtaient la voiture à quelques mètres de la Toyota volée et Darius descendit en compagnie de Nelson Berry.

Les deux hommes en *patou* marron le dévisagèrent, mais ne réagirent pas. Ce n’étaient pas eux qui avaient volé la voiture.

Darius s’avança, la main sur le cœur.

– *Salamalekoun*, dit-il poliment.

– *Baleh, salamalekoun*, répondit un des deux hommes. C’est toi qui veux la voiture?

– C’est mon patron qui est là, mais c’est moi qui la conduirai.

– Il a l’argent?

– Oui, bien sûr, assura Darius.

En Afghanistan, il n’y avait pratiquement pas de vente officielle. C’était trop compliqué. On se contentait de payer en laissant les papiers au nom de l’ancien propriétaire.

– On veut voir l’argent, lança un des hommes en *patou*.

Darius ne se troubla pas.

– Il est dans la Land Cruiser, avec nos amis. Si on fait affaire, on ira le chercher.

L’autre ne protesta pas. C’était normal de prendre certaines précautions.

Darius fit d’abord le tour de la voiture. C’était bien la sienne. Il se tourna vers le vendeur.

– Je peux monter dedans?

– Vas-y! fit l’un des deux Afghans. Fais vite!

Les deux hommes semblaient nerveux.

Darius s’installa au volant. Rien n’avait bougé. Il ouvrit la boîte à gants, les papiers étaient encore là. La clef était sur le contact. Il la tourna et le moteur se mit à ronronner.

Aussitôt, un des voleurs s'approcha et braqua un gros pistolet sur Darius.

– Ne fais pas le con, mon frère! Si tu essaies de partir, je te flingue.

– Je voulais juste voir si elle marchait, assura le chauffeur. Il accéléra et coupa le moteur. Puis, d'un geste naturel, il passa la main sous le tableau de bord et ses doigts atteignirent un petit bouton invisible qu'il enfonça. Un antivol, qu'il avait bricolé, coupa l'allumage. Si on ne connaissait pas le truc, impossible de faire démarrer la voiture.

Il se redressa et ressortit de la voiture.

– Elle tourne bien, dit-il, mais c'est trop cher!

– Combien tu en donnes, mon frère?

– Deux cent mille, pas plus...

L'autre eut une grimace de dégoût et cracha par terre.

– Qu'Allah te maudisse! Cette voiture est une merveille, en plus elle est blindée, elle a un moteur neuf...

Darius demeura impassible.

– Pour moi, c'est deux cent mille, pas un afghani de plus.

– Tu n'es qu'un chien! lança un des deux types.

Darius esquissa un sourire.

– Vous la vendrez sûrement, mais pas à moi...

Sans un mot de plus, il s'éloigna vers Nelson Berry et lui résuma la discussion sur le prix.

– J'ai mis l'antivol, dit-il. Elle ne peut plus démarrer. Ils vont se retrouver dans la merde.

Ils remontèrent dans la Land Cruiser et Nelson Berry prit le volant, remontant vers le haut du marché. Arrivé au bout, il fit demi-tour et redescendit l'unique voie au sol défoncé.

En arrivant à la hauteur du parking où ils avaient laissé la Toyota volée, il ralentit.

Elle était toujours là, le capot levé. Un des voleurs était penché sur le moteur, l'autre se trouvant à l'intérieur de la voiture. Nelson Berry entra dans le parking et s'arrêta.

– On y va! dit-il simplement.

Les deux voleurs étaient tellement absorbés dans leur tentative de réparation qu'ils ne les virent qu'au dernier moment. Darius descendit du 4 × 4 avec un large sourire et lança:

– Tu as un problème, mon frère?

L'autre ne se retourna même pas. Aussi, ne vit-il pas arriver derrière lui Nelson Berry qui le ceintura, l'arracha du sol et le porta littéralement jusqu'à la Land Cruiser, le jetant au fond.

Willie et Rufus, deux « bêtes », étaient descendus à leur tour. Lorsque l'homme au volant leva les yeux, il se trouva face au canon d'un pistolet. Il essaya d'attraper une arme, mais Rufus l'arracha de la voiture, le faisant tomber à terre. Willie enchaîna avec un violent coup de pied à la mâchoire, puis les deux hommes le traînèrent à son tour vers la Land Cruiser et le jetèrent sur le corps de son copain.

Darius était déjà en train de se glisser au volant de la Toyota. Il passa la main sous le tableau de bord et débrancha le coupe-circuit. Trente secondes plus tard, le moteur ronronnait et il quittait le parking, descendant vers la route principale.

Nelson Berry se remit au volant de la Land Cruiser, Rufus et Willie s'occupant de neutraliser les deux voleurs, tassés au fond du 4 × 4.

À son tour, celui-ci démarra, suivant la Toyota.

Tout n'avait pas duré deux minutes et personne n'avait rien vu. L'expédition était un succès: il avait récupéré la Toyota blindée et deux hommes qui savaient sûrement où se trouvait Malko.

Il ne restait plus qu'à le leur faire dire.



Malko, tassé au fond de son puits, leva la tête, en entendant le couvercle qui l'obturait se déplacer. Il aperçut un rond noir: le ciel, puis un de ses ravisseurs se pencha au-dessus du puits et vociféra quelques mots en dari.

Grelottant, affamé, bien qu'on l'ait nourri une heure plus tôt, Malko se demandait combien de temps il allait encore pouvoir tenir dans ces conditions. Il avait l'impression de geler de l'intérieur.

Une deuxième tête apparut, vociférant elle aussi. Malko ne

comprenait pas. En anglais, il lança:

– *What is the problem?*

Visiblement, ses ravisseurs ne comprenaient pas l'anglais.

Quelques instants plus tard, il vit la corde descendre le long du puits et atterrir à côté de lui. On lui demandait de remonter. Il hésita à la prendre, se rappelant ce qui était arrivé à son compagnon de captivité, puis, se dit finalement qu'ils risquaient de le rafaler. Résigné, il se passa la corde autour du torse.

Aussitôt, elle se tendit et commença à le remonter. Il s'accrocha lorsqu'il atteignit la surface, plusieurs mains le tirèrent brutalement pour lui faire franchir la margelle. Il tenait à peine debout et faillit tomber lorsqu'on défit la corde.

Trois hommes l'entouraient. Barbus, l'air mauvais, haineux. L'un brandit un pistolet sous son nez puis appuya le canon sur son front.

Le froid de l'acier envoya une décharge d'adrénaline dans ses artères: ils allaient le tuer!

Les deux autres continuaient à vociférer. L'un d'eux commença à lui envoyer des coups de pied. Ils paraissaient déchaînés sans qu'il comprenne pourquoi. Il essaya de parler anglais mais c'était inutile. Quelque chose lui échappait. Ballotté, frappé, il s'accrocha au rebord du puits pour ne pas tomber.

Tournant autour de lui, les trois hommes semblaient hésiter sur la conduite à tenir. L'un d'eux vint vociférer sous son nez et Malko comprit le mot Toyota.

Quelque chose était arrivé à la Toyota volée. Mais quoi?

Finalement, ils l'abandonnèrent quelques instants, discutant entre eux avec violence. Malko en profita pour regarder autour de lui. Il se trouvait dans la cour d'une ferme close de hauts murs. Un claquement métallique le fit sursauter. Un des trois hommes venait d'armer son pistolet: aucun doute, ils avaient décidé de l'exécuter. Comme son prédécesseur. Il eut soudain une idée. On ne lui avait pris ni son stylo ni son bloc note. Il saisit les deux et inscrivit en grandes lettres le numéro de téléphone de Warren Muffet, s'avança et tendit le papier à un des trois hommes. Il ajouta un seul mot: « dollars. »

À condition qu'ils lisent les caractères romains...

La discussion cessa brutalement. Ils étaient tous les trois penchés sur

son message. Nouvelle discussion, cette fois sur un ton plus calme. Un des hommes revint vers lui et l'apostropha. En dari, évidemment. Malko répéta le mot « dollar ».

C'était le même en dari.

La discussion tourna court. Ils étaient incapables de se comprendre... Finalement, l'un d'eux ramassa la corde et la jeta à Malko: on le remettait dans le puits, il n'allait pas mourir tout de suite. Il fut presque heureux d'enjamber à nouveau la margelle et de se laisser glisser au bout de la corde.

Dans le puits, il faisait encore plus glacial qu'à l'extérieur. La peur lui avait fait oublier le froid.

Maintenant, il priait de toutes ses forces pour qu'ils appellent Warren Muffet.

La CIA avait les méthodes et les moyens pour discuter avec ses ravisseurs et ferait tout pour le sauver.

Arrivé au fond du puits, il renvoya la corde et reprit sa position initiale. Tremblant de tous ses membres... Sans son manteau de cachemire, il serait déjà mort de froid. Il n'arrivait pas à s'arrêter de trembler. Un appel lui fit lever la tête. De nouveau, une tête était penchée au-dessus de la margelle. Il vit un bras bouger, puis un objet rebondit sur une des parois et atterrit à ses pieds.

Un petit objet rond, marron.

Une grenade.

CHAPITRE XIII

À peine la Land Cruiser garée dans la cour du « *poppy palace* », Nelson Berry et ses deux « assistants » sortirent violemment leurs deux prisonniers du véhicule. À côté du perron, il y avait une petite porte menant au sous-sol de la grande maison.

On poussa les deux Afghans dans la première pièce et Rufus et Willie commencèrent à les rouer de coups. Systématiquement, méthodiquement. En silence. On n'entendait que le bruit mat des coups sur la chair. Lorsque l'un des deux hommes tombait sur le sol de terre battue, on le relevait. Les lèvres explosées, les arcades sourcilières fendues, le nez cassé, les deux Afghans subissaient stoïquement leur punition. Tombés aux mains de la police, ils auraient subi le même « attendrissement ». C' était la coutume locale.

Silencieux, Darius, qui avait rentré la Corolla blindée, assistait à la scène en fumant une cigarette. Profitant d'une pause, il remarqua :

– Commandant, vous ne tapez pas assez fort. Je peux m'en occuper.

– Vas-y! fit simplement Nelson Berry, appuyé à un établi.

Lui n'avait pas encore touché les deux prisonniers. Darius attrapa dans un coin une batte de cricket métallique et commença à taper comme un sourd sur les deux prisonniers. Visant les reins et le dos. Tout en les injuriant copieusement en dari...

Soulagé, il reposa enfin sa batte et ralluma une cigarette. Les deux hommes, couverts de sang, muets, étaient assis par terre, prostrés. Résignés. Fatalistes.

Nelson Berry se tourna vers Darius. Son dari n'était pas assez bon pour poursuivre un interrogatoire.

– Dis leur qu'on ne leur veut pas de mal! On veut seulement récupérer l'homme qu'ils ont kidnappé et l'argent qu'il avait. S'ils nous conduisent à lui, ils auront la vie sauve.

Darius traduisit et le plus vieux des deux prisonniers répondit quelques phrases brèves.

– Il dit, traduisit le chauffeur, qu'ils ont seulement remis la voiture à

deux types qui leur avaient promis de l'argent pour effectuer le kidnapping. Ils ne savent pas ce que l'*haridji* est devenu.

Le Sud-Africain ne se troubla pas. Calmement, il lança à Darius:

– Dis-leur que je sais qu'ils mentent et que je n'aime pas les menteurs! Repose-leur la question!

Ce que Darius fit. Le plus âgé répondit d'une voix plaintive:

– Il dit qu'il ne ment pas, traduisit Darius.

Tranquillement, Nelson Berry s'approcha. Prenant dans sa ceinture son pistolet automatique Makarov, il en posa l'extrémité sur le sommet du crâne du plus jeune prisonnier et pressa la queue de détente.

La détonation claqua, assourdissante. Le projectile s'enfonça verticalement dans le crâne de sa victime, terminant sa course quelque part entre ses deux poumons. Foudroyé, il s'effondra en avant. Le Sud-Africain remit le cran de sûreté de son arme et la reglissa dans son holster. Le second prisonnier avait levé la tête et le regardait, terrifié.

– Darius, dis lui que je vais continuer l'interrogatoire! Au premier mensonge, il subit le même sort. Il a compris?

Darius traduisit et le prisonnier survivant balbutia quelques mots.

– Il a compris, traduisit sobrement le chauffeur.

– Il connaît les kidnappeurs?

Le prisonnier inclina la tête affirmativement.

– Comment s'appellent-ils?

– Abdul et Zarnegar.

– Est-ce qu'ils ont tué le prisonnier?

Réponse confuse.

– Quand ils sont partis essayer de vendre la Toyota, il était encore vivant.

– Où?

– Dans une ferme.

– Loin?

– Nazdik¹.

Cela ne voulait pas dire grand-chose, cinq cents mètres ou dix kilomètres.

– Dans un appartement ou dans une maison?

– Dans un puits...

Il expliqua la ferme et le système du puits: astucieux; la police aurait fouillé la ferme sans rien trouver.

– Très bien, conclut Nelson Berry. Combien d'hommes sont-ils?

– Deux, peut-être trois, répondit le prisonnier. Il y a le propriétaire de la ferme qui doit toucher un peu de la rançon.

– Ils ont des armes?

– Oui. Une kalach et des pistolets.

– Où dorment-ils?

– Dans la ferme.

– Tu vas nous conduire à la ferme.

Le prisonnier se troubla.

– Je ne sais pas si je vais retrouver le chemin, c'est compliqué.

– Dis-lui que s'il ne nous amène pas à la ferme, je le tue, comme son copain! avertit Nelson Berry. On ne va pas y aller maintenant parce qu'il fait nuit. Dès demain matin, à l'aube. Attache-le solidement!

Darius s'exécuta avec joie. Ficelé, les poignets attachés à l'établi, le prisonnier ne risquait pas de s'échapper. Le Sud-Africain regagna son bureau.



Maureen Kieffer n'arrivait pas à se concentrer sur ses soudures. Deux jours qu'elle n'avait plus de nouvelles de Malko. Par acquit de conscience, elle avait rappelé plusieurs fois son copain du Serena, sans résultat. Elle n'osait pas entrer en contact avec la CIA. Ils ne lui diraient rien.

Personne n'avait parlé dans les vingt journaux paraissant à Kaboul de l'enlèvement d'un étranger.

Elle ne voyait plus à quel saint se vouer.



Warren Muffet était en train de lire la mémoire du portable de Malko. Il y avait peu de numéros, dont un le fit sursauter. Il l'introduisit dans son ordinateur, pour le comparer à sa banque de données. Aussitôt, une photo s'afficha sur l'écran. Celle de Nelson Berry.

Le chef de Station de la CIA étouffa un juron. Ainsi, Malko était en contact avec le Sud-Africain. Ce qui n'avait rien à voir avec les Talibans... Il connaissait bien le Sud-Africain et ils avaient même travaillé ensemble à une certaine période. Celle des « *Blackwaters* ». Nelson Berry était utilisé par l'Agence pour certaines éliminations discrètes d'agents doubles, de Talibans infiltrés ou pour des opérations encore plus tordues. Warren Muffet n'aimait pas le Sud-Africain qu'il considérait comme mercenaire et avait rompu tout contact avec lui.

Même si certaines autres agences américaines ou afghanes continuaient à travailler avec lui, Nelson Berry contrôlait un petit groupe d'expats – surtout des Sud-Africains – qui savaient tout faire. On le soupçonnait même de contacts avec certains gros trafiquants de drogue dont il protégeait le transport des cargaisons.

Bref, il n'était pas fréquentable et, pourtant, Malko le fréquentait.

Était-ce de sa propre initiative ou sur ordre? Dans ce cas, Warren Muffet aurait dû être au courant...

Pour l'instant, il fallait tenter de retrouver Malko. Peut-être Nelson Berry aurait-il une information? Il composa son numéro et tomba sur une messagerie où il laissa un message demandant de le rappeler d'urgence.

Il allait quitter l'hôtel Ariana lorsque son portable sonna: un numéro afghan inconnu. Surpris, il répondit. Très peu de gens possédaient son numéro.

Une voix afghane prononça une longue phrase en dari, qu'il eut du mal à comprendre. En plus, son dari était loin d'être parfait. Il saisit les mots « otage, dollar, rançon, demain » et cria dans le téléphone.

– Attendez! Attendez!

De la ligne fixe, il appela sa secrétaire.

– Dites à Wardak de venir tout de suite!

Un de ses adjoints afghans. Deux minutes plus tard, Amine Wardak pénétra en trombe dans le bureau. Warren Muffet lui tendit le portable.

– C'est un type qui ne parle qu'afghan. Je crois qu'il s'agit de Malko Linge.

Amine Wardak entama une longue conversation en dari et se tourna ensuite vers le chef de Station.

– Il dit qu'il détient un *haridji*. Ils vont le tuer s'ils ne reçoivent pas une rançon de cinquante millions d'afghanis... Ils veulent l'exécuter demain matin, à l'heure de la première prière...

Warren Muffet sentit son sang se liquéfier.

Il avait enfin retrouvé Malko et risquait de le perdre pour de bon.

– Dites à ce type qu'il est trop tard pour réunir une somme pareille! Il faut qu'il attende demain. Pas la première prière. Midi. Qu'il aura la somme qu'il demande.

Amine Wardak traduisit puis reposa le portable.

– Il a dit qu'il rappelait demain.

Warren Muffet était encore secoué.

– Pourquoi cette référence à la première prière? demanda-t-il. Ce sont des Talibans?

– Non. Ils essaient de le faire croire. Ce sont des voyous de droit commun. C'est encore plus dangereux. Ils tuent souvent les gens qu'ils enlèvent s'ils n'obtiennent pas de rançon.

– *My God!* s'exclama le chef de Station. Cette putain de rançon, on va la payer.

– Attention! avertit Amine Wardak. C'est très délicat, il va falloir faire appel à la police afghane pour encadrer l'opération, sinon, on risque de perdre sur les deux tableaux.

– J'appellerai demain matin, promet Warren Muffet. Bon sang, je ne vais pas dormir...

Au moins, il avait une quasi-certitude: Malko était vivant.



Malko serrait dans ses mains glaciales la grenade que lui avaient expédiée ses ravisseurs. Une petite grenade défensive américaine qui n'était pas dégoupillée. Pourquoi la lui avait-on envoyée?

Intimidation?

Certes, il pouvait, lorsque ses ravisseurs ôteraient le couvercle du puits, la dégoupiller et la jeter à l'extérieur; mais s'il ratait son coup et qu'elle retombe dans le puits, il serait déchiqueté. Bref, il ne pouvait rien en faire...

Il lui semblait que le froid avait encore augmenté. Il tremblait de tous ses membres sans arrêt et réalisa tout juste qu'il n'avait pas été nourri. À cause du froid, tout engourdi, il ressentait moins la faim. Tout en sachant qu'il s'affaiblissait progressivement. Il n'arrivait pas à trouver le sommeil entre le froid et l'angoisse. Puis, progressivement, s'endormit, assis à même le sol humide, la tête sur les genoux.



Nelson Berry regarda pensivement le numéro de Warren Muffet affiché sur son portable. Curieux. Le chef de Station de la CIA ne l'avait pas appelé depuis des mois, et il savait qu'il ne le portait pas dans son cœur.

Comment savait-il qu'il était en contact avec Malko? Les gens de Washington avaient-ils trahi? Personne en principe, à part Clayton Luger, ne savait que le Sud-Africain avait été choisi pour épauler Malko dans sa mission « spéciale ». Finalement, Nelson Berry se dit qu'il serait temps de rappeler l'Américain après avoir essayé de récupérer Malko.

Ce qui n'était pas joué... Alertés par la disparition de leurs deux complices, les ravisseurs avaient pu liquider leur otage et prendre la fuite.

Ou alors, ils pouvaient l'attendre, soigneusement retranchés, avec leur otage. Dans ce cas, c'était très délicat. Il n'avait rien à leur offrir en échange de Malko. Cela risquait de se terminer dans un bain de sang... Il s'allongea, tout habillé sur son lit et mit son réveil à cinq heures.



– Walid, j'ai le contact avec les ravisseurs de Malko, annonça

Warren Muffet. Qu'est-ce que je fais?

Il était huit heures moins le quart et il avait appelé Walid Varang du NDS, avant qu'il n'aille au bureau. Il expliqua au haut fonctionnaire afghan la situation. Ils n'avaient que très peu de temps pour agir.

– Venez dans une heure au NDS! conseilla l'Afghan. Nous irons ensemble au ministère de l'Intérieur, ils ont plus l'habitude que nous de traiter ce genre de problème. C'est très délicat. Il ne faut pas verser la rançon comme ça, sinon, vous ne reverrez jamais Malko Linge... Les modalités de l'échange sont très délicates à mettre au point. Au moins, vous avez retrouvé la piste. Il s'agit d'une affaire crapuleuse.

– C'est ce qui semble, fit Warren Muffet, prudent. Je suis chez vous dans une heure.



Lorsque Darius ouvrit la porte de l'appentis, le prisonnier qui dormait à poings fermés, sursauta.

– Réveille-le! ordonna Nelson Berry.

Darius s'y employa à grands coups de pied, mettant ensuite le prisonnier debout. Le sang avait séché sur son visage, ses lèvres avaient doublé de volume et il n'était vraiment pas beau à voir.

Le Sud-Africain se planta devant lui.

– Tu vas nous conduire à cette ferme, dit-il. Si tout se passe bien, tu t'en sors. Si le prisonnier est parti ou mort, tu deviens un *shahid*², conclut-il avec un sourire ironique...

Le prisonnier se laissa conduire jusqu'à la Land Cruiser et on l'installa à la place du mort, les mains toujours ligotées. Darius se glissa au volant, une kalach sur le plancher. Nelson Berry et les deux Sud-Afs montèrent à l'arrière avec ce qu'il fallait pour pulvériser les malfaisants. Le Sud-Africain avait même un M16 avec un lance grenade M79 de 40 mm, ce qui pouvait éparpiller pas mal de malfaisants.

– Où va-t-on? demanda Darius.

– On prend la route de Nangarhar, fit le prisonnier.

Ce qui était aussi celle de Jalalabad, à l'est. Ils traversèrent le centre de Kaboul puis filèrent vers l'est, suivant en gros la rivière Kaboul.

Deux kilomètres plus loin, il désigna une piste qui partait sur la gauche vers une colline pelée.

– C'est là, je crois.

Nelson Berry, assis derrière lui, posa le canon de son pistolet sur la nuque du prisonnier.

– Tu crois ou tu es sûr?

– C'est là, c'est là-bas dans le village de Tara Khel, bredouilla le prisonnier.

Un gros village, le dernier avant la montagne étalé sur un aplat caillouteux. La piste serpentait pour éviter les crevasses, les grosses dénivellations. Ils se trouvaient dans une zone déserte, à une dizaine de kilomètres de Kaboul.

Problème: la Land Cruiser blanche se voyait comme une mouche dans un verre de lait! Pourvu que les ravisseurs de Malko ne les repèrent pas! Ils auraient dix fois le temps de l'égorger. Un 4 × 4 blanc dans ce coin, c'était forcément suspect. Nelson Berry n'avait pas voulu prendre la Toyota Corolla blindée que les ravisseurs connaissaient. Cela aurait été pire.

La piste était de plus en plus mauvaise. Darius dut ralentir. Ils approchaient de Tara Khel. Le prisonnier indiqua:

– Prenez sur la droite par la grosse ferme!

Une piste encore plus défoncée menant à une imposante ferme à l'écart, entourée par un haut mur de briques dissimulant les bâtiments. S'arrêtant finalement devant une porte métallique verte.

Darius stoppa.

Les quatre hommes descendirent du 4 × 4. Nelson Berry appuya sur le battant métallique. Fermé.

Il tira son pistolet et appuya l'extrémité du canon sur la serrure. Derrière lui, Rufus et Willie attendaient, encadrant le prisonnier, armes au poing.

– On y va, lança le Sud-Africain.

Il tira dans la serrure et envoya ensuite un violent coup de pied dans le battant métallique qui s'ouvrit d'un coup. Poussant le prisonnier devant eux, les trois Sud-Africains se ruèrent à l'intérieur de la ferme.

Celle-ci ne comportait qu'un bâtiment bas, avec une vieille Corolla

devant.

Quelques secondes plus tard, la porte de la ferme s'ouvrit sur un homme armé d'une kalach. Il n'eut pas le temps de s'en servir. Rufus s'arrêta, braqua le lance-grenades sur l'entrée de la ferme et expédia son projectile de 40 mm... Il frappa l'homme à la kalach en pleine poitrine, le faisant littéralement exploser.

Un second homme apparut, rafalé aussitôt par les Sud-Afs et il s'effondra à son tour. Les trois Sud-Afs l'enjambèrent et pénétrèrent dans la ferme, laissant le prisonnier à la garde de Darius. Un homme était assis à une table, en train de manger. Il leva les bras le plus haut possible et, sans ménagements, Rufus et Willie le forcèrent à s'allonger sur le sol, après l'avoir fouillé.

Il n'avait pas d'arme.

Les Sud-Afs se lancèrent alors dans la fouille de la maison sans rien trouver.

Ressortant, Nelson Berry se rua vers le prisonnier, lançant à Darius:

– Qu'il dise où est le puits!

Terrifié, l'Afghan se dirigea de lui-même derrière la maison. Les Sud-Africains découvrirent alors la margelle fermée par des planches recouvrant une toile cirée.

Ils se précipitèrent, arrachant les planches puis la toile cirée, découvrant une ouverture ronde et sombre. Nelson Berry se pencha sur la margelle et appela:

– Malko!

Le fond du puits était plongé dans l'obscurité et il lui était impossible de voir ce qui se trouvait à l'intérieur. Il y eut quelques secondes de silence, puis une voix répondit faiblement:

– Oui, je suis là!

– Il est vivant! cria Nelson Berry.

Il regarda autour de lui et aperçut par terre une grosse corde se terminant par un nœud coulant. Il en saisit une extrémité et envoya celle terminée par le nœud coulant au fond.

Rufus se pencha à son tour sur le puits, braquant une lampe torche sur le fond et aperçut Malko tentant de passer le nœud coulant autour de son torse, sans y arriver. Aussitôt, Nelson Berry remonta la corde et la lança à Darius.

– Descends! Tu vas la lui mettre.

Darius se noua la corde autour du torse et les trois hommes le firent basculer par-dessus la margelle. Jusqu'à ce qu'il atteigne le fond du puits. Malko, prostré, ne faisait plus un geste. Darius lui noua la corde autour du torse et cria:

– Remontez-le!

Ils tirèrent avec précaution. Malko n'avait plus la force de s'aider. Il tournoyait au bout de la corde comme un spéléologue en détresse. Enfin, les trois hommes arrivèrent à le hisser au niveau de la margelle et à le faire basculer à l'extérieur.

Nelson Berry, qui n'avait pourtant pas le cœur sensible, murmura une exclamation en afrikaner entre ses dents. Quand il était ému, il reprenait sa langue natale. Malko était pâle comme un mort, le visage envahi par la barbe, les traits creusés. Flottant dans son manteau. Il ouvrit les yeux et esquissa une grimace qu'il pensait être un sourire.

– Vous êtes arrivés à temps! murmura-t-il.

Nelson Berry sortit de sa poche une flasque de vodka et la glissa entre les lèvres de Malko. Celui-ci essaya de boire, puis recracha avec un hoquet.

Trop faible pour supporter l'alcool.

Le soutenant, ils le traînèrent jusqu'au 4 × 4 garé à l'extérieur. Comme Malko n'arrivait pas à tenir sur le siège, on lui mit la ceinture de sécurité. Le prisonnier regardait la scène d'un œil terrifié.

– C'est bon, commandant? demanda-t-il en dari.

Darius traduisit. Nelson Berry secoua la tête et laissa tomber:

– *Bad luck, buddy!* On a besoin de ta place. On est obligés de te laisser là.

Tirant son Makarov de sa ceinture, il appuya le canon sur le front de l'homme et pressa sur la détente. Ce qui fit éclater la tête, projetant son propriétaire à trois mètres.

– Allons chercher le type dans la ferme, on l'emmène! ordonna Nelson Berry.

Ce dernier composa alors le numéro de Warren Muffet, puis tendit l'appareil à Malko.

– Parlez-lui!



Quand Warren Muffet vit le numéro du Sud-Africain s'afficher, il se dit qu'il allait enfin en savoir plus. La voix de Malko lui envoya une formidable giclée d'adrénaline dans les artères.

- Warren? fit ce dernier, je suis OK. Très faible, mais OK.
- Où êtes-vous? cria le chef de Station de la CIA.
- Dans la voiture de Nelson Berry. C'est lui qui m'a récupéré.
- OK, venez à l'Ariana, je préviens les check-points! Donnez-moi le numéro de la voiture. Vous avez besoin d'un médecin?
- Oui.
- OK. Tout sera prêt pour votre arrivée. Vous êtes loin?
- Je ne sais pas.

Warren Muffet raccrocha, indiciblement soulagé. Avec, quand même, beaucoup de questions sans réponse.

1. Pas loin.

2. Martyr.

CHAPITRE XIV

Malko ouvrit les yeux et mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait. Le 4 × 4 de Nelson Berry l'avait amené directement à l'hôtel Ariana où l'attendait Warren Muffet. Repartant ensuite à la police pour livrer l'homme trouvé dans la ferme de Tara Khel.

Le Chef de Station de la CIA l'avait alors emmené dans sa voiture jusqu'à l'ambassade américaine où on avait installé Malko dans un pavillon réservé aux employés de l'ambassade malades ou blessés.

Ici, tout était américain: les médecins, les médicaments, les infirmières. En plus, il se trouvait dans le périmètre sécurisé, à l'abri de tout problème. Il baissa les yeux sur son bras gauche et vit qu'on lui avait posé une perfusion, probablement du glucose. Il se sentait dans un état second. Très faible, mais parfaitement lucide. La pièce était si chauffée que la sensation de froid qui l'avait accompagné durant toute sa captivité avait disparu.

La porte s'ouvrit sur un homme en blouse blanche, un stéthoscope autour du cou. Il tendit la main à Malko.

– Je suis le docteur Perkins, fit-il. Vous n'étiez pas brillant lorsqu'on vous a accueilli. Je crois que vous avez subi une épreuve terrible. Dites-moi comment ça s'est passé!

Malko arriva à esquisser un sourire.

– Pendant quatre jours, je n'ai mangé qu'un peu de riz arrosé d'eau... Je n'ai pas été maltraité, mais surtout, j'ai eu très froid...

– Demain, nous aurons le résultat des analyses, dit le médecin. On verra si cette eau ne vous a pas contaminé; de toute façon, à mon avis, vous avez perdu un kilo par jour. Cela devrait facilement se rattraper. C'est surtout le froid qui vous a affaibli. Il vous faut une semaine de repos, avec beaucoup de « *New York steaks* »... Demain, on vous fera un scanner général.

« D'ici là, *cool*, dormez le plus possible!

Il n'avait pas à le recommander à Malko; déjà, celui-ci sentait ses yeux se fermer...

Il était en train de s'endormir lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

– Vous allez mieux? demanda Warren Muffet.

– Je vais bien, assura Malko, j'ai seulement besoin d'un ou deux jours de repos...

– Le docteur Perkins refuse de vous laisser sortir avant une semaine, corrigea le chef de Station de la CIA. De toute façon, pour le moment, vous n'avez rien à faire. J'ai prévenu le Serena, en disant que vous étiez en déplacement.

« J'ai une bonne nouvelle: mon ami Walid Varang, du ministère de l'Intérieur, vient de m'appeler. L'homme que Nelson Berry a livré à la police a avoué. Pour terminer sa maison, il louait son puits à des voyous pour entreposer les victimes de leurs kidnappings. Il a été transféré au NDS à leur demande.

– Et l'argent?

– Envoyé pour le moment. Ce n'est pas le plus grave, vous êtes vivant.

– Il n'y a pas grand-chose à attendre de l'interrogatoire de cet homme, dit Malko. Il s'agit d'un kidnapping crapuleux: ils voulaient de l'argent.

– On verra, fit Warren Muffet. Tenez, voilà votre téléphone qu'on avait retrouvé dans une poubelle! « Avec un chargeur.

Il posa l'appareil sur le lit.

– Merci, dit Malko.

Il glissait déjà dans le sommeil.



Une faible lueur filtrait à travers les vitres dépolies. Malko regarda sa montre et n'en crut pas ses yeux: 1 h 35. Il avait dormi quatorze heures!

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur une infirmière poussant un chariot, sur lequel il y avait tous les éléments d'un déjeuner. Malko réalisa qu'il mourait de faim. Il en aurait pleuré de joie en découvrant le « *New York steak* » saignant, accompagné de frites. Il aurait mangé l'assiette. Hélas, le café qui accompagnait le festin était du jus de chaussette.

Quand même ragaillard, il examina la mémoire de son téléphone

et, tout de suite, trouva plusieurs messages de Maureen Kieffer... De plus en plus angoissés.

Immédiatement, il la rappela.

– Malko? Où étais-tu passé?

– Il m'est arrivé une drôle d'aventure, dit-il. J'ai été kidnappé.

Il expliqua à la Sud-Africaine ce qui s'était passé.

– Tu as eu beaucoup de chance, dit-elle. D'habitude, ils tuent les gens, même si on paie la rançon. Où es-tu?

– À l'ambassade américaine, dans le pavillon des malades...

– Tu te souviens que tu me dois un dîner, fit la jeune femme, espiègle.

Soudain, Malko se sentait revivre.

– Tu veux venir partager le mien, ce soir? demanda-t-il. Je ne peux pas encore bouger.

– Ils ne me laisseront jamais entrer...

– Je vais arranger cela, promit Malko. Viens quand tu veux! Ici, on me sert vers huit heures.

À peine eut-il raccroché qu'il appela Warren Muffet et lui expliqua la situation.

– Faites ce qu'il faut pour que Maureen Kieffer puisse venir me retrouver! dit-il, sinon je me sauve...

Warren Muffet ne fit aucun commentaire.

– Je m'en occupe, dit-il. J'ai besoin du numéro de sa voiture.

– Appelez-la! dit Malko. Voilà son numéro.



Dans un des sous-sols du NDS, Mohsein Ravash regrettait d'avoir prêté son puits... Depuis plusieurs heures, il était battu comme plâtre, à coups de barre de fer, de poing. On l'avait allongé sur une table de bois maculée de taches de sang, les quatre membres immobilisés et on le frappait sur le ventre et le bas-ventre.

Pourtant, il avait dit tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-

chose. Lui, n'était qu'un prestataire de service... Son interlocuteur, un Pachtoun, s'approcha, un poignard à la main et pencha sur lui une haleine d'oignon.

– Mon frère, dit-il ironiquement, si tu ne nous dis pas tout ce que tu sais, je vais t'ouvrir à partir d'ici jusqu'en bas... Et tu vas voir, ça fait très mal...

Il désignait le nombril nu du prisonnier. Ce dernier vit à l'expression de ses yeux, que ce n'était pas des paroles en l'air. Désespérément, il chercha ce qu'il pourrait bien dire. Les policiers avaient déjà identifié tous les coupables. Il ne restait pas grand-chose.

Soudain, il pensa à une conversation qu'il avait entendue entre deux des ravisseurs.

Peut-être que cela allait lui sauver la vie.

Il relata fidèlement la conversation des deux voyous et sentit que son interlocuteur accrochait. Ce dernier, avec un mauvais sourire, se contenta de balafrer d'une longue estafilade le ventre nu et remonta dans les étages faire son rapport.



Maureen Kieffer arriva cinq minutes après la table roulante apportant le dîner: des *spare ribs* avec des brocolis et une bouteille de vin californien.

La jeune femme se débarrassa d'une énorme doudoune qui la transformait en bibendum et apparut dans toute sa splendeur. Un cachemire moulant noir boutonné devant, dont les boutons semblaient prêts à sauter et un pantalon de cuir noir très ajusté, glissé dans des bottes en fourrure. Maureen Kieffer s'approcha de Malko et posa ses lèvres glacées sur les siennes.

– Tu ne m'en veux pas de ne pas avoir mis de bas! L'hiver n'est pas tout à fait fini. Le soir, il refait froid. Quand tu viendras à la maison, ce sera différent.

– Je suis trop faible pour faire quoi que ce soit, assura Malko. Je voulais seulement te voir.

– Moi aussi, dit la jeune femme. J'étais très inquiète. À Kaboul, quand les gens ne répondent plus à leur portable, d'habitude, c'est qu'ils sont morts...

Ils s'installèrent pour manger et la jeune femme ouvrit la bouteille de vin californien.

– À nos retrouvailles! dit-elle.

Le vin était tout à fait correct. Ils dînèrent rapidement, ayant faim tous les deux... Puis, Maureen Kieffer s'assit au bord du lit et passa une main douce sur la joue de Malko.

– Tu es bien avec une barbe...

– Moi, je me sens sale, protesta-t-il, dès que je sors d'ici, je reprends figure humaine.

Maureen se pencha et effleura ses lèvres, appuyant de plus en plus son baiser. Finalement, jusqu' à glisser une langue imprégnée de vin californien dans sa bouche. Malko eut l'impression de recevoir une petite décharge d'électricité statique. La poitrine de la jeune femme était écrasée contre les draps. Il en caressa d'abord le contour, à travers le cachemire, effleurant une pointe qui se durcit immédiatement sous ses doigts.

Maureen Kieffer eut un sursaut.

– Le froid me rend très sensible! murmura-t-elle.

Malko était déjà en train de défaire les minuscules boutons du pull et le cachemire s'écartait sur le soutien-gorge noir débordant de tiédeur ferme. Ils ne se parlaient plus. Maintenant, il explorait consciencieusement la magnifique poitrine, écartant peu à peu le soutien-gorge...

Maureen semblait parfaitement satisfaite. Tout à coup, elle s'arracha.

– Attends!

Dépoitraillée, elle marcha jusqu'à la porte pour se heurter à une grosse infirmière noire venant récupérer la table roulante. La nouvelle venue roula des yeux blancs devant le spectacle de la poitrine quasiment offerte sur le cachemire ouvert.

Maureen Kieffer ne se troubla pas.

– J'allais vous appeler! fit-elle suavement. Nous avons terminé.

La Noire n'insista pas, attrapa le chariot et ressortit de la chambre comme si elle était poursuivie par Belzébuth.

Tranquillement, Maureen Kieffer donna un tour de clef, revint vers le lit et se pencha vers Malko.

– Tu te sens mieux?

Elle acheva de déboutonner son cachemire, offrant ses seins à Malko. Pendant un moment, il joua avec, les malaxant, agaçant les pointes, reprenant goût à la vie. Maureen Kieffer se laissait faire avec un sourire lointain. Soudain, elle glissa une main sous le drap, effleurant la poitrine de Malko.

– Tu as maigri! dit-elle.

Sa main courait sur lui. Quand ses doigts atteignirent son ventre, Malko sursauta;

– J’ai encore mal partout! expliqua-t-il. J’étais recroquevillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

Doucement, la jeune femme commença à le masser, de façon circulaire. Peu à peu, sa main descendait. Lorsque l’extrémité de ses doigts atteignit le bas-ventre de Malko, elle demanda doucement:

– Tu as toujours mal?

Malko commençait à avoir une érection. Désormais, les doigts de la jeune femme épousaient la base de son sexe. Gagnant peu à peu du terrain. D’un geste doux, Maureen Kieffer écarta le drap et poussa une petite exclamation.

– C’est vrai, tu as beaucoup maigri!

Sa bouche s’abaissa et se posa sur le mamelon gauche de Malko. Lorsque la pointe de sa langue l’agaça, de nouveau il eut la sensation d’une petite décharge électrique.

Maintenant, Maureen Kieffer avait emprisonné son sexe entre ses doigts et le masturbait avec douceur.

– Tu vas mieux, dit-elle. Il me semble que tu bandes encore mieux qu’avant...

Désormais, le membre de Malko se dressait à la verticale, enserré à la base par la jeune femme. Celle-ci abaissa sa tête et le prit dans sa bouche avec une grande douceur.

– Ce soir, dit-elle, tu te contenteras de ma bouche. Je n’ai pas le courage de me déshabiller.

Malko ne répondit pas. Les yeux fermés, il profitait de chaque seconde de ce plaisir délicat... Maureen le suçait comme elle savait le faire, tandis qu’il jouait avec ses seins. Chaque fois qu’il en tordait les

pointes, la langue de la jeune femme s'animait encore plus... Jusqu'à ce qu'elle donne un coup de collier. Sentant cette goule lui aspirer toute sa sève, Malko poussa un grognement bref et explosa dans sa bouche.

Épuisé et heureux.

Il prit la main de Maureen et la serra.

– Tu ferais jouir un mort!

– Ne parle pas de malheur! fit la jeune femme avec une grimace comique. Il ne faut pas parler de la mort, cela peut la faire venir.

Elle s'était relevée et remettait ses seins dans son soutien-gorge. Ensuite, elle reboutonna posément son cachemire et se pencha sur Malko.

– La prochaine fois, nous irons au Boccaccio et je te karcheriserai après.



Mohsein Ravash, toujours attaché sur sa table de bois, grelottant de froid, essayait de trouver le sommeil. Plutôt satisfait de lui. Normalement, il avait désarmé son interrogateur. Les policiers afghans avaient la torture facile, mais quand le « client » parlait, il s'en sortait.

Il entendit des pas, tourna la tête et vit son interrogateur qui était parti depuis près de deux heures. Ce dernier avait une sorte de chiffon noir à la main. Il s'approcha de Mohsein Ravash par derrière. Debout derrière lui, il déplaça ce qu'il avait à la main: une sorte de cagoule qui se fermait par un lacet.

Rapidement, il la passa autour de la tête du prisonnier et serra le lacet autour de son cou.

Mohsein Ravash eut un brusque sursaut.

– Mon frère, qu'est-ce que tu fais?

L'interrogateur ne répondit pas. Déjà, il sortait de sa poche une cordelette avec un nœud coulant, et passait celui-ci autour du cou du prisonnier. Ce dernier n'eut pas vraiment le temps d'avoir peur. Déjà, l'autre l'étranglait de toutes ses forces. Mohsein Ravash essaya de bander ses muscles, mais la cordelette enfoncée dans ses chairs lui écrasait le larynx et la trachée-artère... Il se débattit encore quelques instants, puis, le sang ne parvenant plus à son cerveau et l'air à ses poumons, il eut un ultime hoquet et cessa de vivre.

L'interrogateur attendit encore un peu pour être certain qu'il ne respirait plus, puis défit la cordelette et ôta la cagoule. Les marques de strangulation étaient à peine visibles...

Il repartit comme il était venu et regagna son bureau pour rédiger son dernier rapport où il expliquait que le prisonnier avait succombé à une crise cardiaque durant un interrogatoire renforcé. Ce qui ne choquerait personne. C'était courant.

Son chef, une demi-heure plus tôt, après avoir écouté le compte rendu de la confession et consulté ses supérieurs, avait décidé que Mohsein Ravash devait mourir. Il était détenteur d'un secret beaucoup trop dangereux.

CHAPITRE XV

– Formidable! Vous semblez en pleine forme! On ne dirait jamais que vous avez passé quatre jours dans un puits!

Malko sourit. La cordialité de Warren Muffet était un peu forcée. Il émergeait après trois jours de repos passés à l'ambassade américaine et sa première visite avait été pour le chef de Station de la CIA. Qui, visiblement, se posait beaucoup de questions.

– A-t-on retrouvé les 500 000 dollars? demanda Malko.

L'Américain secoua la tête.

– Pas un cent. On ne saura jamais si ce sont les ravisseurs ou la police afghane qui les a étouffés...

– Il va donc falloir que vous fassiez revenir de Dubaï une somme équivalente, conclut Malko.

Un ange passa. Volant très bas.

– Je vais faire le nécessaire, répondit Warren Muffet, de mauvaise grâce. Vous en avez toujours besoin?

– Ma mission n'a pas changé, précisa Malko. Vous savez que j'ai été kidnappé alors que j'allais remettre l'argent à son destinataire.

– Nelson Berry?

Malko affronta le regard du chef de Station.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

– J'ai trouvé dans votre portable son numéro, expliqua l'Américain. Ce qui pose un petit problème: nous avons rompu avec lui depuis pas mal de temps, sur ordre de Langley. Il fait partie des gens devenus infréquentables du fait de leurs activités douteuses. Il semble qu'il assure parfois la protection de convois de pavot.

– Vous ne devriez pas vous poser de questions, assura Malko. J'ai en effet été en contact avec Nelson Berry. À la demande de Langley, justement. Et je vous rappelle que mes activités à Kaboul n'ont rien à voir avec celles de votre Station. Vous n'avez donc pas à craindre d'en

pâtir.

Warren Muffet, remis à sa place, s'empourpra légèrement, ouvrit la bouche, puis la referma. Il savait ne pas pouvoir s'opposer aux décisions de Clayton Luger.

Malko se leva: il n'avait pas envie de continuer l'entretien.

– Je compte sur vous pour me faire porter au Serena la somme dont j'ai besoin, dit-il. Si vous avez un doute, demandez une nouvelle autorisation à Langley!

Les deux hommes se serrèrent froidement la main. Warren Muffet n'avait pas osé demander ce que Malko complotait avec Nelson Berry, mais cela l'obsédait visiblement.



Revenu au Serena, Malko plia soigneusement le petit mot laissé par Maureen Kieffer lors de sa visite clandestine à l'hôtel. Même après trois jours de repos complet, il se sentait encore ébranlé. Il avait recommencé à manger normalement, mais ses os ne semblaient pas s'être totalement dégelés...

Il restait à reprendre le cours de sa mission. Il appela Nelson Berry. Ce dernier avait expliqué à Warren Muffet comment il s'était mêlé au kidnapping, à travers l'appel des ravisseurs donné du portable de Malko et ce qui avait suivi. Sans lui, Malko serait probablement encore au fond de son puits. Dès qu'il l'eut en ligne, il le remercia chaleureusement.

– Vous m'avez sauvé la vie, dit-il.

Le Sud-Africain ne manifesta aucune émotion particulière.

– Si je ne vous avais pas retrouvé, la Station s'en serait chargée. Les ravisseurs s'étaient mis en contact avec eux, j'ignore comment.

Malko le lui expliqua et conclut:

– Pouvez-vous m'envoyer votre voiture? J'aimerais vous remercier de vive voix.

– Dans une heure, elle sera à l'endroit habituel, affirma le Sud-Africain...

À peine eut-il raccroché que son portable sonna. Warren Muffet.

– Nous avons eu des nouvelles du NDS, dit-il. Le propriétaire de la maison n'a rien pu leur apprendre de plus. Ils l'ont un peu trop secoué et il est mort d'une crise cardiaque pendant son interrogatoire.

Triste oraison funèbre. L'incident était déjà derrière Malko. C'était Kaboul. Une ville pas vraiment dangereuse, mais réservant parfois de mauvaises surprises...



Malko allait monter dans la vieille Corolla blindée garée après le check-point, quand un numéro s'afficha. Il répondit et reconnut aussitôt la voix suave du maulana Mousa Kotak.

– J'ai su qu'il vous était arrivé quelques mauvaises choses, dit l'ancien ministre de la Protection de la Vertu et de la Répression du Vice. Cela me ferait plaisir de vous rencontrer pour vous remonter le moral. Pouvez-vous passer à la mosquée en fin de journée?

– Je viendrai, promit Malko, avant de monter dans la vieille Corolla.

Cela lui faisait un drôle d'effet de se retrouver avec Darius. Une demi-heure plus tard, ils atteignaient le « *poppy palace* » de Nelson Berry. Celui-ci, assis à son bureau, se leva pour venir étreindre Malko à l'étouffer.

– Vous l'avez échappé belle! dit-il. La police m'a dit que l'autre prisonnier avait été abattu par ses geôliers...

– Tout est bien qui finit bien! conclut Malko. Il s'agit seulement d'un incident de parcours. Les 500 000 dollars que je vous apportais ont disparu. J'ai demandé à Warren Muffet une somme équivalente, mais cela prendra quarante-huit heures.

– Pas de problème, assura le Sud-Africain, je vais commencer à vraiment réfléchir...

– Vous avez une idée?

– Vaguement. Je vais activer une source que je possède au Palais pour dégrossir le problème. On ne peut agir qu'à l'extérieur, lorsqu'il se déplace.

– Il doit être extrêmement protégé, objecta Malko.

Nelson Berry sourit.

– C'est une question de préparation. Évidemment, si on pouvait

disposer d'un *Predator*¹, ce serait formidable, mais dans ce cas, l'action serait signée. Donc, on va utiliser les moyens artisanaux. Je pense que lorsque vous me remettrez l'argent, j'aurais avancé.

« À propos, mon compte à Dubaï a été crédité de 500 000 dollars.

Désormais, la confiance régnait.

– Vous avez besoin de Darius? demanda Nelson Berry. Je peux vous le laisser.

– Non, merci, dit Malko, pour l'instant, je n'ai pas beaucoup à bouger... Ramenez-moi au Serena!

En roulant vers l'hôtel, il se dit qu'enfin, il commençait sa mission impossible. Il n'avait plus qu'à aller écouter la voix douceuse du maulana Mousa Kotak. Il avait demandé que Jim vienne le chercher au Serena à cinq heures et demie.



Dès que Malko eut pénétré dans son antre à la mosquée Wazir Akbar Khan, le maulana Mousa Kotak s'arracha à son fauteuil et se précipita vers Malko.

– *My dear friend!*

Le religieux prit sa main dans les siennes. Ses gros yeux globuleux semblaient pleins de bonté. Il mena Malko jusqu'au fond de la pièce, où ils s'installèrent sur des coussins en face d'un plateau de thé.

– J'ai beaucoup prié Allah pour vous, assura le religieux en s'étalant sur les coussins, la panse en avant. Quand j'ai su que vous n'aviez pas reparu au Serena, j'ai été très inquiet.

– Comment l'avez-vous su?

Le mollah eut un sourire angélique.

– J'ai des amis partout. J'ai vérifié d'abord de *mon* côté, mais je n'ai pas pu aller plus loin. Maintenant, je comprends mieux.

Malko lui adressa un sourire rassurant.

– C'est du droit commun, une bande de voyous qui voulaient se faire de l'argent. J'avais avec moi un jeune banquier afghan qu'ils ont assassiné parce que la famille ne pouvait pas payer. C'est une affaire

terminée.

Le maulana Mousa Kotak plissa les yeux, son visage poupin empreint soudain de gravité.

– Peut-être pas! fit-il d'un ton mystérieux.

– Que voulez-vous dire? demanda Malko.

Le religieux but une gorgée de thé avant de répondre.

– Après que vous avez été libéré, dit-il, j'ai continué à m'intéresser à cette affaire. Vous savez que le propriétaire de la maison où vous étiez séquestré a été interrogé par le NDS?

– Oui. On m'a dit qu'il était mort pendant son interrogatoire. Une crise cardiaque, mais qu'il n'avait rien de spécial à dire.

– Ce n'est pas tout à fait exact, corrigea le mollah Musa Kotak. En effet, il est mort au NDS. Mais, pas d'une crise cardiaque. Il a été étranglé, sur ordre supérieur.

– Étranglé! s'exclama Malko. Mais pourquoi?

– Parce qu'il avait avoué quelque chose de très important, même si cela ne l'était pas à ses yeux.

– À mon sujet? Mais je ne l'ai même pas vu!

– C'est exact, confirma le maulana. Seulement, ce qu'il a déclaré aux policiers du NDS est capital. Vos kidnappeurs se sont entretenus de vous devant lui. Ils ont dit que c'était une « commande ». Qu'ils devaient vous kidnapper et, ensuite, la rançon touchée, vous liquider. Ce devait être un crime déguisé en kidnapping raté. Ce qui n'aurait pas éveillé l'attention, car cela arrive fréquemment...

– Mais ils voulaient *vraiment* la rançon, insista Malko. Ils l'ont même réclamée à la CIA.

Le mollah hocha la tête.

– Bien sûr! La rançon représentait leur prime pour cette opération. Qui, du coup, ne coûtait rien à ses commanditaires...

– Comment pouvez-vous être certain de tout cela? demanda Malko, sceptique.

– Nous avons des informateurs au NDS. L'un d'eux a lu le rapport rédigé par l'homme qui a interrogé Mohsein Ravash, le propriétaire de la ferme où vous étiez détenu. Il mentionne ses aveux et le fait qu'il a été amené à l'exécuter. Ce rapport a été directement transmis au chef du NDS, enfin son adjoint, puisque son patron a été éliminé par nos

soins. Vous pouvez me croire.

– Qui a donné l'ordre à ces hommes de me tuer? interrogea Malko. Ils ne me connaissaient pas.

– Bien sûr, approuva le mollah. Nous avons enquêté un peu plus et découvert que ce groupe criminel travaille souvent avec un certain Babrak Parwan. Un très grand trafiquant de drogue qui possède un magnifique « *poppy palace* » à Kaboul. Le groupe leur servait de convoyeurs de drogue quand il ne kidnappait pas.

Ces gens-là n'avaient donc rien à refuser à Babrak Parwan.

– OK, admit Malko. Pourquoi ce Babrak Parwan s'en prendrait-il à moi?

– Bonne question! reconnut le mollah. Je n'ai qu'un début de réponse. Babrak Parwan, un Pachtoun, est un membre de la tribu des Popolzai, un lointain cousin du président Hamid Karzai.

Il se tut pour donner plus de poids à sa révélation. Malko se sentait ébranlé. Pas une seconde il n'avait cru à un lien entre sa mission à Kaboul et son kidnapping. Ce que lui révélait le maulana Kotak lui ouvrait de nouveaux horizons.

Très sombres.

– En d'autres termes, conclut-il, vous pensez que c'est le président Karzai qui a donné l'ordre de m'éliminer...

« Pourquoi?

Le mollah ressemblait à un chat en train de digérer une souris... Il sourit à nouveau.

– Je ne vois qu'une raison: il a été mis au courant de votre projet. Comme il ne peut pas, ouvertement, s'opposer aux Américains, il agit par la bande. À l'afghane.

– C'est très grave! dit Malko.

Le mollah hocha sa tête ronde.

– Certes, mais il y a plus grave. Cela signifie que votre projet a été pénétré. Si on ne découvre pas par qui, on va à la catastrophe.

1. Drone armé.

CHAPITRE XVI

Malko ne trouva rien à dire... C'était la catastrophe absolue. Dans une ville comme Kaboul, c'était tellement facile de se débarrasser de quelqu'un. Surtout, si on ignorait d'où pouvait venir le coup.

– Vous êtes certain de ce que vous dites? demanda-t-il au maulana Mousa Kotak.

Celui-ci eut un hochement de tête attristé.

– Je le crains. C'est un miracle que ce Mohsein Ravash ait fait cette révélation, autrement, j'aurais été comme vous et le prochain coup risquait d'être pire.

« Maintenant, il faut découvrir la « taupe ».

– Cela ne peut pas venir de la CIA, dit Malko. Ils n'agissent pas de cette façon.

– Et ils n'ont pas les connexions locales, ajouta le mollah.

– Cela ne vient pas non plus des gens que j'ai vus à Washington. D'autre part, les gens du NDS qui ont fouillé ma chambre au Serena, n'ont rien pu trouver de compromettant.

Le mollah secoua la tête.

– Non, cela ne se règle pas à travers un service *officiel*. Je ne vois qu'une seule hypothèse. Il y a chez nous des gens qui ne sont pas d'accord avec ce projet...

– Chez vous?

– Oui, enchaîna le religieux. Il y a plusieurs tendances dans la *Choura* de Quetta. Certains pensent qu'il faut garder Karzai aussi longtemps que possible, dealer avec lui et le pousser à partir. Je pense qu'ils se trompent car il n'y a pas que lui. Toute sa clique est prête à tuer pour rester.

– Vous voulez dire, demanda Malko, que vos amis de Quetta auraient averti Karzai de mes projets contre lui...

– Ce n'est pas impossible, reconnut le mollah. Karzai a des

interlocuteurs chez nous. Chacun joue son jeu.

– Autrement dit, je suis en grand danger.

Le mollah Kotak eut un petit rire aigre.

– Il n’a rien de *personnel* contre vous, il ne vous connaît même pas, il veut juste garder le pouvoir. Et puis, vous naviguez dans la mouvance de la CIA. Donc, vous êtes officiellement intouchable. Il faut simplement être très prudent.

– Et si le baron de la drogue que vous avez mentionné avait agi de son propre chef? avança Malko.

– Impossible. Il ne s’attaquerait pas à un étranger, proche de la CIA de surcroît.

« Non. Il y a peut-être une autre hypothèse. Karzai a gardé des amis à la CIA, comme ce Mark Spider qui lui a sauvé la vie en 2002. Spider est à Washington. Il a peut-être entendu parler du projet et transmis l’avertissement à Karzai... Laissez-moi réfléchir! Je vous envoie un SMS.



La salle en demi-cercle des Jardins de Taymani était pleine. Le restaurant « français » ouvert depuis peu accueillait beaucoup d’expats et peu d’Afghans.

Maureen Kieffer s’était presque habillée en été, avec une longue jupe gitane et un cachemire jaune si fin qu’il moulait avec une exactitude anatomique la pointe de ses seins. Elle regardait manger Malko, presque avec tendresse.

– Tu vas nettement mieux! dit-elle. J’ai mis une bouteille de champagne au frais...

Elle avait évidemment envie de rentrer... Alors qu’ils en étaient au café, une grande rousse aux yeux turquoise se faufila jusqu’à eux.

– Alicia!

Les deux femmes s’embrassèrent et la nouvelle venue prit place à leur table.

– Alicia Burton est journaliste, expliqua Maureen Kieffer. Elle a beaucoup de courage. Elle habite seule au Gandamak.

– C’est rare, une femme seule à Kaboul, remarqua Malko.

– Et vous, qu’est-ce que vous faites? demanda Alicia.

– Je suis observateur politique pour la Communauté européenne, assura Malko.

– Vous vivez en ville?

– Non, au Serena.

La journaliste eut une moue gourmande.

– Vous devriez m’inviter à prendre un bain chez vous! Chez moi, au Gandamack, je n’ai de l’eau chaude que par intermittence.

Elle fixait Malko avec un regard gai et insistant. En d’autres termes, elle le draguait effrontément devant Maureen Kieffer, qui donna un coup de pied sous la table à Malko. Celui-ci, galant, dit quand même:

– Venez, je vous prêterai ma salle de bains!

Nouveau coup de pied et Alicia Burton demanda:

– Je n’ai pas retenu votre nom.

– Malko Linge.

Elle lui tendit la main avant de se lever.

– OK, peut-être à une autre fois.

Elle s’éloigna en balançant une croupe ronde et haut perchée.

– La pétasse! siffla Maureen Kieffer, j’ai cru qu’elle allait passer sous la table pour te faire une pipe. Elle couche pas mal.

– Elle est vraiment journaliste?

– Oui. Elle avait un copain à la CIA, puis ils se sont disputés. Elle s’est tapé aussi quelques « *Blackwaters* ». Mais, sinon, c’est une fille gonflée... Bien, on y va?



Le couinement du portable réveilla Malko. La veille, Maureen s’était montrée à la hauteur de ses fantasmes, commençant par inonder son visage d’un jet de champagne, pour le dissuader de revoir la belle Alicia Burton. Ensuite, cela avait été nettement mieux. Elle aimait toujours autant faire l’amour et ils avaient terminé très tard.

Il alluma le portable. C'était un long SMS.

« Vous avez rendez-vous demain à six heures au village de Kotali Khayr Kana, sur la route de Salang, à environ 12 kilomètres du centre, à la station-Service One Star Petroleum Avec un ami qui vous apprendra des choses intéressantes. »

Malko avait à peine fini de lire que sa ligne fixe sonna.

– Quelqu'un vous demande, annonça l'employé de la réception. Une voix de femme éclata dans le récepteur.

– Malko! Je ne vous dérange pas? C'est Alicia Burton.

Inattendu.

– C'est une bonne surprise, assura Malko, j'allais descendre prendre mon breakfast. Si vous voulez vous joindre à moi.

– Avec joie, je meurs de faim!

Quand il retrouva la jeune journaliste dans le lobby, il se rendit compte qu'elle ne mourait pas que de faim. Ses yeux semblaient flotter dans le sperme et sa mini-jupe s'arrêtait largement au-dessus du genou. Heureusement, elle était enveloppée dans une longue pelisse de mouton retourné, sinon, elle se serait fait violer au premier carrefour.

Ils gagnèrent la breakfast room et devisèrent gaiement de choses et d'autres, jusqu'au moment où Malko signa l'addition.

– Vous m'offrez un bain? demanda alors la jeune femme.

Diplomate, Malko lui rendit son sourire.

– Je vais même vous laisser ma chambre, je dois sortir. Venez!

Elle le suivit jusqu'à sa chambre au second étage et jeta sa pelisse sur un fauteuil avant de se tourner vers lui.

– Merci, dit-elle.

Avant de se ruer dans ses bras et de lui enfoncer une langue aiguë jusqu'aux amygdales. En même temps, son ventre dansait un ballet endiablé contre lui. Courageux, il arriva à l'éloigner de quelques centimètres et elle lui adressa un regard espiègle.

– Quoi qu'il arrive, je dirai à Maureen que je suis venue vous voir et elle sera persuadée que nous avons couché ensemble! Alors, autant en profiter...

Au moins, c'était direct... Elle revint vers Malko et noua ses bras autour de son cou.

– De toute façon, c'est un prêtée pour un rendu. Maureen m'a piqué un de mes Jules, un mec de l'ambassade. Alors... Tout ça, parce qu'elle a de gros seins. Moi, je n'ai pas de gros seins mais il paraît que je suis un bon coup. Regardez!

Elle ouvrit son chemisier, elle ne portait pas de soutien-gorge et Malko découvrit des seins petits et pointus, tout à fait acceptables.

Elle se dirigea ensuite jusqu'à la porte, mit le verrou et revint vers Malko.

– *Maintenant*, je vais prendre mon bain. Ensuite, j'espère que vous vous conduirez comme un gentleman.

Elle fonça dans la salle de bains et referma la porte, laissant Malko plutôt estomaqué. Ou c'était une folle perdue, ou elle avait une idée derrière la tête... C'était la seconde hypothèse qu'il privilégia. Aussi, il ne descendit pas pour son rendez-vous qui n'existait pas. Il voulait savoir ce que la pétulante Alicia Burton avait dans le ventre.



Alicia Burton ressortit de la salle de bains, enroulée à partir de la taille dans une serviette du Serena, la poitrine nue et l'œil espiègle. Son sourire s'élargit en voyant Malko assis dans le fauteuil.

– Ah, je vois que vous êtes un gentleman! dit-elle, en venant s'asseoir sur le bras du fauteuil, ce qui fit glisser la serviette jusqu'en haut des cuisses, découvrant un ravissant sexe auréolé de roux.

Elle se pencha et embrassa Malko.

De nouveau, sa langue dansa un ballet endiablé dans sa bouche et elle frémit quand il caressa sa poitrine nue. Ensuite, elle glissa jusqu'au sol, faisant tomber la serviette et s'attqua à Malko comme une abeille besogneuse. Lorsqu'elle prit son sexe dans sa bouche, elle l'engoula avec respect, tout en se caressant. Elle était tout-terrain...

Malko se laissa faire. Elle se servait admirablement de sa bouche et, comme l'avait juré Bill Clinton devant le Congrès américain: « *Oral sex is not sex.* » Abrité derrière cette maxime présidentielle, il laissa faire jusqu'à ce qu'il saisisse Alicia Burton par la nuque pour s'assurer qu'elle allait le boire jusqu'à la dernière goutte.

Ce qu'elle fit.

Ensuite, apparemment satisfaite, elle se releva, prit Malko par la main et le tira jusqu'au lit.

– Maintenant, dit-elle, nettement plus familière, parle-moi de toi! Qu'est-ce que tu fais à Kaboul?

À cette seconde, il sut qu'il avait eu raison de se conduire comme un gentleman. Alicia Burton n'avait pas cédé à une pulsion amoureuse mais à un motif précis. Qu'il avait bien l'intention de découvrir.



Assise sur le lit, la journaliste semblait boire les paroles de Malko et parlait beaucoup aussi. Un feu d'artifice de questions, comme si elle était tombée subitement amoureuse de lui.

Malko la « nourrissait » gentiment, attendant l'estocade. Elle arriva vite.

– Qu'est-ce que vous venez *vraiment* faire à Kaboul? finit par demander Alicia Burton. Je me suis renseignée: la délégation de l'Union européenne ne vous connaît pas...

Malko sourit.

– J'ai dit cela pour Maureen. Je ne tiens pas à ce que tout le monde connaisse mes occupations. En réalité, je viens prendre des contacts discrets avec certains Talibans qui veulent engager des pourparlers de paix...

– Pour le compte de qui?

– Ça, je ne peux pas vous le dire, fit Malko, avec un air mystérieux.

L'attitude de la journaliste était touchante de naïveté.

L'attaque ne pouvait venir que d'une seule personne: Warren Muffet. Le chef de Station de la CIA voulait décidément savoir ce que Malko faisait à Kaboul. Ses contacts avec Nelson Berry l'intriguaient. Du coup, il employait une méthode vieille comme le monde, ne pouvant pas prendre Malko de front.

Alicia Burton ne semblait plus désireuse de rester. Elle se leva, s'étira et dit:

– Je vais y aller, j’ai une interview d’un adjoint de Karzai à faire. On se voit bientôt? Voilà mon portable.

Elle posa une carte sur le guéridon et remit sa doudoune. Embrassant Malko beaucoup plus chastement qu’à son arrivée.

Dalila avait rempli sa mission.

À peine Alicia Burton partie, Malko appela l’hôtel Ariana pour demander à Jim de venir le chercher à trois heures. L’étrange rendez-vous fixé par le maulana Mousa Kotak l’intriguait. Le religieux pourrait sûrement l’éclairer.



Le maulana Mousa Kotak avait un visiteur et Malko dut patienter à l’extérieur du bâtiment où il recevait. Enfin, un gros Afghan accompagné d’un jeune homme franchit la porte et Malko put se glisser à l’intérieur.

Comme d’habitude, le visage du religieux s’éclaira en le voyant.

– Quelle bonne surprise! fit-il. Puis-je vous offrir un peu de thé?

Ils s’installèrent au fond de la pièce, autour de la table basse, pour la sempiternelle cérémonie du thé. Malko attendit un peu pour poser sa question:

– Quelle est la personne à qui vous m’envoyez demain sur la route de Salang?

Le mollah Kotak demeura impassible et demanda d’une voix douce.

– Quelle personne?

Malko sortit alors son téléphone et afficha le SMS. Le religieux le lut attentivement et releva la tête, annonçant de la même voix égale:

– Ce n’est pas moi qui vous ai envoyé ce texte, trancha-t-il.



Malko crut avoir mal entendu... Le maulana Kotak le détrompa aussitôt, laissant tomber de sa voix douce:

– Je crains qu’il ne s’agisse d’un piège...

Le ciel tombait sur la tête de Malko. Non seulement le président

Karzai avait vraisemblablement tenté de l'éliminer, Warren Muffet lui envoyait une espionne et maintenant des inconnus lui tendaient un guet-apens.

– De la part de qui? demanda Malko.

– Je n'en sais rien encore, avoua le religieux. C'est en tout cas quelqu'un qui sait que nous sommes en rapports étroits.

– Des gens de chez vous?

– Peut-être.

– Dans ce cas, je ne vais pas y aller, décida Malko.

Le maulana Kotak secoua la tête.

– Ce ne serait pas la meilleure solution. On ne saurait jamais de qui il s'agit. Je vous conseille d'y aller.

Devant l'air réprobateur de Malko, le religieux précisa:

– Bien entendu, je vais prendre quelques mesures. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

Malko ne répondit pas. Même avec des précautions, le mollah l'envoyait au casse-pipe... Celui-ci insista.

– Faites-moi confiance!

– Bien, accepta Malko.

Pas vraiment rassuré. Sa mission impossible se compliquait de plus en plus. Le lendemain, sur la route de Salang, il allait encore jouer sa vie à la roulette russe.

CHAPITRE XVII

La vieille Corolla blindée montait vers le nord, prise au milieu d'un embouteillage permanent. La route du tunnel de Salang menant à la ville la plus au nord de l'Afghanistan, Mazar-i-Sharif était le seul itinéraire encore praticable sans risque d'attaque des Talibans.

À côté de Darius, le chauffeur de Nelson Berry, Malko scrutait la route, à la recherche du lieu de rendez-vous fixé par le mystérieux correspondant qui s'était fait passer pour le maulana Mousa Kotak. Cette fois, il avait emporté le pistolet offert par le Sud-Africain et Darius avait une kalach à crosse pliante.

Quelques années plus tôt, cette route serpentait entre des montagnes pelées. Désormais, la ville avait envahi leurs flancs, avec des myriades de maisons construites sans autorisation, souvent sans eau ni électricité, s'étendant à perte de vue. Une sorte de tissu urbain misérable où vivait une population de crève-la-faim.

Les bas-côtés de terre battue étaient envahis par d'innombrables marchands ambulants, des charrettes, des ateliers en plein air. Humanité grouillante et active. Ils se trouvaient à une dizaine de kilomètres du centre.

Soudain, la route se partagea, les voies séparées par un profond ravin au fond duquel coulait un filet d'eau. Là aussi, des masures s'étaient édifiées, en briques ou en terre battue. Enfin, Malko aperçut sur la gauche une grande station-service affichant l'enseigne « One Star Petroleum ».

– C'est là, dit-il à Darius.

Le chauffeur obliqua. La station se composait de six pompes abritées par un grand toit plat, avec, au fond, un bâtiment bleu. Devant, collée à un mur, une vieille ambulance aux pneus dégonflés. Un seul véhicule était arrêté à une pompe, un vieux 4 × 4 couvert de boue.

Darius s'arrêta à la première pompe, laissant la circulation défilier à sa droite.

Soudain, un second 4 × 4, une vieille jeep Cherokee, se détacha du flot de la circulation et vint s'arrêter derrière eux. Au même moment,

les portières du premier 4 × 4 arrêté s'ouvrirent, crachant trois hommes, tous armés de kalachnikovs.

– Reculez! cria Malko à Darius.

Le chauffeur enclencha la marche arrière mais heurta le 4 × 4 arrêté derrière lui. Ils étaient coincés.

Posément, les occupants du 4 × 4 commencèrent à arroser de leur feu la Toyota Corolla. Une douzaine de grosses étoiles apparurent sur le pare-brise et plusieurs impacts résonnèrent sur la carrosserie.

Le pare-brise de sept centimètres d'épaisseur tenait bon.

Les agresseurs se rendirent vite compte que le véhicule était blindé. L'un d'eux se retourna et cria quelque chose. Aussitôt, la portière arrière du 4 × 4 s'ouvrit sur un quatrième assaillant, portant un long tube sur l'épaule. Un lance-roquettes RPG 7.

Auquel le blindage de la Corolla ne résisterait pas. Malko sentit sa bouche s'assécher en voyant l'homme au lance-roquettes abaisser son tube à l'horizontale en direction de la voiture. Dans quelques instants, la roquette les frapperait, dégageant une chaleur de 2 000°!



Malko, mesmérisé par le lance-roquettes braqué sur eux, ne vit pas les portes arrière de la vieille ambulance aux pneus à plat s'ouvrir, crachant six hommes en turban noir, armés de kalachs. Le premier ajusta le tireur de RPG 7, le coupant pratiquement en deux d'une longue rafale.

L'homme laissa échapper le tube qu'il portait sur l'épaule et s'effondra.

Les nouveaux venus continuèrent à tirer par courtes rafales précises, abattant les trois survivants du premier 4 × 4.

Celui qui se trouvait derrière la Corolla recula précipitamment et se perdit dans la circulation. Il n'y avait plus que Darius et Malko de vivant à la station-service.

Les six hommes foncèrent vers le bâtiment bleu du fond et disparurent, plongeant dans le ravin.

Autour d'eux, la circulation ne s'était pas interrompue. Seuls ceux qui avaient assisté à l'agression avaient vu quelque chose.

En quelques minutes, tout fut terminé. Les quatre agresseurs de la Corolla gisaient sur le sol, tués ou blessés. Leur agression n'avait pas duré plus de trois minutes.

Malko s'ébroua. Les coups de feu risquaient d'avoir alerté des gens. La police ou l'armée allaient rappliquer.

– On file! lança-t-il à Darius.

Celui-ci remit en route. Heureusement, à part quelques impacts sur le pare-brise, la vieille Corolla marchait. Le blindage qui protégeait son radiateur avait tenu bon. Ils se fondirent dans la circulation, continuant à remonter vers le Nord. Ce n'est que deux kilomètres plus tard qu'ils trouvèrent un passage enjambant la rivière, leur permettant de gagner l'autre rive en sens unique et de redescendre vers le centre.

– On retourne chez le commandant, dit Malko.

Troublé. Qui avait tenté de les tuer? Et qui les avait sauvés?

Lorsqu'il arriva chez Nelson Berry. Il n'avait pas encore répondu à ces questions.

Le Sud-Africain écouta son récit, perplexe.

– Faut aller voir votre mollah et le secouer un peu! conseilla-t-il. Cette histoire sent le Taleb à plein nez. Apparemment, vous dérangez des gens... Il faut éclaircir ça avant de continuer.

Darius va vous conduire là-bas avec un 4 × 4. Après, vous vous débrouillerez. Il faut que je m'occupe de la Corolla. Je vais essayer de trouver un pare-brise.

– Demandez à Maureen Kieffer, suggéra Malko.

– On verra, fit évasivement Nelson Berry.



Le maulana Mousa Kotak était aussi onctueux que d'habitude. Lorsque Malko pénétra dans son bureau, il était en train de déguster un thé avec des pistaches, étalé sur ses coussins comme un gros bouddha heureux.

Malko ouvrait la bouche pour l'interpeller lorsque le religieux dit d'une voix grave:

– Je sais ce qui s'est passé! Je suis désolé. Je vous ai fait courir des

risques

– Sans le blindage de la Corolla, dit Malko, nous étions morts.

– J'ai beaucoup prié Allah pour vous et ceux qui vous ont sauvés étaient d'excellents combattants, répliqua le religieux. Mais ils ont réagi avec un peu de retard.

– Que s'est-il passé? demanda Malko.

Le mollah Kotak répondit aussitôt.

– J'ai l'impression qu'un des clans de la *Choura* de Quetta s'oppose à notre projet. Comme celui-ci est approuvé par le mollah Omar, ils ne peuvent se dresser contre officiellement. Alors, ils ont choisi un moyen détourné.

– Donc, les hommes qui nous ont attaqués étaient des Talibans?

– Je le crains, avoua le religieux, mais j'en aurais le cœur net très vite.

– Mais, c'est *vous* qui avez initié ce projet, objecta aussitôt Malko.

– C'est seulement *une* de nos sensibilités, corrigea aussitôt le religieux. La *Choura* de Quetta n'est pas homogène. Celui qui a rencontré vos amis à Doha représente une des tendances, la plus importante, mais il y en a deux autres minoritaires. Certains préféreraient que le président Karzai soit pendu par les Talibans, lorsqu'ils prendront le pouvoir. Ce sont les plus extrémistes. Ils ne veulent aucun compromis avec les Américains et se sentent assez forts pour prendre le pouvoir seuls. Je pense que ce sont eux qui ont prévenu les gens de Karzai. Ils entretiennent des contacts partout.

– Dans cas, conclut Malko, il n'y a plus de projet. Je ne suis pas suicidaire.

Le maulana Kotak eut un geste apaisant.

– Attendez! J'ai décidé de me rendre à Quetta afin de demander l'arbitrage du mollah Omar. Lui seul peut donner l'ordre à ceux qui ne sont pas d'accord de rentrer dans le rang. Donc, tant que je ne suis pas revenu de Quetta, vous ne bougez plus. Restez au Serena et soyez prudent: je ne contrôle pas les gens de Karzai.

« Évidemment, vous pourriez avoir envie de quitter Kaboul, mais ce serait trahir nos engagements...

Il avait un certain culot... Malko, venu à Kaboul comme prédateur,

se retrouvait traqué par les deux plus grandes forces du pays, les Talibans et le président Karzai! Il avait deux fois échappé à la mort... Il releva la tête: le mollah le fixait avec bonté.

– Il faut me croire, dit-il. Aller à Quetta est un voyage dangereux pour moi. Je le fais pour vous...

Il se leva et vint prendre les mains de Malko dans les siennes.

– Profitez de la vie pendant quelques jours! C'est un bien précieux. Dès mon retour, je vous ferai signe et nous déciderons de la suite à tenir.

Il avait fait l'effort de se lever et raccompagna Malko à l'extérieur.

– Je vais vous appeler un taxi qui vous ramènera au Serena, dit-il.

Malko se laissa faire, très perturbé.

La mission que lui avait confiée John Mulligan était déjà limite. Désormais, il découvrait une coalition d'intérêts, des gens bien décidés à l'éliminer pour l'empêcher de la mener à bien.

Un taxi s'arrêta et le religieux lui dit quelques mots en dari.

– Il vous emmène, dit-il, ne lui donnez pas plus de cent afghanis

Malko avait surtout une furieuse envie de reprendre le premier avion pour l'Autriche, mais c'eût été trahir la confiance que John Mulligan avait en lui. Il décida de rester, au moins jusqu'au retour du maulana Kotak de Quetta. Y allait-il vraiment? Il n'avait aucun moyen de le vérifier.

Après avoir franchi les contrôles tatillons du Serena à pied, le chauffeur l'ayant déposé devant, il se retrouva dans le hall, se heurtant presque à Alicia Burton qui sortait.



– *Bingo!* fit la jeune femme. J'étais venue vous voir, je vous ai laissé un mot.

– Pourquoi?

– Venez prendre un café, je vais vous expliquer! dit la jeune femme.

Intrigué, Malko la suivit jusqu'au bar sans alcool. Alicia Burton marchait devant lui, en balançant sa petite croupe ronde et cela le troubla. Chaque fois qu'il échappait à la mort, il éprouvait une violente pulsion sexuelle. Comme si elle le sentait, dès qu'ils furent

assis, Alicia Burton se pencha à travers la table, lui offrant une vue panoramique de sa poitrine. Même habillée d'un épais cachemire, d'une jupe de tweed, fendue sur le côté, et de gros bas de laine, elle était extrêmement sexy et le savait.

– Voilà, dit-elle, j'aimerais écrire une histoire pour le *New York Times*, sur votre kidnapping.

Il ne manquait plus que cela!

– Je n'ai pas très envie d'en parler, dit prudemment Malko. Je ne suis pas un homme public. D'ailleurs, je dois donner des coups de fil, je n'ai pas beaucoup de temps.

– J'aimerais bavarder un peu avec vous, insista la jeune femme.

Son regard était posé sur lui, insistant. Ce qui acheva d'éveiller sa libido.

Malko fit semblant de se résigner.

– Très bien, dit-il, venez bavarder!

– D'accord, je vous précède, ne choquons pas les autochtones!



Parviz Bamyar, un des plus hauts responsables du NDS, chargé de la surveillance des étrangers, lisait pensivement le rapport consacré à l'agression par un groupe de Talibans d'un étranger, Malko Linge, sur la commune de Kotali Khayr Khana, deux heures plus tôt. Une histoire étrange. Des passants avaient averti la police d'un violent échange de coups de feu dans une station-service de la route de Salang... La police avait envoyé une patrouille qui avait découvert un 4 × 4 criblé de balles et quatre corps. Des hommes, armés, dont l'un possédait un lance-roquettes.

Très vraisemblablement des Talibans.

D'habitude, ceux-ci ne s'attaquaient qu'à des centres de pouvoir: l'ISAF, les Américains, la police ou l'armée afghane. Là, il s'agissait d'une station-service. Pas de victimes apparentes, pourtant il y avait eu un combat violent.

Contrairement à leur habitude, les Talibans n'avaient pas revendiqué cette action. De plus, certains témoins avaient parlé d'un groupe d'hommes enturbannés en noir, aperçus sur les lieux de l'action.

D'après leur tenue, des Talibans qui s'étaient enfuis à pied.

Un marchand de fruits disait avoir vu un *haridji* dans une voiture qui se trouvait dans la station et avait disparu. Une Toyota Corolla, comme il y en avait des dizaines de milliers à Kaboul.

Autre fait troublant: personne n'était venu se plaindre de cette attaque...

Parviz Bamyan décida de lancer une enquête pour tenter de savoir qui était ce Blanc que les Talibans avaient voulu abattre. Et que d'autres Talibans avaient vraisemblablement sauvé. Il envoya le dossier à son collègue chargé de vérifier les implantations talibanes à Kaboul. Il aurait peut-être une idée.



À peine entrée dans la chambre de Malko, Alicia Burton se débarrassa de sa pelisse et le fixa, appuyée à un guéridon.

– Il semble qu'on se connaît un peu, dit-elle, en se rapprochant de lui, le visage levé.

Le bas de son corps semblait attiré comme par un aimant vers Malko. Il sentit le tweed rugueux se frotter légèrement à son alpaça. La jeune femme s'offrait sur un plateau d'argent.

Il laissa ses mains courir sur elle, suivant les globes des seins, puis les hanches et s'arrêtant beaucoup plus bas, le long des fentes de la jupe de tweed. Alicia Burton leva un regard innocent sur Malko.

– Vous me direz des choses sur votre kidnapping, *après*?

C'était une sorte d'échange marchandise. La journaliste savait jouer de son charme.

– Je n'ai pas grand-chose à dire, objecta Malko, glissant les mains sous l'épais cachemire et trouvant des seins sans défense.

Sans défense mais pas sans réaction. Déjà, les pointes se dressaient sous ses doigts comme de petits crayons courageux.

Alicia Burton poussa un gros soupir et glissa les mains dans son dos. Il y eut un crissement léger et la jupe de tweed tomba sur la moquette. Malko découvrit ainsi que ses bas de laine s'arrêtaient avant l'aîne et un ravissant string d'un blanc immaculé.

Malko était en face d'un choix douloureux. Toute réflexion faite, il abandonna les seins tièdes pour cette petite culotte qui ne demandait

qu'à s'effacer. Sa propriétaire l'aida d'un gentil balancement de hanches, découvrant sa toison rousse taillée en forme de cœur. De son côté, elle ne restait pas inactive. Des doigts habiles firent glisser le zip du pantalon de Malko et celui-ci sentit des mains de fée entourer son sexe qui commençait à s'éveiller, et faire ce qu'il fallait pour l'arracher à sa torpeur relative.

Comme ses efforts ne produisaient pas un effet assez rapide, Alicia Burton s'accroupit sur ses talons, s'engageant dans une fellation qui prouvait une vocation certaine. Malko était en train de s'éloigner de ses soucis à la vitesse de la lumière. Depuis son arrivée à Kaboul, il avait connu peu de moments agréables.

La tête rousse s'abaissait et remontait régulièrement, comme un métronome bien réglé. Désormais, il avait une boule de feu entre les jambes, qui ne demandait qu'à se mettre en mouvement... D'elle-même, Alicia Burton se releva. Une lueur floue avait changé son expression. Les yeux dans les yeux, elle murmura;

– Maintenant, j' ai envie!

Sans attendre la réponse de Malko, elle se releva et gagna le lit. Intelligente, au lieu de s'y allonger bêtement, elle s'agenouilla sur le petit tapis de prière servant de descente de lit, la croupe haute, le torse écrasé sur le couvre-lit, les bras allongés devant elle.

Prête pour le sacrifice.

Malko s'approcha. Intérieurement admiratif pour cette habile femelle qui avait, en quelques minutes, transformé un homme angoissé en bouc en rut.

Il ne mit aucune douceur à s'enfoncer d'un trait dans son ventre. Ne rencontrant qu'une résistance tout à fait théorique. Simplement, les mains d'Alicia Burton se crispèrent sur le couvre-lit, lorsque le sexe de Malko s'enfonça dans son ventre jusqu'à la garde, la collant au lit. Il n'avait pas envie de pratiquer l'amour courtois. Agrippant les épaules de la jeune femme, pour avoir un point d'appui, il commença à la pilonner de toutes ses forces, à grands coups de reins.

Arrachant des soupirs de plus en plus forts à sa « victime ». Il dansait une véritable danse du ventre dans son dos, comme s'il voulait l'ouvrir en deux. Tout à coup, il s'aperçut qu'Alicia Burton hurlait. Visiblement, elle ne s'était pas attendue à une prestation aussi violente.

Apparemment, cela ne lui déplaisait pas.

Malko commençait à avoir un mal fou à empêcher sa semence de s'échapper. D'abord, il faillit se laisser aller, puis repris par ses mauvais instincts, il commença à se retirer sournoisement du ventre qui l'abritait. Les cris d'Alicia Burton baissèrent d'un ton. Polie, elle ne protesta pas. Cependant, lorsque Malko posa son sexe raide comme une barre de fer contre le sphincter de la jeune femme, les cris reprirent, mais avec une tonalité différente.

C'étaient les cris d'un goret qu'on égorge...

Courageusement, il continua sa tentative de sodomisation mais Alicia Burton se débattait comme un chat sauvage. Exaspéré par cette résistance inattendue, Malko ne put que revenir à sa précédente position, retournant dans le ventre de la jeune femme jusqu'à la garde et y explosant presque aussitôt.

C'était quand même une belle récréation sexuelle.

Lorsqu'elle se releva et se retourna, il vit que le maquillage de la jeune femme avait un peu coulé et que ses yeux verts étaient soulignés de bistre. Elle lui jeta un regard à la fois heureux et furieux.

– Tu m'as bien fait l'amour, mais pourquoi voulais-tu me violer?

– Je ne voulais pas te violer, protesta Malko, mais profiter encore mieux de ton admirable croupe...

– Il n'y a que les malades qui font ça! cracha la jeune femme.

Elle avait encore besoin d'une « *Finishing School* ». Mais, à quoi bon discuter...

Alicia Burton s'éclipsa dans la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit, elle ressemblait de nouveau à une vraie jeune fille.

Elle fut encore plus convenable lorsqu'elle eut remis sa culotte et sa jupe. Avec le même sourire charmeur qu'elle avait à son arrivée, elle demanda:

– Qu'est-ce que tu as à me raconter, maintenant que tu as abusé de moi?

Elle maniait la langue de bois comme un vrai politicien. Malko lui renvoya son sourire.

– Rien, dit-il.

Les traits d'Alicia Burton se transformèrent d'un coup. Le sourire s'effaça. Les coins de la bouche s'abaissèrent, le regard devint glacial.

S'il avait pu tuer, Malko aurait été transformé en un petit tas de poussière. Brutalement, la jeune femme explosa :

– Salaud !

Ce fut le seul mot qu'elle prononça avant d'attraper son sac et de sortir en claquant la porte si fort que le plâtre autour du chambranle tomba un peu. Le Serena avait été construit par un entrepreneur turc qui avait mis la moitié du budget de la construction dans sa poche.

Malko regarda le battant.

Ceux qui lui avaient envoyé Alicia Burton pour continuer à le « *débriefer* » allaient en être pour leurs frais. Ils avaient perdu l'argent investi dans cette opération et la jeune femme y avait perdu une infinitésimale partie de sa vertu.

Il n'avait plus qu'à aller dîner seul dans la salle à manger du Serena.



Nelson Berry déboucha sur le *chahar*¹ Rahi Massoud, venant du centre et tourna autour de la colonne surmontée d'une grosse boule, passant devant plusieurs gigantesques portraits de feu le grand « commandant » tadjik, laissant sur sa droite une allée coupée de check-points tous les vingt mètres : une des entrées du palais du président Karzai.

En face, il s'engagea dans Airport Road, la grande avenue rectiligne qui menait à l'aéroport. Ici, pas de check-point jusqu'au rond-point à l'entrée de l'aéroport. La circulation était fluide. Les jours où Karzai empruntait l'itinéraire, toute circulation était interdite, ce qui lui permettait de filer à cent à l'heure vers sa destination. Des policiers étaient répartis tout le long du trajet, interdisant manifestation ou attentat.

Le Sud-Africain remonta lentement l'avenue à deux voies, bordée de petites maisons.

Soudain, sur sa droite, il aperçut un énorme building en construction, à la façade dissimulée derrière de grandes toiles vertes. Quelques ouvriers travaillaient dans les derniers étages. Une route s'ouvrait à droite et il la prit, arrivant devant le Shaheen Hotel. Il se gara dans le parking et repartit à pied vers l'énorme ensemble de quinze étages en briques rouges.

Une grande pancarte annonçait pompeusement « *Azizi Plaza. Completion 2013* ».

Il avait pris un peu de retard.

Le Sud-Africain en fit le tour à pied, vérifiant les accès et revint ensuite à sa voiture, se disant qu'il avait peut-être trouvé une façon de gagner l'argent de la CIA.

1. Rond-point.

CHAPITRE XVIII

Cela faisait déjà vingt-quatre heures que le maulana Kotak était parti à Quetta quand Warren Muffet appela.

– J’ai ce dont vous avez besoin, annonça-t-il. Puis-je vous envoyer quelqu’un au Serena dans une heure?

– Aucun problème, assura Malko.

De toute façon, il n’avait rien à faire, ayant décidé de geler ses activités jusqu’au retour du mollah Kotak. Trop de choses inquiétantes étant arrivées, dont la dernière attaque contre lui. Nelson Berry ne l’avait pas relancé, ce qui signifiait qu’il devait attendre le versement des 500 000 dollars. Cette part ne gênait en rien Malko. Pour l’instant, il s’était mis entre parenthèses.

Sa seule activité consistait à regarder la télé.

Il n’avait pas non plus de nouvelles de Maureen Kieffer et ne l’avait pas appelée. Tant qu’il ne saurait pas *exactement* qui lui en voulait, il ne voulait pas la mettre en danger.

Quant à Alicia Burton, partie en claquant la porte, elle avait dû se faire taper sur les doigts pour n’avoir rien rapporté sur les activités de Malko.

Le coup frappé à sa porte, un peu plus tard, le fit sursauter. Cette fois, le « *case-officer* » envoyé par Warren Muffet, avait trouvé le numéro de sa chambre. Un homme jeune à lunettes, froid et distant.

Malko n’ouvrit même pas la mallette contenant l’argent et signa le reçu, comme la fois précédente.

Il attendit d’être seul pour envoyer un SMS à Nelson Berry:

« *J’ai votre viatique.* »

Cinq minutes plus tard, il reçut la réponse:

« *J’envoie Darius à l’endroit habituel. À midi.* »

Donc, il faisait assez confiance à l’Afghan pour lui confier 500 000 dollars.



Cette fois, Darius était au volant d'une vieille Land Cruiser beige. Malko se hissa à côté de lui et posa la mallette contenant les 500 000 dollars sur le plancher.

– Vous donnerez cela au commandant, dit-il.

Il n'avait pas pour l'instant envie de rencontrer Nelson Berry.

Il repartit à pied à l'hôtel et demanda à la réception de lui trouver une voiture pour aller à Chicken Street, regarder ce qu'on pouvait encore trouver comme objets en pierres dures.

Une occupation totalement « clean » pour laquelle il n'avait pas besoin de la CIA.



Malko était en train de contempler les chats en lapis-lazuli et en agathe achetés à Chicken Street lorsque le couinement de son portable l'avertit qu'il avait un SMS.

Celui-ci était très court:

« Je suis revenu de Quetta. »

Le maulana Kotak redonnait signe de vie. Il était temps: Malko se sentait cerné. Entre son mystérieux kidnapping, l'espionnage maladroit de la CIA et la tentative de meurtre des Talibans, cela faisait beaucoup. D'ailleurs, sans le mollah Kotak, il aurait rejoint la longue liste des morts inexpliquées de Kaboul.

Il décida de prendre une voiture à l'hôtel pour se rendre à la mosquée Wazir Akbar Khan. De toute façon, le NDS le surveillait et cela ne changeait rien. Il espérait que le maulana Kotak aurait la réponse à quelques-unes de ses questions.



Le maulana Mousa Kotak avait les traits tirés et semblait avoir perdu un peu de sa jovialité. Après les salamalecs d'usage, il installa Malko dans un « coin-coussins » et lui versa même du thé.

– J’ai cru que je n’y arriverais jamais! soupira-t-il. On se battait près de Spin Boldak et il faisait très froid à Quetta. Mais que ne ferais-je pour un ami...

Il dégoulinait d’onctuosité...

Malko trépignait intérieurement. Il eut la politesse de boire un peu de son « *tchai* » avant de demander:

– Votre voyage a-t-il été fructueux?

– Tout à fait! assura le religieux, j’ai eu le grand honneur d’avoir un entretien avec notre saint mollah Omar. Un homme d’une grande sagesse, qui adore la justice.

Un petit peu obscurantiste aussi: c’est quand même lui qui avait fait sauter les Bouddhas de Bamyan dans une crise mystique, détruisant un des joyaux de l’humanité. Simple petit mollah de village, il était devenu, au fil des ans, le chef incontesté des Talibans. Simplement à cause de sa droiture et de son fanatisme.

– Cette rencontre était liée à notre affaire? demanda Malko.

Le maulana inclina la tête affirmativement.

– Tout à fait. Dans un premier temps, je me suis adressé à mollah Abdul Ghani Beradar, l’homme qui a fait le voyage de Doha pour sceller un pacte avec nos amis américains.

– C’est lui qui leur a demandé l’élimination du président Karzai, précisa Malko.

– Tout à fait, reconnut le maulana Kotak. Il ne faisait que transmettre la décision prise par notre comité secret, confirmée par le mollah Omar, qu’Allah l’ait en sa sainte garde. Je lui ai donc confié les difficultés auxquelles vous vous étiez heurté à Kaboul, avant même d’avoir pu réaliser votre plan... Je lui ai également fait part de vos soupçons sur l’attitude du mollah Mansour.

– Vous lui avez dit qu’on avait essayé de m’assassiner?

– J’avais déjà envoyé un rapport à Quetta à ce sujet, assura le religieux. Le mollah Abdul Ghani Beradar était très en colère. Il a commencé une enquête interne et a obtenu une confrontation entre lui et le mollah Mansour, en présence du mollah Omar.

« Après quelques réticences, le mollah Mansour a avoué qu’il était en désaccord avec les décisions du comité secret. Qu’il estimait qu’il ne fallait pas se donner le mal d’assassiner Hamid Karzai, mais plutôt

le laisser tomber comme un fruit pourri le jour où nous prendrions le pouvoir. Que sa mort ne ferait que compliquer les choses en déchaînant les Tadjiks et les Ouzbeks.

– Il a avoué qu’il avait tenté de m’assassiner?

Le maulana Kotak eut un geste évasif, signifiant que cela n’avait pas beaucoup d’importance, et enchaîna.

– Suite à cette confrontation, il y a eu une *Choura* entre les différents membres du comité secret. Sous la présidence du mollah Omar.

« À la fin, c’est lui qui a tranché: il fallait continuer le projet. De façon à ne pas nous épuiser à nous battre contre les Américains. Karzai disparu, le régime va se désagréger et les plus corrompus vont fuir. Cela fera moins de gens à pendre. Une prise de pouvoir plus douce.

« Le mollah Mansour a promis de ne plus rien tenter: il lui était impossible de s’opposer à mollah Omar, notre chef respecté. La seule réserve du mollah Omar a été de remarquer qu’il était regrettable de confier l’élimination de Karzai à un infidèle...

Il faut dire que le mollah Omar était très à cheval sur les questions de religion: il n’avait jamais accepté de parler à un infidèle, quel que soit son rang...

– En somme, conclut Malko, je n’aurai plus de problème avec vos amis talibans...

Le maulana Kotak inclina la tête.

– Il ne peut pas défier mollah Omar. Il a fait valoir son point de vue, on lui a donné tort. Nous sommes une organisation démocratique avec des membres d’une grande honnêteté...

C’était de l’humour noir...

Malko était quand même soulagé. Même si cette mission choquait son éthique, il s’était engagé à la remplir. Mais pas avec des gens prêts à lui planter un couteau dans le dos.

– Vous me rassurez! conclut-il.

Le mollah grassouillet n’avait pas retrouvé son sourire et faisait rouler entre ses doigts son *taybeh*¹ aux grains d’ambre.

Malko sentit qu’il avait encore quelque chose à dire. Il n’eut pas à le

forcer. Le religieux se pencha vers lui et dit:

– J’ai mené mon enquête plus loin, dans l’entourage du mollah Mansour, enchaîna-t-il. J’ai eu moi-même une longue discussion avec lui. Même si nous ne sommes pas toujours d’accord, nous avons combattu les *Chouravi* ensemble, ce qui a créé entre nous une grande amitié.

« Or, il m’a juré sur notre Saint Coran qu’il n’avait jamais parlé à personne de votre présence à Kaboul.



L’idée pénétra lentement dans le cerveau de Malko, le glaçant.

– Vous voulez dire que la manip du kidnapping n’a rien à voir avec vous?

– Rien! La seule action menée contre vous a été le groupe venu de Wendak que mes hommes ont éliminés, qu’Allah me pardonne, car c’étaient de bons musulmans et des hommes courageux.

Malko était tétanisé.

– Vous m’avez dit que, d’après votre enquête, l’ordre de ce kidnapping était venu de la Présidence?

– Absolument, confirma le mollah. Je suis certain de mes informations. C’est une manip tortueuse, utilisant des gens qui n’avaient pas de lien direct avec Karzai.

– Alors, qui a mis Karzai au courant? demanda Malko.

Le mollah écarta ses bras grassouilleux.

– Je n’en sais absolument rien, mais cela ne vient pas de notre côté.

Ce qui soulevait un nouveau problème.

Malko s’imaginait mal continuer une mission pourrie de l’intérieur. Il ne voyait qu’une origine à cette fuite: la CIA. Il ignorait qui avait eu connaissance de ce projet d’assassinat, à Washington, où Hamid Karzai comptait encore des partisans. Mais, de toute façon, Karzai l’avait appris à partir de Kaboul, pas de Washington. C’était donc sur place qu’il devait mener son enquête.

– Je vous remercie, dit-il au maulana Kotak.

Ce dernier semblait soucieux.

– J’espère que vous n’allez pas renoncer à votre projet?

– Je ne bougerai pas le petit doigt tant que je ne saurai pas d'où vient la fuite, dit fermement Malko. Sinon, nous allons droit à l'échec. Je vais vous tenir au courant.

De nouveau, ils se serrèrent longuement la main. Le maulana Kotak semblait sincèrement contrit.

– J'ai résolu le problème de mon côté, dit-il, à vous d'en faire autant! Dites-vous que vous n'êtes pas seul! Je continue à vous assurer une discrète protection.

Malko ne voyait plus qu'une personne pour le protéger: Warren Muffet qui semblait beaucoup s'intéresser à lui, via Alicia Burton.



Warren Muffet dégoulinait de bonne volonté. Au coup de fil de Malko, il avait répondu immédiatement par une invitation à déjeuner à l'hôtel Ariana. Un 4 × 4 blanc blindé de la CIA était venu chercher Malko au Serena.

Ce dernier finissait son *New York steak*, laissant le chef de Station de la CIA s'épancher. Ils n'avaient encore abordé aucun sujet sérieux. C'est Warren Muffet qui rompit la trêve tacite par une question en apparence innocente.

– Comment se passe votre séjour à Kaboul?

Il ignorait l'attaque des Talibans à la station-service de Sabang Road...

Malko termina son steak et laissa tomber:

– J'ai un gros souci.

– Ah bon?

L'Américain semblait authentiquement surpris. Et intéressé. Malko lui expédia un sourire plein d'innocence.

– Vous savez que Langley m'a confié une mission extrêmement hermétique...

Le chef de Station se rembrunit.

– Je le sais, j'ai reçu des instructions à ce sujet, m'enjoignant de ne pas m'immiscer dans vos affaires. Ce que j'ai fait.

– Pas tout à fait, observa Malko.

– Que voulez-vous dire?

– J’ai été approché avec beaucoup d’insistance par une jeune journaliste free-lance, Alicia Burton. Elle a tout fait, maladroitement, je dois le reconnaître, pour découvrir ce que je faisais *vraiment* à Kaboul. Je lui ai dit certaines choses qu’elle a dû vous répéter.

– Me répéter? Pourquoi?

Malko fixa l’Américain.

– Parce que c’est vous qui l’avez envoyée. Alicia Burton est free-lance, elle a des contacts avec l’Agence et ne peut rien vous refuser. Je ne vous en veux pas mais je voudrais être certain de ce que j’avance pour « fermer une porte ». Vous faites votre boulot, mais j’ai besoin d’être certain.

Il y eut un long silence. S’il y avait eu des mouches, on les aurait entendues voler...

– Je suis désolé, fit d’un ton penaud Warren Muffet. Ces informations ne seraient pas sorties d’ici. C’était seulement pour éclairer ma lanterne et vérifier que vous ne preniez pas de risques inutiles.

Malko se permit un sourire.

– Affaire classée. Mais j’ai un problème beaucoup plus grave. Vous avez connu un de vos prédécesseurs, Mark Spider?

– Oui, tout à fait, un homme remarquable, très lié au président Karzai, qu’il suit depuis une dizaine d’années. Il a fait deux séjours à Kaboul et se trouve en ce moment à Washington.

– Vous savez ce qu’il y fait? demanda Malko.

– Il fait partie du Comité stratégique pour l’Afghanistan qui réunit des personnalités de l’Agence, du Pentagone, de l’Administration et de la Maison Blanche.

– Ils sont actifs?

– Très. Le président Obama ayant décidé un retrait quasi-total de nos troupes en 2014, cela soulève de nombreux problèmes pas encore résolus.

– Vous recevez des instructions à ce sujet?

L’Américain secoua la tête.

– Quelques-unes, mais les rapports avec le président Karzai sont très difficiles. Moi-même, je dois parfois attendre plusieurs jours pour le

joindre. Il est très capricieux et n'arrête pas de se plaindre de nous aux medias. Heureusement qu'un de mes « *deputees* » est en bons termes avec lui.

– Comment s'appelle-t-il? interrogea Malko d'une voix égale.

– Jason Forrest. Il était numéro 2 lorsque Mark Spider était en poste. C'est ce dernier qui l'a présenté au président Karzai. Je crois même qu'il possède son portable, ce qui n'est pas mon cas.

Malko demeura impassible: il venait peut-être de trouver la source des fuites qui avaient failli lui coûter la vie lors de son faux kidnapping.

1. Sorte de chapelet.

2. Les Soviétiques.

CHAPITRE XIX

– Que fait-il exactement à Kaboul? demanda Malko.

– Il dirige *l'Office of Regional Affairs*. Un groupe d'analystes qui recoupe les sources pakistanaises, afghanes, iraniennes et indiennes, pour une évaluation de la situation.

– Dans le cadre de son job, insista Malko, a-t-il à rencontrer le président Karzai?

Warren Muffet hésita avant de laisser tomber:

– Non, je ne pense pas. De toute façon, il est tenu de me le dire, chaque fois que cela se produit. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions?

– Pour une raison très grave, répliqua Malko. Je pense que quelqu'un renseigne le président Karzai sur la mission dont j'ai été chargé ici.

Warren Muffet ouvrit de grands yeux.

– Mais, *moi-même*, je n'en ai aucune idée!

– Je sais, dit Malko, je ne vous mets pas en cause. Mais je crains que quelqu'un de l'Agence ait appris ce que je faisais ici, dont je ne peux pas vous parler, et en tient Hamid Karzai informé.

« Je ne peux pas vous dire comment mais j'ai la quasi-certitude que mon kidnapping était un montage et que celui-ci avait été organisé par l'entourage du président Karzai.

« Pour m'éliminer définitivement.

Un ange passa.

Visiblement, Warren Muffet luttait contre un vertige tenace. Il comprit enfin le sous-entendu de Malko et demanda d'un ton horrifié:

– Vous ne pensez quand même pas que c'est Jason Forrest qui renseigne le président Karzai?

– Si! confirma Malko.

– Mais pourquoi le ferait-il? protesta le chef de Station de la CIA. Jason Forrest est un « *senior officer* » très bien noté, d'une grande honnêteté, qui n'a jamais eu un blâme dans son dossier. C'est impossible qu'un homme comme lui trahisse.

Malko sourit.

– Warren, vous connaissez les quatre raisons qui font qu'un homme trahit: cela se traduit par l'acronyme MICE: *Money, Ideology, Compromise, Ego*. Dans le cas de Jason Forrest, il s'agirait d'*ideology*. Je suppose qu'il est toujours proche de son ancien chef, Mark Spider.

– Oui, je sais qu'ils échangent beaucoup de mails. Il m'en a parlé.

– Bien, conclut Malko, disons que Mark Spider, qui a des liens très étroits avec le président Karzai, n'est pas d'accord avec la politique officielle des États-Unis à son égard. Il peut très bien avoir envie de le faire savoir au président Karzai. Ce n'est pas *vraiment* de la trahison. Seulement, ici, nous sommes en Orient et les réactions peuvent parfois être brutales. J'en sais quelque chose.

Warren Muffet avait piqué du nez dans son assiette. Il se redressa, essayant de reprendre du poil de la bête.

– Ce n'est qu'une hypothèse, objecta-t-il d'un ton ferme. À mes yeux, Jason Forrest est parfaitement loyal. D'ailleurs, pour vous faire plaisir, je peux le convoquer et lui poser la question.

Il était confondant de naïveté.

– Ce serait la dernière chose à faire, objecta Malko. Il y a beaucoup mieux.

– Quoi?

– Pouvez-vous vous procurer discrètement les derniers relevés téléphoniques, disons depuis un mois, de son portable?

Warren Muffet sembla se décomposer.

– Mais c'est impossible! protesta-t-il. Il s'agit d'une méthode de défiance. C'est à notre service de contre-espionnage de mener ce genre d'enquête. Ce serait jeter un soupçon insupportable sur Jason Forrest...

Malko essaya de le calmer d'un sourire.

– Allons! Supposons que vous soupçonniez ce « *senior officer* » d'avoir été imprudent dans des bavardages avec des personnes non autorisées. C'est ce que vous feriez. Cela n'a rien d'infamant. Vous pouvez très bien, en tant que COS, alerter votre officier de sécurité et

lui donner des instructions... Peut-être suis-je dans le faux, dans ce cas, on oubliera tout.

Warren Muffet secoua la tête, faisant trembler ses bajoues.

– Je ne peux pas faire cela!

Lorsqu'il croisa le regard de Malko, celui-ci était glacé.

– Warren, dit-il, il s'agit de deux choses également importantes à mes yeux. D'abord, l'intérêt de la mission qui m'a été confiée par Clayton Luger. Ensuite, de mon intégrité physique... Si vous refusez, je serais obligé d'en référer à Langley. Ce que je ne souhaite pas faire.

Un ange passa et resta à tourner en rond dans la petite salle à manger jusqu'à ce que Warren Muffet ouvre la bouche et dise d'une voix blanche:

– Je vais faire procéder à cette enquête. Je vous tiendrai au courant.



Le même 4 × 4 attendait au coin du Serena avec Darius au volant. Après avoir quitté Warren Muffet, Malko avait repris contact avec Nelson Berry, qui lui avait aussitôt envoyé une voiture.

Maintenant, ils filaient devant l'interminable mur renforcé de barbelés du NDS. Laissant un peu plus loin l'hôtel Gandamack sur leur gauche. À peine furent-ils entrés dans le « *poppy palace* » de Nelson Berry que le Sud-Africain descendit le perron et vint serrer la main de Malko.

– Merci pour votre envoi, dit-il, maintenant, nous sommes à jour. Ça tombe bien car j'ai un peu avancé. Venez!

Il l'entraîna dans une petite pièce qui s'ouvrait à côté de son bureau. Un objet tout en longueur était posé sur une longue table de bois, enveloppé dans une couverture. Le Sud-Africain la déroula, découvrant un énorme fusil à lunette, avec un trépied et une longue lunette Zeiss. Un monstre avec un canon de plus d'un mètre de long.

– C'est un Diegtarev 41, annonça Nelson Berry. Un fusil de précision utilisé par les snipers soviétiques. Il tire une cartouche de 14,5 mm. Un seul coup. À huit cents mètres, vous faites mouche. L'énergie cinétique de ce projectile est telle que, s'il touche un véhicule, il le détruit avec ses occupants. Je l'ai fait venir de Douchanbé avec un lot de munitions.

Malko regarda l'arme: on n'en voyait pas souvent de semblable.

Nelson Berry ajouta :

– Le projectile perce 35 millimètres de blindage...

Les deux hommes se regardèrent, pensant la même chose. Malko rompit le silence.

– Vous savez vous en servir ?

– Je l'ai déjà utilisé, assura le Sud-Africain. C'est une arme d'une puissance inouïe. Évidemment, il ne faut pas rater son coup... Il n'y a pas de chargeur. L'avantage, c'est qu'on est sûr qu'en cas d'impact, le problème est résolu...

– Vous avez trouvé le lieu d'intervention ? demanda Malko.

– Oui, durant votre long silence, j'ai commencé mon enquête. Je sais comment procèdent les gens de Karzai, ils « nettoient » le parcours, font enlever toutes les voitures, mais ils ne vont pas au-delà de ce périmètre. Cela leur demanderait trop d'efforts. J'ai trouvé un endroit propice pour frapper, mais il reste encore beaucoup de problèmes à résoudre.

– Et votre exfiltration ? demanda Malko.

– Cela ne devrait pas poser de problème, assura le Sud-Africain. Je laisserai l'arme sur place, elle ne peut conduire nulle part, elle a été volée au Tadjikistan à une unité de l'armée russe...

Il rembobina sous la couverture le Diegtarev 41 et ils regagnèrent le bureau.

– Personne n'a jamais pensé à se débarrasser de Karzai de cette façon ? demanda Malko.

Nelson Berry eut un sourire froid.

– Peut-être, mais il faut remplir plusieurs conditions. D'abord, savoir se servir de cet engin et ce n'est pas évident. Moi, je fais le poids, physiquement, parce que le recul est terrible. 14,5 c'est le calibre de la Douchka, la mitrailleuse lourde russe.

« Ce genre d'opération n'est pas du tout dans la culture des Talibans. Ils attaquent un building, essaient de l'envahir et ensuite se font sauter. Je ne sais même pas s'ils savent que cela existe... »

– Dites-m'en plus ! demanda Malko. Ce n'est pas tout d'avoir cet engin, encore faut-il avoir la cible...

– J'ai progressé, assura Nelson Berry. Le président Karzai va sortir de son palais dans une semaine. Il doit se rendre à Lashkar Gah dans

le Helmand. Il partira en avion de Kaboul et empruntera, comme il le fait toujours, Airport Road. L'itinéraire sera balisé par la police, bien entendu, mais pas sur une grande profondeur; moi, j'ai trouvé un bâtiment en construction un peu en retrait, qui me donne une fenêtre de tir.

– Il y a encore quelques obstacles, souligna Malko. L'heure de son départ, d'abord.

– Je m'en occupe. Cela ne devrait pas être trop difficile. Je connaîtrai le créneau, il suffit de poster une « sonnette » au rond-point Massoud. Entre son départ et l'arrivée de mon créneau, il y a trois ou quatre minutes de trajet.

« Le plus difficile c'est que Karzai utilise toujours trois voitures identiques pour se déplacer, avec des glaces teintées. Or, il choisit au dernier moment celle où il prend place...

« Je n'ai pas besoin de le voir mais je dois impérativement savoir dans quel véhicule il se trouve.

« C'est un peu comme si j'utilisais un RPG, sauf que le projectile va beaucoup plus vite...

– Comment comptez-vous faire? demanda Malko.

– J'y travaille, assura Nelson Berry. Je vous tiens au courant. Est-ce que vous approuvez mon plan?

– Cela semble tenir la route, reconnut Malko, mais vous allez prendre un gros risque personnel.

Le Sud-Africain eut un sourire en forme de ricanement.

– Vous me payez pour cela...

« À propos, que comptez-vous faire vous-même? Vous souhaitez quitter le pays avant le *D Day*?

– Non, dit Malko.

Il aurait eu l'impression de désertier. Nelson Berry, avec son côté carré, lui était plutôt sympathique, même si c'était un tueur. Au moins, il prenait des risques.

– OK, dit-il. Ne laissez pas traîner votre engin... Faites-moi ramener à l'hôtel!

CHAPITRE XX

Il pleuvait sur Kaboul. Des averses puissantes qui tombaient d'un ciel plombé et grisâtre, transformant les rues déjà défoncées en cloaques boueux. Une brume épaisse cachait les sommets des collines parsemant la ville.

Déprimant.

Le changement de temps avait été brutal.

Malko regardait la pluie tomber sur le jardin déplumé du Serena. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis son entrevue avec Nelson Berry. Cloué dans sa chambre par l'absence d'action et le mauvais temps, il déprimait. Cette mission étrange traînait en longueur. Il avait l'impression qu'un monde hostile et invisible s'agitait autour de lui.

Vraisemblablement, le président Karzai savait qu'il se trouvait à Kaboul pour mener une mission dirigée contre lui, même s'il en ignorait les contours. Ce qui expliquait la tentative d'élimination par le kidnapping.

Cela pouvait recommencer... Sous une autre forme. Les rapports entre les Américains et Karzai rendaient tout possible. Ce mélange de mensonges feutrés et d'explosions publiques interdisait les actions ouvertes, mais pas les coups tordus. Certes, le NDS n'arrêterait pas Malko, mais on pouvait, de nouveau, tenter de l'éliminer sournoisement.

Karzai avait le bras long, de l'argent et de multiples complices. Quant aux Talibans, les « alliés » de Malko, ils n'étaient pas d'un grand secours.

La pluie cessa de tomber.

Presque aussitôt, comme s'il y avait eu un rapport, le numéro de Warren Muffet s'afficha sur son portable.

– Je vous envoie une voiture, annonça le chef de Station de la CIA à Kaboul. Vous êtes disponible?

– Bien sûr, confirma Malko.

Il aurait crié de soulagement. Enfin, il allait savoir si la fuite venait

des Américains, comme il le craignait. Or, sans l'avoir colmatée, il lui était impossible de persévérer dans son projet.



Warren Muffet avait le visage grave. Dès que Malko eut pénétré dans son bureau, il referma soigneusement la porte et alluma le signal rouge signifiant qu'il ne devait être dérangé sous aucun prétexte.

L'Américain se laissa tomber ensuite sur le grand canapé en cuir marron, invitant Malko à s'asseoir à côté de lui, et dit d'une voix basse:

– Vous aviez raison!

– En quoi? demanda Malko.

– Au sujet de Jason Forrest. Nous avons imprimé le relevé de ses communications. Depuis le jour de votre arrivée, il a appelé sept fois Hamid Karzai sur son portable.

– Celui-ci n'est pas écouté?

– Non, avoua le chef de Station de la CIA. Il aurait fallu une demande spéciale du service de sécurité.

– À quand remonte le premier appel?

Warren Muffet retourna à son bureau et revint avec une feuille de papier annotée de chiffres.

– Le 5 mars, annonça-t-il. Le lendemain de votre arrivée. À 9 h 35 PM. La conversation a duré onze minutes.

Malko fit un calcul rapide: deux jours après son entretien avec Clayton Luger et John Mulligan... Mark Spider n'avait pas perdu de temps pour voler au secours de son « poulain ».

Désormais, Malko avait trouvé l'origine de la fuite. Cette fuite qui avait failli lui coûter la vie. Warren Muffet l'observait, visiblement tendu.

– Qu'est-ce qu'on fait? demanda-t-il. Je peux convoquer Jason Forrest et lui mettre sous le nez cette liste de coups de fil.

– Pourquoi ne pas le passer au « *lie-detector* », ironisa Malko. Formellement, il n'a pas commis de faute. Il trouvera une bonne raison pour ces communications et avertira aussitôt Mark Spider. La

source sera tarie. Non, il faut prendre d'autres contre-mesures.

– Lesquelles?

– Je vais faire un saut à Washington. La clef du problème se trouve là-bas. Il faut absolument tarir cette « fuite ».

– Donc, je ne fais rien? conclut Warren Muffet.

Vaguement déçu.

– Simplement, ne dites à *personne* que je vais à Washington! Laissez entendre que je suis parti pour Islamabad afin de rendre visite à Quetta à des chefs talibans! D'ailleurs, je vais réellement passer par Islamabad où je prendrai un vol pour les États-Unis.

« Ce n'est pas un parcours simple, mais j'ai l'habitude.

Warren Muffet lui adressa un long regard interrogateur.

– J'espère, que je saurai un jour, ce que vous êtes venu faire ici.

– Je vous promets que vous serez le premier à l'apprendre, promit Malko. J'aurais besoin maintenant de communiquer avec Langley. Je peux utiliser une de vos lignes protégées?

– Bien sûr, fit le chef de Station, je vais vous y mener...

– Il n'y a aucune possibilité d'écoute *intérieure*? demanda Malko.

Warren Muffet allait dire « non » quand il se reprit.

– On va faire encore mieux, décida-t-il. Prenez le téléphone marron sur mon bureau! C'est une ligne directe protégée pour Langley. Vous savez quel poste vous désirez appeler?

– Je le sais, assura Malko.

Directement, le chef de Station se retira de la pièce. Malko composa alors le numéro de Clayton Luger, le sous-directeur de la CIA. Celui-ci répondit immédiatement.

– Ici, Clayton Luger, j'écoute.

– Clayton, annonça Malko, c'est moi. Vous me reconnaissez?

Un peu surpris, l'Américain, après quelques secondes, assura chaleureusement que c'était le cas.

– Clayton, enchaîna Malko, nous avons un gros problème dont je veux vous entretenir.

– Allez-y! encouragea l'Américain, j'ai vingt minutes avant mon prochain meeting.

– Non, insista Malko. Je dois le faire de vive voix. Je vais prendre l'avion pour venir à Washington. Dès que je serai en ville, je vous appelle.

– Il n'y a pas d'autre moyen? demanda le sous-directeur de la CIA. Visiblement contrarié.

– Non, trancha Malko. Je descendrai au Willard Intercontinental... Ne parlez de cette conversation à personne tant que nous ne nous serons pas vus! Prévoyez un rendez-vous pour dans quarante-huit heures! Je pense que je devrai aussi rencontrer celui avec qui nous avons déjeuné au Hay-Adams.

– Vous pouvez compter sur moi, assura Clayton Luger. Je vous attends.



Après avoir raccroché, Clayton Luger demeura pensif quelques instants. Le coup de fil de Malko l'avait profondément perturbé. Il demanda à sa secrétaire:

– Appelez-moi John Mulligan à la Maison Blanche!

Le « *Special Advisor for Security* » devait absolument être mis au courant de ce qui se passait. Le plan confié à Malko était une idée présidentielle.



Il faisait plus froid à Washington qu'à Kaboul. Il avait neigé et une brise glaciale balayait les avenues. Malko avait dû changer trois fois d'avion avant d'atteindre la capitale fédérale. Kaboul-Islamabad, d'abord, Islamabad-Londres ensuite et enfin Londres-Washington, arrivant dans un Dulles Airport balayé par la neige.

Le Willard Intercontinental était toujours aussi solennel et sinistre. À peine arrivé, il appela Clayton Luger.

– Je suis là, annonça-t-il.

– Parfait, fit le directeur adjoint de la CIA. Nous pouvons nous voir demain pour déjeuner au restaurant de votre hôtel. C'est plus discret.

– Je réserve, conclut Malko, avant de raccrocher.

Entre le décalage horaire et les trois changements d'avion, il ne savait plus où il en était. Il se déshabilla, prit une longue douche et se coucha, plongeant immédiatement dans le sommeil.



Warren Muffet accueillit chaleureusement le chef de la police afghane, un homme assez âgé, de la vieille école, qui connaissait les rouages de l'Afghanistan comme sa poche. Il semblait soucieux.

Après la cérémonie du thé et les salamalecs habituels, le chef de Station de la CIA posa la question qui lui brûlait les lèvres:

– Avez-vous des soucis?

L'Afghan lui répondit par une autre question:

– Vous avez un système d'écoutes bien plus performant que le nôtre. Avez-vous, ces derniers temps, constaté un accroissement des communications locales entre les différents groupes de Talibans?

Surpris, Warren Muffet répondit:

– On ne m'a rien signalé, mais je peux poser la question. Il faudrait appeler Bagram, c'est eux qui centralisent tout. Pourquoi me posez-vous la question?

– Ces dernières semaines, il y a eu plusieurs attaques de postes de police ou d'écoles de police par les Talibans. La dernière, avant-hier. Ils ont investi un bâtiment d'où ils ont attaqué une caserne des Forces spéciales. Nous avons fait des prisonniers et l'un d'eux nous a dit que son groupe arrivait de la région du sud de Jalalabad. Il avait traversé des dizaines de villages, mais personne ne nous avait avertis.

– Ce n'est pas bon signe, reconnut l'Américain.

L'Afghan eut un geste presque désinvolte.

– Oh, nous sommes habitués! C'est comme cela depuis longtemps! Officiellement, nous contrôlons de larges zones, en réalité, il s'agit d'une présence cosmétique. Les gens ont basculé déjà de l'autre côté. Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète. J'ai l'impression que de nombreux groupes combattants talibans entrent en ville, même s'ils ne se livrent pas à des actes terroristes.

– Il y a déjà beaucoup d'agents dormants, remarqua Warren Muffet.

– C'est vrai, reconnu l'Afghan, mais ceux-là ne sont pas des combattants. Ils font du renseignement ou de l'infiltration. Non, j'ai l'impression que des groupes armés se positionnent dans la ville, prêts à déclencher quelque chose.

– Comme l'offensive du Têt, au Vietnam? avança Warren Muffet.

– Oui, quelque chose comme cela...

– Vous savez bien que tant que nous serons là, ces groupes ne sont pas de force contre les Apaches et les Blackhawks, tempéra l'Américain. Même si nous n'avons pas de troupes à Kaboul, nous avons du monde à Bagram et ailleurs.

– C'est vrai, mais je suis inquiet. Les Talibans ne font jamais rien par hasard. On dirait qu'ils se préparent à un événement déstabilisateur...

Warren Muffet se força à rire.

– Je ne vois pas lequel, mais je vais rédiger une note à l'intention de Langley, avec les éléments que vous allez me fournir. *We keep in touch.*

Il raccompagna son visiteur et regagna son bureau. La nervosité du conseiller de la police ne l'inquiétait pas trop. C'est vrai que les Talibans visaient particulièrement les policiers afghans. Cela, plus les désertions, ne leur donnait pas le moral. Cependant, il ne croyait pas à une offensive généralisée des Talibans.

S'ils se découvraient, ils seraient écrasés. En plus, ils n'avaient aucune raison de le faire.



Malko était dans son box depuis cinq minutes lorsque Clayton Luger et John Mulligan débarquèrent, le visage fermé. Le restaurant du Willard était aux trois quarts vide, à part quelques perruches au babil bruyant. À peine assis, John Mulligan, le « *Special Advisor for Security* » de la Maison Blanche, expédia un regard sévère à Malko.

– J'espère que vous avez une bonne raison pour avoir convoqué ce meeting! Je pensais ce projet en cours de réalisation.

– Je ne me suis pas amusé à traverser la planète par plaisir, rétorqua Malko. Vous savez qu'il n'y a même pas un vol direct entre Islamabad et Washington! C'est pourtant votre meilleur allié dans la région, le Pakistan...

John Mulligan ne sembla pas apprécier l'humour de Malko. Les trois hommes s'installèrent, commandèrent – *Ceasar's Salad et rack of lamb*, une bouteille de vin californien, et pour John Mulligan un cocktail. Malko sentait que ses interlocuteurs étaient sur des charbons ardents.

Il demanda simplement:

– Qui est au courant de notre projet?

Surpris, Clayton Luger commença par dire:

– Personne, à part John, ici présent. Pourquoi?

– Parce que quelqu'un a mis le président Karzai au courant...

Clayton fronça les sourcils.

– Ça ne vient pas de Kaboul?

– Non, affirma Malko. J'en suis certain. Celui que vous m'avez demandé de contacter, Nelson Berry, est le seul qui aurait pu le faire. Or, ce n'est pas son intérêt.

Il raconta ses diverses mésaventures, y compris l'attaque des Talibans et l'intervention du maulana Kotak.

– La fuite vient de Washington, conclut-il. Il faut la colmater, d'abord parce que cela met ma vie en danger et que cela peut avoir de graves conséquences pour l'avenir.

John Mulligan secoua la tête.

– C'est impossible!

Malko le fixa droit dans les yeux.

– C'est possible, et j'ai même une piste.

– Laquelle? demandèrent les deux hommes en chœur.

– Avez-vous parlé de ce projet au Comité stratégique pour l'Afghanistan? demanda Malko.

Visiblement, ils ne s'attendaient pas à cette question. John Mulligan aboya presque.

– Pourquoi me posez-vous cette question?

– Parce qu'elle est au cœur de ce problème de fuite, expliqua Malko. Vous ne m'avez pas répondu.

John Mulligan fit semblant de réfléchir, puis laissa tomber de

mauvaise grâce.:

– Il y a eu une allusion, sans aucune précision. De toute façon, les membres de ce comité sont tous des hauts fonctionnaires insoupçonnables, des hommes qui servent les États-Unis sans état d'âme.

– Aldrich Ames¹ était aussi un impeccable « *senior officer* » de la CIA, remarqua Malko. Il a balancé tous les Russes travaillant pour l'Agence et pas mal ont été fusillés. Lui, agissait pour de l'argent.

John Mulligan grommela.:

– C'était la Guerre froide.

Malko se permit un sourire ironique.

– Partout, les traîtres sont insoupçonnables! remarqua Malko. C'est même leur code génétique; sinon, ils n'auraient pas l'occasion de trahir.

– Où voulez-vous en venir? demanda John Mulligan.

L'homme de la Maison Blanche semblait au bord de l'apoplexie.

– Avec vous, au sein du Comité pour l'Afghanistan, siège un certain Mark Spider? demanda Malko.

John Mulligan n'hésita pas.

– Oui, bien sûr, c'est un de nos meilleurs spécialistes de l'Afghanistan. Il a fait deux « tours » à Kaboul et connaît admirablement le pays. Il nous donne de précieux conseils.

Malko insista.

– John, que savez-vous d'autre sur Mark Spider?

– Que des choses positives.

– John, où vous trouviez-vous il y a onze ans, en 2002? demanda-t-il.

– Je dirigeais la NSA ². Pourquoi?

– À cette époque, Mark Spider est entré en contact avec Karzai et l'a sélectionné pour être le proconsul américain en Afghanistan. Hamid Karzai est un Pachtoun, il faisait partie d'une petite tribu, les Popolzai, et ne paraissait pas promis à un grand avenir. Il travaillait avec un homme politique patchoun. Mark Spider, qui était à l'époque un des rares spécialistes de l'Afghanistan, l'a « vendu » aux Américains, à la

conférence de Bonn, en Allemagne. Hamid Karzai est entré inconnu et en est ressorti chef d'État.

« Ce qui a créé des liens entre les deux hommes. Depuis, comme vous le savez, Mark Spider a été deux fois chef de Station à Kaboul, avec un accès privilégié à Hamid Karzai.

– Vous voulez dire qu'il lui est inféodé? demanda Clayton Luger.

Malko secoua la tête.

– Non, c'est une relation amicale. Spider trouve beaucoup de qualités à Karzai sans vouloir voir ses défauts, principalement le fait de s'entourer de gens particulièrement corrompus et d'avoir pris goût au pouvoir.

– Quel est le lien avec notre affaire? demanda John Mulligan.

– Il est très simple, expliqua Malko. Mark Spider a compris, après cette réunion du Comité sur l'Afghanistan, que la Maison Blanche voulait se débarrasser de Karzai d'une façon « non appropriée ». Immédiatement, par fidélité à Karzai, il l'a prévenu.

– Il a appelé Karzai? demanda Clayton Luger, avec incrédulité.

Malko le corrigea aussitôt.

– Non, il a appelé son ancien collaborateur, Jason Forrest, qui lui, se trouve toujours à Kaboul. Et celui-ci a répercuté l'alerte sur Karzai.

Un ange passa, volant lourdement. C'est John Mulligan qui rompit le silence.

– Vous pouvez prouver cela?

Malko ne baissa pas son regard.

– Oui.

Il résuma l'enquête qu'il avait demandée à Warren Muffet, qui établissait sans ambages des contacts secrets entre le président Karzai et l'agent de la CIA, Jason Forrest. Enchaînant sur la suite.

– J'ignore encore certains liens, mais dès que Karzai a été averti, il a réagi en me faisant kidnapper.

Une fois de plus, il fit le récit de sa mésaventure. Visiblement, les deux Américains étaient déstabilisés... De nouveau, John Mulligan lança:

– À votre avis, que faut-il faire? Écarter Mark Spider du Comité?

– C’est trop tard, dit Malko, le mal est fait. Maintenant, Karzai est sur ses gardes. Comme il ne peut pas réagir *officiellement*, il essaie de m’éliminer.

– Comment sait-il que vous êtes en cause? demanda Clayton Luger.

– Ce n’est qu’une hypothèse, avança Malko. Warren Muffet a été averti de mon arrivée. Il en a sûrement parlé à Jason Forrest, son *deputy*. Comme cela correspondait avec l’avertissement de Spider, il en a conclu que j’étais le *missi dominici* de l’Agence, envoyé pour ce sale boulot.

L’ambiance ne se détendait pas... Malko sentait les deux hommes coincés, ne songeant même pas à mettre en doute son histoire. John Mulligan reprit la parole.

– Que suggérez-vous?

– Il y a une chose certaine, dit Malko, en retournant à Kaboul, je risque ma vie.

– Donc, conclut Clayton Luger, vous laissez tomber le projet?

Nouveau passage de l’ange...

Malko laissa les deux hommes sur le grill quelques instants avant de suggérer:

– Il y a peut-être une solution... mais j’ai besoin de la collaboration de John Mulligan.

– Comment? demanda le « *Special Advisor for Security* » de la Maison Blanche.

– En apaisant les craintes d’Hamid Karzai, expliqua Malko.

– Comment?

Il se tourna vers John Mulligan.

– C’est vous qui convoquez les réunions du Comité sur l’Afghanistan?

– Oui.

– Elles sont régulières?

– Non, cela dépend des évènements.

– Bien, conclut Malko. Supposez que vous convoquiez une de ces réunions. À laquelle assistera Mark Spider. Et que vous y déclariez que, devant les difficultés rencontrées, vous avez décidé d’annuler votre projet. Vous pouvez être certain qu’il répercutera

immédiatement la bonne nouvelle à Jason Forrest. Qui lui-même avertira Hamid Karzai. Lequel se croira désormais à l'abri. Il arrêtera donc ses tentatives pour me neutraliser... Du moins, je l'espère. En plus, cela diminuera son hostilité actuelle à notre égard.

Un lourd silence accueillit sa proposition, rompu par John Mulligan.

– Vous me demandez de mentir, remarqua-t-il d'un ton lourd de reproche.

Malko répliqua du tac au tac.

– Moi, vous me demandez de tuer un homme. Nous ne sommes pas dans un jeu de *boy-scouts*... c'est à vous de voir. Je ne vous forcerai pas.

Les cafés étaient arrivés, mais ils n'y avaient pas touché.

John Mulligan regarda sa montre et laissa tomber:

– Il faut que j'y aille. J'ai un meeting important. Je vais réfléchir. Je vous appelle demain.

Il se leva et serra la main des deux hommes. Lorsque Malko fut seul avec Clayton Luger, ce dernier fit à voix basse:

– Vous vous rendez compte de ce que vous avez proposé? Vous faites chanter la Maison Blanche!

– Je ne fais chanter personne, protesta Malko. J'essaie de ne pas mourir prématurément... Nous sommes dans les opérations « noires ». Celles dont le Congrès n'entend jamais parler. On ne peut pas y garder les mains propres.

– C'est du président qu'il s'agit, remarqua le sous-directeur de la CIA.

– Exact, reconnut Malko, mais je pense que sa main ne tremble pas quand il signe *l'executive order* pour la liquidation d'un islamiste par un drone armé... Ici, c'est pareil. Son mensonge ne sera qu'un péché véniel par rapport au reste. Nous suivons une politique où la fin justifie les moyens, quels qu'ils soient.

– Que comptez-vous faire? demanda l'Américain.

– J'attendrai jusqu'à demain la réponse de John Mulligan. Ensuite, je reprends l'avion, soit pour Kaboul, soit pour l'Autriche. Cela dépend de vous...

« À propos, que John Mulligan ne soit pas tenté de me mentir, à moi. Outre que ce serait déloyal, je l'apprendrais et cela mettrait fin à

ma collaboration avec l'Agence.



Une fine neige tombait sur Washington et Malko regardait au-delà du Parc, le dôme du Sénat. Une heure moins dix et il n'avait reçu aucun coup de fil. Il s'était donné jusqu'au soir. Afin de tromper son angoisse, il alluma NBC pour les news.

Quelques instants plus tard, son portable sonna. Il reconnut le numéro de Clayton Luger. Ce n'était pas bon signe.

– Clayton, dit-il, je ne pensais pas que vous me téléphoneriez. Vous n'êtes pas partie prenante.

– Je le fais au nom de John, corrigea le sous-directeur de la CIA. Je sors de son bureau. Nous avons longuement discuté. *He is very upset*³.

– Je suis désolé, dit Malko. Personne ne pouvait prévoir cet incident.

– John a mal dormi, continua Clayton Luger. Il a finalement décidé de faire ce que vous lui demandiez. Il convoque pour demain une réunion du Comité sur l'Afghanistan, à laquelle assistera la personne concernée. Est-ce que cela vous va?

Malko demeura silencieux quelques instants avant de demander:

– C'est absolument certain?

– Vous avez ma parole, assura Clayton Luger. Je vous le jure sur la Bible.

Malko étouffa un petit rire.

– Dans ce cas, je suis obligé de vous croire. Très bien. Je vais reprendre l'avion pour Londres et Islamabad.

– Nous pouvons déjeuner ensemble, suggéra le sous-directeur de la CIA. Je passe vous prendre à l'hôtel... Nous aurons une conversation sûrement utile...



Les vigiles de garde à l'entrée du Serena réservée aux piétons, virent

débarquer une très jolie femme au nez busqué, un léger foulard sur la tête, qui s'arrêta devant la table où on déposait les objets susceptibles de déclencher le portail magnétique. Elle ne posa rien dessus mais sortit de son sac un porte-cartes et montra rapidement celle du NDS avec sa photo et son nom, Ashraf Nyadi. Comme elle était connue, ils la firent immédiatement passer à côté du portail et elle pénétra dans l'hôtel sans difficulté. Arrivée à la réception, elle demanda calmement:

– La clef du 306.

C'était celle réservée à l'année pour les agents du NDS, qui venaient remplir une mission de surveillance à l'hôtel.

On la lui donna sans problème et elle alla s'installer dans la chambre. À peine arrivée, elle prit dans son grand sac un pistolet automatique, prolongé d'un silencieux qu'elle dévissa avant de mettre les deux morceaux de l'arme dans le coffre-fort de la penderie.

Ensuite, elle se déshabilla et passa un épais peignoir de l'hôtel, avant de gagner le sauna. C'était le bon côté de cette mission ultra-confidentielle: le sauna du Serena était le meilleur de la ville. En attendant sa cible, elle allait pouvoir se détendre.

-
1. Célèbre espion américain.
 2. National Security Agency.
 3. Il est bouleversé.

CHAPITRE XXI

Le temps était redevenu beau à Kaboul, avec un ciel bleu immaculé et une température clémente.

Malko avait attendu une heure à Islamabad que des passagers arrivent d'un autre vol, ce qui lui avait permis d'envoyer un SMS à Warren Muffet, réclamant une voiture à son arrivée.

Il était groggy de fatigue. Heureusement qu'il avait pu dormir pendant le vol Washington-Londres. La veille, Clayton Luger avait été le chercher à l'Intercontinental dans une voiture de l'Agence et ils étaient allés déjeuner à Tyson Corner, en Virginie.

Le sous-directeur de la CIA était perturbé par ce qui arrivait.

– John Mulligan a été très atteint par cette affaire de trahison! avait-il révélé à Malko, pendant ce déjeuner. C'est un homme très droit, il ne voulait pas, au départ, se lancer dans la manip que vous suggériez. Il a horreur du mensonge, du parjure et de tous ces trucs-là. J'ai mis longtemps à le convaincre.

– Ce n'était pas une trahison, avait répliqué Malko. Simplement, Mark Spider n'est pas d'accord avec vous. D'une part, il éprouve un attachement sentimental pour Hamid Karzai, d'autre part, il pense sincèrement que celui-ci doit rester. Il a agi selon sa conscience...

« Vous êtes certain que John Mulligan va tenir sa parole? avait demandé Malko.

– Absolument, avait confirmé Clayton Luger. Il sait que l'élimination de Karzai est un vœu muet du président. C'est John qui le traduit dans les faits.

« Pour lui, cela prime tout: il sert son pays. Soyez tranquille: demain, le message sera passé.

– Que Dieu vous entende! lui avait dit Malko. Sinon, vous risquez de ne pas me revoir.

Du restaurant, une autre voiture de l'Agence l'avait conduit à Dulles Airport.

L'officier de l'Immigration afghane regarda longuement son passeport, comme s'il avait des doutes sur son authenticité. Malko

était sur des charbons ardents. Finalement, il put aller retrouver Jim qui l'attendait dans une Land Cruiser blanche devant l'aéroport.

– Je dépose ma valise au Serena et on va à l'Ariana, demanda Malko.

Il avait hâte de boucler son opération de désinformation.



Malko ne fit pas languir Warren Muffet. À peine installé dans son bureau, il annonça:

– Le problème est réglé. Vous n'avez rien à dire à Jason Forrest.

– Comment?

Malko sourit.

– Je ne peux pas vous le dire, mais, normalement, tout devrait rentrer dans l'ordre assez vite. Par contre, j'ai un service à vous demander.

– Lequel?

– À partir d'aujourd'hui, vous recommencez à surveiller le portable de Jason Forrest.

– Pourquoi?

– Pour vérifier quelque chose. Là non plus, je ne peux pas vous dire de quoi il s'agit.

– Je le ferai, promit le chef de Station de la CIA, mal à l'aise. Vous me faites faire des choses illégales et je n'aime pas.

Malko eut un sourire teinté de tristesse.

– Je vous comprends. Moi aussi, je fais des choses illégales et cela ne me remplit pas de joie. J'ai besoin quotidiennement du listing des numéros appelés par Jason Forrest. C'est extrêmement important.

C'était même vital.

Si Hamid Karzai n'était pas totalement rassuré, il continuerait à être extrêmement offensif.

Un des téléphones du chef de Station sonna et Warren Muffet dut abandonner Malko. Appelé par le général Whiskers de la base de Bagram.

En sortant dans le couloir du quatrième étage, Malko se heurta presque à Alicia Burton! Besace à l'épaule, escortée d'un « *case-officer* » massif. Elle et Malko se fixèrent, aussi surpris l'un que l'autre. Décidément, la jeune femme était bien un « *CIA asset* ». D'abord, elle arbora une expression distante puis soudain, son regard s'illumina et elle se dirigea vers Malko.

– J'ai été stupide l'autre jour! lança-t-elle. Vous voulez bien me pardonner?

Un peu déhanchée, en dépit de son jean et de sa doudoune, elle était très sexy.

– Bien sûr, dit Malko.

Elle jeta un coup d'œil à l'Américain qui l'attendait à quelques mètres et demanda rapidement.

– Ici, je ne peux pas vous parler. On peut se voir ce soir? Pour dîner.

– Pas de problème.

– Je viens au Serena, lança la jeune femme, avant de s'éloigner.

Malko pensa soudain à verrouiller son opération de désinformation. Tant qu'il n'avait pas la confirmation qu'Hamid Karzai savait désormais que les Américains ne lui voulaient plus de mal, il ne prenait aucun contact avec Nelson Berry. Par contre, il allait « doubler » son rideau sécuritaire.

– Emmenez-moi à la mosquée Wazir Akbar Khan! demanda-t-il à Jim.

Retour à la circulation effroyable de Kaboul. À l'arrière de la Land Cruiser, deux « *baby-sitters* », M16 sur les genoux, grenades à la ceinture, casqués, gilet pare-balles, n'en menaient pas large, jetant des coups d'œil à l'extérieur, comme s'ils traversaient une ville pleine de dinosaures.

Pour eux, Kaboul était définitivement un endroit où ne pas se risquer...



Le maulana Mousa Kotak travaillait à son ordinateur. Il se leva pour accueillir Malko, affichant une joie peut-être sincère. Il était toujours aussi dégoulinant d'obséquiosité. Comme d'habitude, serrant la main de Malko dans les siennes, avant de dire:

– On m’a dit que vous aviez quitté Kaboul! Je vois que ce n’était pas exact.

– Si, dit Malko. J’ai un peu voyagé et je suis revenu ce matin. Avec de mauvaises nouvelles.

Le visage du religieux s’assombrit presque comiquement, puis il entraîna Malko vers le fond de la pièce et son tas de coussins. Un employé loqueteux surgit avec un plateau de thé, le versa et s’esquiva.

– Alors, quelles sont ces mauvaises nouvelles? demanda le religieux.

– J’ai découvert la fuite dans notre dispositif, annonça Malko. En effet, cela ne venait pas de votre côté, mais de l’Agence. Quelqu’un a bien averti Hamid Karzai que les Américains complotaient contre lui.

Le maulana Mousa Kotak ne souriait plus du tout.

– Qui a pu faire cela? soupira-t-il, c’est très grave.

– Je ne vous le fais pas dire! renchérit Malko. Il y a eu plusieurs réunions à Washington, sur la conduite à tenir. Malheureusement, la conclusion ne va pas dans le sens de ce que vous espériez...

– C’est-à-dire?

– Les Américains ont décidé de ne pas donner suite à leur projet.

Le religieux ne broncha pas.

– C’est très fâcheux, fit-il entre ses dents. Ainsi, ce corrompu de Karzai va continuer son œuvre de destruction de ce pays...

– Je le crains, dit Malko. Je pense qu’il faut que vous avertissiez les gens de Quetta.

– C’est une décision irrévocable? demanda le maulana d’une voix hésitante.

– Oui.

Le religieux semblait plongé dans une profonde réflexion. Finalement, il laissa tomber.

– Le mollah Omar va être déçu. Lui qui est si honnête, il déteste Karzai qui est si corrompu. Vous-même, vous allez quitter Kaboul?

– Assez vite, je pense, confirma Malko.

– Et vos... préparatifs...

– On démonte. Ce plan pouvait fonctionner avec un élément de

surprise, ce n'est plus le cas.

Désormais, il avait hâte de s'en aller: le message était passé et parviendrait à Quetta. Bien sûr, ce n'était pas indispensable mais il connaissait assez la « porosité » afghane pour se dire que « ceinture et bretelles », c'était plus sûr.

Le maulana Kotak semblait plongé dans la consternation. Il regarda longuement Malko, comme s'il allait lui poser une question, puis se contenta de dire:

– Je prierai pour vous.

Cela pouvait être pris dans plusieurs sens... Malko crut discerner une vague menace dans sa voix. Il risquait de s'être fait un nouvel ennemi.

Néanmoins, le religieux le raccompagna jusqu'à l'entrée du petit jardin et lança:

– Venez me dire au revoir avant de quitter Kaboul!



La sonnerie du téléphone fit sursauter Malko. Sans s'en rendre compte, il s'était endormi tout habillé sur son lit. Avant de décrocher, il jeta un coup d'œil à sa montre: sept heures et demie! Il avait dormi trois heures.

– Je suis là, annonça une voix féminine. Dans le lobby.

Malko mit quelques secondes à réaliser qu'il s'agissait d'Alicia Burton.

– Donnez-moi un quart d'heure! demanda-t-il.

Il voulait quand même prendre une douche. Alicia Burton l'attendait, sagement assise sur une des banquettes face à la réception. Deux longues jambes gainées d'un pantalon de cuir noir émergeaient de sa doudoune. Malko trouva la jeune femme encore plus appétissante que dans son souvenir.

Celle-ci se leva et proposa:

– J'ai ma voiture, si vous voulez, je vous emmène chez moi, au Gandamack. La nourriture est correcte.

Sa Corolla beige était devant l'hôtel, avec un chauffeur afghan. Dix minutes plus tard, ils avaient atteint le Gandamack, presque en face du NDS. Une guest-house nommée d'après la dernière bataille contre

les Pachtouns, perdue par les Britanniques au XIX^e siècle, dans la Khyber Pass...

Il se cachait derrière un bâtiment, sans le moindre signe indicatif. Trois vigiles afghans, kalach appuyée au mur, partageaient un *palau* qu'ils mangeaient avec leurs doigts. Au fond de la cour, une porte métallique donnait accès à la guest-house. Ils longèrent un jardin pelé arrivant à la minuscule réception qui donnait aussi accès aux trois salles à manger. Pas mal de monde: ici, on servait de l'alcool.

Le garçon, qui parlait un peu anglais, annonça.

– *Today, I have lamb shops*¹...

En fait d'agneau, les côtelettes venaient d'un mouton mort de vieillesse...

À défaut de se régaler, Malko décida de mettre les choses au point avec Alicia Burton.

– Je voudrais connaître la vérité, dit-il. Quand vous m'avez abordé, vous agissiez pour le compte de Warren Muffet?

Alicia cilla à peine.

– Oui, avoua-t-elle. Il me demande parfois des services.

– Que voulait-il savoir?

La jeune femme hésita un peu avant de lâcher:

– Ce que vous faisiez à Kaboul. Il m'a expliqué que vous n'étiez pas un adversaire, mais qu'il n'aimait pas qu'on lui fasse des cachotteries.

– Et maintenant?

– Il m'a dit qu'il n'y avait plus de problème. Si je suis ici ce soir c'est parce que j'avais envie de vous revoir. Un point, c'est tout.

Son regard le fixait, direct et expressif: elle avait envie de se faire baiser. Comme pour préciser ce qu'elle avait en tête, elle dit aussitôt:

– Je n'ai pas aimé la façon dont nous nous sommes heurtés. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de rapports.



Ils avaient vidé une bouteille de vin rouge à la provenance douteuse et Malko s'était *vraiment* détendu. C'était agréable de se trouver en

compagnie d'une femme désirable qui s'offrait cette fois, sans arrière-pensée. Bien sûr, il se sentait un peu coupable vis-à-vis de Maureen Kieffer, mais pour l'instant, la Sud-Africaine était « *off limits* ».

Lorsque l'addition arriva, Alicia Burton l'escamota promptement.

– C'est moi qui vous invite, fit-elle, je suis chez moi.

Ils regagnèrent la petite réception et le veilleur de nuit tendit à la jeune femme la clef de la chambre n° 4. Ici, il n'y avait pas d'ascenseur: on se serait cru dans une pension de famille anglaise.



Ashraf Nyadi jouait à un jeu vidéo sur son portable quand le téléphone fixe de la chambre sonna.

– Il est revenu! annonça l'employé de la réception, indicateur du NDS.

– Il est là? demanda aussitôt Ashraf Nyadi.

– Non, il est sorti, avec une fille qui est venue le chercher.

– Très bien, dit-elle, je te remercie.

Après avoir raccroché, elle alla au petit coffre de la penderie et l'ouvrit, en sortant son pistolet et le silencieux qu'elle vissa dessus.

Son plan était très simple: elle allait gagner la chambre de sa cible et entrer, grâce au passe qui lui permettait d'ouvrir toutes les chambres du Serena. Elle l'attendrait et, quand il rentrerait, elle l'abattrait avec la personne qui l'accompagnait. Ensuite, elle irait se recoucher.

Les dégâts collatéraux n'étaient pas son souci principal.

1. Aujourd'hui, j'ai des côtes d'agneau.

CHAPITRE XXII

La chambre était petite, encombrée, avec une alcôve pour le lit, et une minuscule salle de bains. Alicia Burton eut un sourire d'excuses.

– Évidemment, ce n'est pas le Serena, mais je suis free-lance, je n'ai pas beaucoup d'argent. Ici, ce n'est pas cher et pratique.

En tout cas, c'était bien chauffé. Alicia Burton avait enlevé sa doudoune, ne gardant qu'un cachemire jaune canari, son pantalon de cuir et ses bottes.

– Whisky? demanda la jeune femme. Vodka?

– Vodka, dit Malko.

Elle gagna un minuscule bar sur lequel étaient empilés des livres et des journaux et en sortit une bouteille de *Stolichnaya*, puis prit deux verres, en tendant un à Malko et levant le sien.

– C'est la première fois que nous avons une rencontre « normale », remarqua la jeune femme.

– Pourquoi vous prêtez-vous aux jeux de la CIA? répliqua Malko.

Alicia Burton eut un sourire teinté d'amertume.

– Pour survivre, dit-elle. Je suis free-lance. Sans la protection de l'hôtel Ariana, je ne trouverais pas d'histoires à vendre à mes journaux. La CIA m'en fournit, contre quelques « services ».

Soudain, elle se pencha vers Malko et ses lèvres effleurèrent les siennes.

– Ce n'était pas *tout à fait* professionnel, avoua-t-elle, dans un souffle.

La langue d'Alicia Burton s'était aventurée à la recherche de celle de Malko. Pendant un moment, ils flirtèrent gentiment, s'explorant mutuellement. Puis, la chaleur aidant, Malko s'enhardit à défaire les boutons du cachemire, découvrant la poitrine pointue de sa partenaire.

– Allongez-vous! souffla Alicia Burton.

Il obéit et elle commença à le peler comme une orange, ôtant délicatement chaque pièce de vêtement. Lorsqu'il fut nu, elle posa sa bouche sur sa poitrine et murmura :

– J'aime la peau d'homme.

Elle le léchait comme un chat, à petits coups, tournant autour des mamelons, puis descendant plus bas. Le silence était absolu, on n'entendait que les bruits venant de la chambre voisine. Malko en était engourdi de bonheur. Une pause dans une mission délicate et dangereuse. Lorsque la bouche d'Alicia Burton se referma sur son sexe avec douceur, il eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

Du coin de l'œil, il vit que la jeune femme, tout en lui administrant sa fellation, se débarrassait de ses derniers vêtements en se contorsionnant habilement. Finalement, elle fut aussi nue que lui.

Elle abandonna sa caresse et s'allongea sur lui de toute sa longueur, se frottant un peu comme une masseuse thaïlandaise. Puis, ses jambes retombèrent de chaque côté des hanches de Malko et leurs deux sexes se trouvèrent exactement l'un en face de l'autre. C'est la jeune femme qui, d'un petit coup de reins, fit glisser le sexe de Malko dans le sien. Ensuite, c'est encore elle qui, en ondulant doucement, se mit à lui faire l'amour. Malko se laissait faire. Après la tension des derniers jours, il avait un peu l'impression d'être au paradis...

Il sentit enfin sa sève jaillir et emprisonna entre ses bras la taille de la jeune femme pour mieux s'enfoncer en elle. Ensuite, ils demeurèrent immobiles, comme des chats ronronnant devant un feu de bois.

Un peu plus tard, Malko s'ébroua.

– Il va falloir que je rentre! dit-il.

Alicia Burton s'enroula autour de lui.

– Reste! demanda-t-elle; de toute façon, mon chauffeur est parti, il ne reviendra que demain matin. Je suis bien avec toi.

Il n'insista pas. Quelques instants plus tard, il basculait dans le sommeil.



Ashraf Nyadi essayait de ne dormir que d'un œil. Elle regarda sa montre: deux heures moins le quart! Comme il n'y avait pas de vie

nocturne à Kaboul, cette absence signifiait que sa cible avait découché... Il était donc inutile de l'attendre.

Elle s'imposa de rester encore un quart d'heure, puis démontra le silencieux du pistolet pour mettre les deux morceaux dans son sac, ouvrit la porte, vérifia que le couloir était vide et se glissa à l'extérieur.

Ce n'était que partie remise.



Malko descendait l'escalier du Gandamack lorsque son portable afficha un SMS: « *Je vous envoie une voiture à neuf heures. Warren.* »

Alicia Burton dormait encore, mais elle lui avait dit que son chauffeur arrivait à huit heures.

Effectivement, il était dans la petite réception. Malko lui lança:

– *We go to Serena.*

La Corolla était sur le trottoir devant l'immeuble TNT et Malko y prit place. Il était juste huit heures. À cette heure-ci, cela roulait encore.



Ashraf Nyadi avait mal dormi. Elle détestait l'échec et les heures à attendre sa « cible » en vain l'avait énervée. Comme elle n'avait pas de consignes précises, elle décida d'improviser: il n'était que sept heures et demie, aussi, se dit-elle qu'en gagnant la chambre de Malko Linge tout de suite, elle pourrait l'attendre tranquillement. Ensuite, sa tâche accomplie, elle quitterait l'hôtel.

Elle glissa dans son sac son arme et son silencieux, puis gagna le couloir.

Personne.

Un écriteau « *Do not disturb* » était accroché à la porte de son « client », ce qui préservait des mauvaises visites. Elle ouvrit la porte grâce à son passe magnétique.

La chambre était toujours vide, comme elle avait pu le vérifier en téléphonant.

Elle s'installa dans le canapé, à côté de la fenêtre, derrière le rideau

tiré, invisible de la porte de la chambre, après avoir remonté son arme. Il n'y avait plus qu'à attendre. Le meurtre exécuté, elle regagnerait son bureau au NDS et ferait son rapport.

La sonnerie de son portable se déclencha, atténuée par son sac. Elle sentit son pouls accélérer en reconnaissant le numéro qui s'affichait: c'était celui de son chef. La conversation fut brève et, quand elle raccrocha, Ashraf Nyadi était carrément furieuse.

Le « projet » était annulé. On lui demandait de quitter le Serena immédiatement. Impossible de désobéir. Frustrée, elle dévissa le silencieux, remit l'attirail dans son sac et gagna la porte. Quittant la chambre sans se retourner. Elle n'éprouvait aucune animosité personnelle contre l'homme qu'elle devait abattre, mais une frustration aveugle de ne pas avoir accompli son job.



La Land Cruiser blanche attendait à droite de l'auvent du Serena et s'avança quand Malko sortit.

Il monta à l'avant, salué par le « *good morning, sir* » de Jim Doolittle qui conduisait. Deux « *marines* » armés et casqués, engoncés dans leur gilet pare-balles se trouvaient à l'arrière. Ils ne mirent que vingt minutes pour atteindre l'Ariana.

Warren Muffet l'attendait dans son bureau, un verre de café à la main et l'accueillit avec un large sourire.

– *Good news! Good news!* lança-t-il. Vous aviez raison.

– C'est-à-dire? demanda Malko.

Le service de sécurité vient de me remettre les écoutes de la journée d'hier. Jason Forrest a téléphoné à Karzai à 5 h 28 PM. La conversation a duré onze minutes et vingt-sept secondes.

– Vous avez pu l'écouter?

– Non. Cela ne vous suffit pas?

– Si, reconnut Malko, dissimulant sa satisfaction: sa manip avait fonctionné. Jason Forrest, prévenu par Mark Spider, avait averti le président Karzai que les manœuvres dirigées contre lui étaient abandonnées. La pression sur Malko allait donc se relâcher.

C'était le moment de frapper...

– Je vous remercie, dit-il, ce coup de fil confirme une bonne

nouvelle. Vous pouvez cesser la surveillance de sa ligne. Et surtout, ne parlez à personne de ce qui s'est passé! Plus tard, je vous révélerai la vérité.

Le chef de Station de la CIA aurait sûrement voulu en savoir plus sur le champ, mais il n'insista pas. Les deux hommes se séparèrent quand même froidement.

À peine le 4 × 4 de l'Agence eut-il déposé Malko au Serena, qu'il envoya un SMS à Nelson Berry.



Nelson Berry était à sa place habituelle, les pieds sur son bureau, au téléphone. Lorsqu'il eut raccroché, il jeta un regard presque furieux à Malko.

– Où étiez-vous passé?

– J'ai été obligé de m'absenter, fit Malko. Je suis de retour et tout va bien...

Le Sud-Africain ôta les pieds de son bureau et demanda d'un ton égal:

– Alors, on y va?

– On y va, répondit Malko, si vous êtes prêt.

Évidemment, c'était moins difficile que de balancer un drone sur un chef d'Al Qaida terré dans le Waziristan.

– Si vous étiez revenu plus tard, on laissait passer une occasion unique, annonça Nelson Berry: le président Karzai part pour Lashkar Gah, dans le Helmand, dans quatre jours.

Il guettait Malko, attendant visiblement une réaction de sa part. Celui-ci demeura impassible, demandant simplement:

– En quoi cela concerne-t-il notre projet?

– Karzai va emprunter le chemin habituel pour gagner l'aéroport. C'est-à-dire qu'il va passer à portée de mon arme.

– Cela ne suffit pas, remarqua Malko. Il faut que vous sachiez dans *quelle* voiture il sera. Vous n'avez qu'un coup à tirer...

Nelson Berry eut un sourire froid.

– Cela va vous coûter 10 000 dollars de plus. J'ai une source au Palais présidentiel qui va me communiquer l'information. L'homme assiste à tous les déplacements de Karzai. C'est lui qui lui ouvrira la portière. Dès que c'est fait, il m'envoie un SMS. Moi, je serai déjà sur place.

– Vous êtes sûr de lui? demanda Malko.

– Comme on peut l'être d'un Afghan. Il doit faire opérer sa sœur et il n'a pas l'argent. Ensuite, il se dit, que Karzai mort, la pagaille sera telle qu'il n'y aura pas vraiment d'enquête.

– Il sait comment sera utilisée son information?

– Non, et il ne pose pas de question.

Un ange passa: c'était quand même un sacré pari.

– Et s'il balance, *avant*? demanda Malko.

Nelson Berry haussa les épaules.

– C'est un pari à trois millions de dollars. C'est moi qui le joue.

C'était sans appel.

Malko réfléchit rapidement: c'était Nelson Berry qui prenait le maximum de risques. Lui-même avait été dédouané par le coup de fil de Jason Forrest. À cette heure, Karzai devait être persuadé que les Américains n'avaient plus de mauvaises intentions à son égard.

– Très bien, conclut-il, on procède comme ça. Je pense que nous n'avons plus besoin d'avoir d'autres contacts. C'est plus sûr.

– Où serez-vous? demanda d'un ton égal le Sud-Africain.

– À Kaboul, probablement. Dès que le résultat sera connu, je vous ferai virer votre argent....

Nelson Berry secoua la tête.

– Ça va être un beau bordel! Je crois que je ne ferai pas de vieux os à Kaboul. Au moins pour un moment.

– Ce n'est pas mon problème, dit Malko.

Nelson Berry était quelqu'un de dangereux. Inutile de se frotter trop à lui. De toute façon, il n'aimait pas cette mission et plus vite elle serait derrière lui, mieux cela vaudrait. Il tendit la main au Sud-Africain.

– Bonne chance!

La poignée de mains fut courte et sans enthousiasme. Malko ne demanda aucun détail supplémentaire. Lorsqu'il remonta dans le 4 × 4 conduit par Darius, Nelson Berry l'observait du perron du « *poppy palace* ».

Tout cela paraissait presque trop facile. Pourtant, le Sud-Africain semblait sérieux. Son plan tenait: la corruption des Afghans était telle que le rôle de l'homme qui allait déclencher le tremblement de terre semblait normal.

Les chefs d'État étaient généralement trahis par ceux en qui ils avaient le plus confiance.

En cahotant dans les rues défoncées de Kaboul, Malko se dit que dans quatre jours, il aurait accompli l'impossible: liquider le président de l'Afghanistan.

CHAPITRE XXIII

Malko n'arrivait pas à dissiper la boule qui lui serrait l'estomac. Normalement, dans quatre jours, il aurait accompli une mission que même les Talibans n'avaient pas réussi à mener à bien, avec toutes les complicités dont ils disposaient.

Cela paraissait trop facile. Pourtant, Nelson Berry semblait sûr de lui. Ce n'était pas un bluffeur. Un tueur professionnel qui avait déjà accompli de nombreuses missions pour la CIA. Sans sa situation financière précaire, sûrement qu'il n'aurait jamais accepté cette mission hyper-risquée.

Une pensée désagréable traversa le cerveau de Malko: et si le Sud-Africain, pour toucher une prime ou se faire des amis, l'avait balancé au NDS? Et si Nelson Berry n'avait rien l'intention de faire?

Malko avait pensé demeurer à Kaboul jusqu'au jour de l'attentat. Il se dit que c'était prendre un risque inutile. Le NDS pouvait avoir une réaction très brutale à son égard. Le mieux était de se mettre à l'abri préventivement... Il descendit à la réception et gagna le bureau d'Ariana qui traitait toutes les autres compagnies.

– Je voudrais aller à Islamabad dans trois jours, demanda Malko.

L'employé consulta l'écran de son ordinateur.

– Il y a un vol PIA à 8 h 10, annonça-t-il. Il reste quelques places.

– C'est parfait, confirma Malko.

Cinq minutes plus tard, il repartait avec son billet. Il n'aurait plus qu'à passer une ou deux nuits au Serena de la capitale pakistanaise, en attendant le résultat des courses.

C'était quand même plus sûr.



Nelson Berry quitta Airport Road pour s'engager dans la rue perpendiculaire menant à l'hôtel Shaheen et se gara en bordure de l'hôtel. Il attendit quelques instants au volant avant de descendre de voiture. La rue, extrêmement mal éclairée, était totalement déserte. À

deux heures du matin, les Kaboulis étaient tous couchés.

Il ouvrit son coffre et y prit le Diegtarev 41 enveloppé dans une couverture, s'engageant immédiatement dans un sentier qui menait à l'Azizi Plaza en longeant les jardins déserts à cette heure.

Au bout de plusieurs reconnaissances, il avait découvert dans le périmètre entourant le building de quinze étages en construction, un mur qui n'était pas défendu par des rouleaux de barbelés. Juste à l'opposé de l'entrée principale. Sur une petite portion, le mur s'était effondré et ne mesurait pas plus de deux mètres de haut.

Le Sud-Africain s'engagea dans le chemin boueux tournant autour du chantier. Il avançait sans bruit dans une obscurité presque totale. Les chances de croiser quelqu'un étaient nulles. Il arriva enfin à l'endroit qu'il avait repéré et s'immobilisa. Pas un bruit. Il commença à prendre le Diegtarev 41 et le hisser jusqu'au faîte du mur, le faisant basculer de l'autre côté. Ensuite, il escalada le mur sans trop de mal et retomba de l'autre côté, dans un petit espace boueux.

Il ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de mètres du bâtiment principal. Les ouvriers qui veillaient sur le chantier devaient dormir à poings fermés.

Nelson Berry gagna la paroi en toile verte qui entourait tout l'édifice. Sortant un poignard de sa botte, il coupa la toile, sur un mètre, et se glissa à l'intérieur du bâtiment. Il y régnait un froid glacial.

À tâtons, il s'orienta. Tout était en ciment nu. Il finit par trouver un escalier et commença à grimper. Arrivé au quatrième étage, celui qu'il avait choisi, il s'orienta, afin de gagner la partie du bâtiment donnant sur Airport Road. Il dut redescendre et remonter, il se perdit, arriva dans des culs-de-sac, mais, finalement, déboucha dans la pièce dont les ouvertures étaient obturées par la même toile verte.

De nouveau, il la coupa avec son poignard et retint un soupir de soulagement: il apercevait les lampadaires d'Airport Road! Il trouva une rambarde en ciment nu, amorce d'un balcon et y installa le Diegtarev 41. Ne laissant dépasser qu'un bout de canon.

Là, il régla la lunette sur la distance approximative, fit monter une cartouche dans la chambre et reposa l'arme, avant de s'asseoir le long d'un des murs. Il lui restait plus de huit heures à attendre.

D'après sa « source » au Palais présidentiel, Hamid Karzai partirait pour l'aéroport vers dix heures. Il ferma les yeux, tout en sachant qu'il

n'arriverait pas à dormir. De temps en temps, une voiture passait sur Airport Road ce qui lui donna une idée. Se relevant, il se mit en position de tir et attendit la suivante.

Lorsqu'elle passa, il eut largement le temps de la suivre dans la lunette et en profita pour faire un dernier réglage. Ensuite, il se recroquevilla pour lutter contre le froid.



Depuis longtemps, le jour était levé. À travers la fente dans la toile verte, Nelson Berry avait vu le dispositif se mettre en place le long d'Airport Road, interdite à la circulation depuis sept heures du matin. Un cordon de policiers s'affairaient à isoler l'avenue des rues adjacentes, des camions-grues enlevaient les voitures en stationnement.

La routine.

Soudain, un flot d'adrénaline se rua dans ses artères: il avait entendu un bruit venant de l'escalier. D'abord, il pensa que c'était un animal, mais le bruit devint plus net. Celui de pas lourds montant l'escalier.

Nelson Berry se releva, restant collé au mur. Il s'était douté que le NDS allait envoyer des hommes à l'intérieur de l'Azizi Plaza, mais c'était tellement immense qu'il avait espéré passer à côté.

Il tendit l'oreille: les pas continuaient: l'homme venait à son étage. Tout doucement, il tira son poignard de sa botte et attendit, collé au mur. L'agent du NDS pouvait aussi aller dans une pièce voisine, ce qui le gênerait moins, sauf pour sa sortie.

Hélas, les pas se rapprochaient. Il pouvait entendre la respiration lourde de l'homme, essoufflé.

Ensuite, cela se passa très vite.

La silhouette en uniforme s'encadra dans l'entrée de la pièce où se trouvait Nelson Berry. Un homme jeune, une kalach en bandoulière, moustachu, en casquette. Au moment où son regard découvrait le Sud-Africain, celui-ci, de toutes ses forces, lui assénait un coup de poignard dans le ventre. La lame pénétra de plus de quinze centimètres, en biais. L'agent du NDS recula, la bouche ouverte, les yeux hors de la tête, perdant sa casquette.

Déjà, Nelson Berry se ruait sur lui, le saisissant à la gorge pour l'empêcher de crier.

C'était inutile: l'homme agonisait déjà, en proie à une hémorragie interne massive. Le Sud-Africain ne put que l'accompagner jusqu'au sol et l'allonger sur le béton nu. Lorsqu'il se redressa, son pouls était à 200. Si sa victime était accompagnée, c'était foutu.

Il guetta les bruits de l'escalier: en vain. Enfin, son pouls redevint normal. Il traîna le corps le long du mur, le visage contre le ciment et récupéra son poignard. Ensuite, il regarda sa montre: sept heures et demie. Normalement, l'agent du NDS n'aurait dû redescendre qu'après le passage du président Karzai. Personne ne s'inquiéterait donc de son absence. En principe, il venait de lever le dernier obstacle. Assis par terre, le dos au mur, il s'appliqua à respirer profondément. Lorsqu'il appuierait sur la détente du Diegtarev 41, il devait être parfaitement calme.



Le téléphone fixe réveilla Malko en sursaut à huit heures cinq. Croyant à une erreur du standardiste, il répondit et remarqua:

– Je vous ai dit de me réveiller à neuf heures, pas à huit!

Une voix afghane, parlant très mal anglais, annonça alors:

– *Sir*, c'est la PIA. Je voulais vous avertir que le vol d'aujourd'hui pour Islamabad est annulé. L'*Airport* est fermé à cause du brouillard. Je vous préviendrai si le temps s'arrange.

Malko raccrocha, tout à fait réveillé. Il était coincé à Kaboul.



Nelson Berry jeta un coup d'œil sur le portable posé à côté de lui, sur un morceau de tissu. Il l'alluma pour vérifier qu'il fonctionnait bien.

C'est lui qui allait lui donner le « top ». Entre le palais et l'endroit où il se trouvait, il y avait environ dix minutes de trajet: largement de quoi se mettre en position de tir.

Il n'avait plus qu'à attendre, en souhaitant qu'il n'y ait pas de contretemps.

Le Sud-Africain demeurait rigoureusement immobile, la tête

reposant sur ses bras croisés. La sonnerie du Nokia lui envoya une formidable giclée d'adrénaline dans les artères. Son bras droit se détendit et il attrapa le portable.

– *Baleh?*

– *Number tree*, fit la voix de sa « source » avant de raccrocher.

Nelson Berry empoigna le Diegtarev 41 et posa le canon sur la rambarde de pierre, collant son œil à la lunette de visée où Airport Road apparut nettement.

Vide de tout véhicule: la circulation avait été interrompue pour le passage du convoi présidentiel.

Le Sud-Africain attendit, se forçant à respirer régulièrement, la joue collée à la crosse de bois glaciale, l'index glissé sous le pontet. Il savait qu'il n'aurait que quelques secondes pour tirer. Le fait que Karzai se trouve dans la troisième voiture lui facilitait la tâche: il ne risquait pas d'être pris par surprise.

Il était immobile comme un bloc de granit.



Malko était en train de finir son breakfast quand son portable sonna. C'était la réception.

– La PIA a repris ses vols sur Islamabad, annonça l'employé. Il y a un vol à 2.35 PM. Maintenez-vous votre réservation?

– Je la maintiens, dit Malko automatiquement.

C'était trop tard. Il était tendu comme une corde à violon. En ce moment, le président avait dû quitter le palais.

Il signa l'addition comme dans un rêve et remonta dans sa chambre. Ne sachant plus que faire.



Nelson Berry bloqua sa respiration. Son œil semblait ne faire qu'un avec la lunette du Diegtarev 41. Le pouls du Sud-Africain grimpa au ciel.

Une grosse Mercedes noire venait d'apparaître dans la lunette. Il se retint pour ne pas la suivre, craignant de troubler sa visée.

Cela dura quelques secondes.

Puis une autre voiture apparut. La seconde.

Nelson Berry serrait le Diegtarev 41 à en briser le bois. Il poussa un peu sur la queue de détente, ne laissant aucun jeu. Quand le capot de la troisième voiture apparut, il appuya d'un geste lent et puissant sur la détente.

L'explosion de la charge fit trembler tout son corps. Il ressentit une violente douleur dans l'épaule.

Moins d'une seconde s'était écoulée: le temps pour le projectile de parcourir les 300 mètres.

Le Sud-Africain aperçut une boule de feu, un panache de fumée noire et sut qu'il avait touché sa cible. Immédiatement, il posa son fusil. N'ayant pas ôté ses gants, il n'avait pas besoin d'effacer des empreintes digitales; abandonnant le fusil, il se rua dans l'escalier de béton glissant, après avoir empoché son portable.

Il descendit à toute allure sans voir personne, traversa le petit espace découvert et escalada le mur dans l'autre sens. Cinq minutes plus tard, il retrouvait sa voiture au Shaheen, après avoir croisé quelques Afghans qui ne lui prêtèrent aucune attention.



Malko allait rentrer dans sa chambre lorsque son portable sonna. Il vit s'afficher le numéro de Warren Muffet et répondit aussitôt.

– Vous avez vu ce qui s'est passé? demanda le chef de Station de la CIA d'une voix troublée.

– Non. Quoi?

– On a tiré sur le convoi du président Karzai se rendant à l'aéroport.

– Il a été touché?

– Non, c'est un véhicule où il ne se trouvait pas qui a été atteint. Je suis convoqué au NDS. Ils sont sur les dents. Je vous rappelle ensuite.

Malko demeura immobile, assommé. Nelson Berry avait manqué sa cible. Les Afghans allaient très vite se rendre compte que c'était une tentative d'assassinat et il allait se retrouver suspect n°1.

Sa première idée fut de foncer à l'hôtel Ariana, au siège de la CIA où il serait intouchable, mais coincé. Et en faisant cela, il « mouillait » les Américains. Éthiquement, ils ne le lui pardonneraient pas.

Pas question d'essayer de prendre l'avion pour Islamabad. La police risquait de l'intercepter et c'était presque un aveu. Rester au Serena n'était pas non plus la solution: on risquait de venir l'y chercher. Mécaniquement, il alla prendre dans son coffre le pistolet GSH8 dans son « ankle-holter G.K. » et le fixa à sa cheville droite. Maigre consolation.

Il était coincé dans Kaboul, tous les services de sécurité du pays aux trousses. Avec un problème pressant: sauver sa peau.